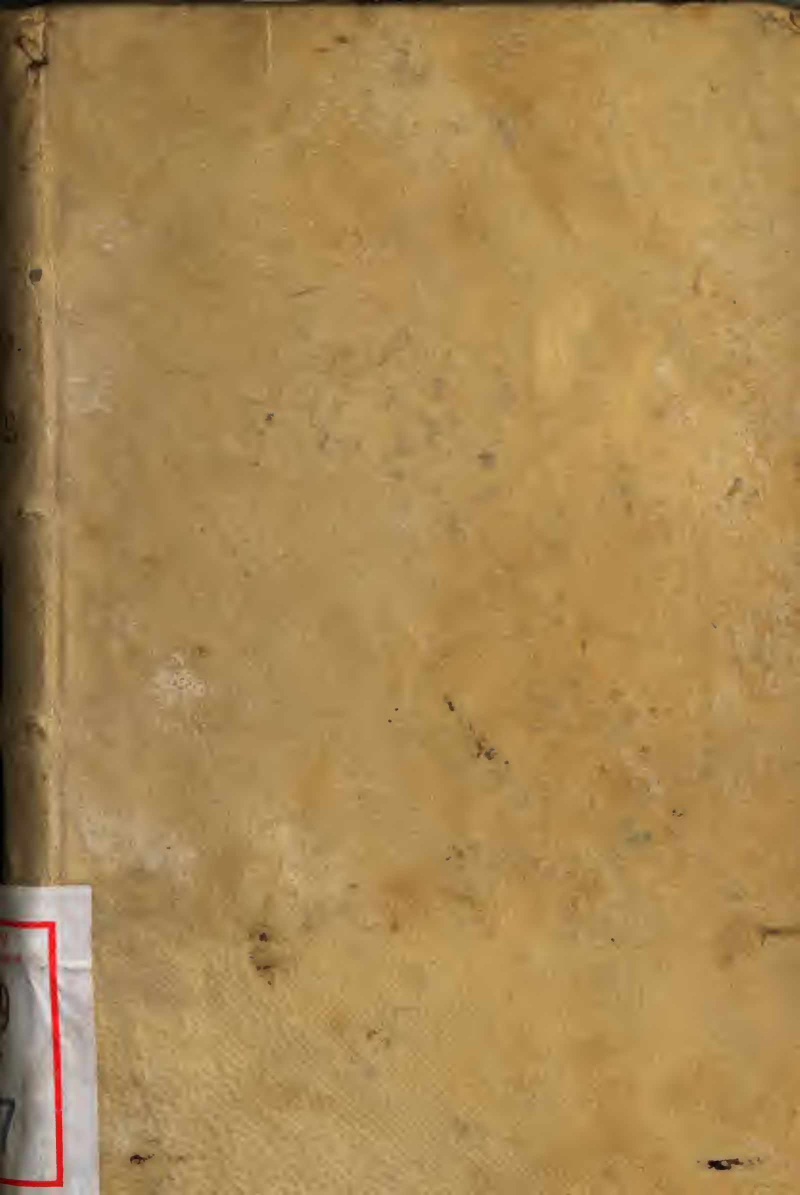



BIBLIOTECA NAZ.
149
G
27
NAPOLI


BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
149
G
27
NAPOLI

LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE.

TOME VII.

LYCÉE,

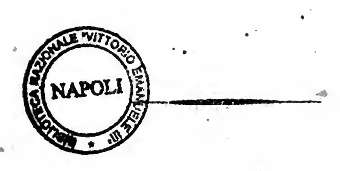
OU

COURS DE LITTÉRATURE ANCIENNE ET MODERNE;

PAR J. F. LAHARPE.

Indocti discant, et ament meminisse periti.

TOME SEPTIEME.





A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES POITEVINS, N°. 18.

AN VII.

SECONDE PARTIE.

SIECLE DE LOUIS XIV.

LIVRE SECOND.

ÉLOQUENCE, HISTOIRE, PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE, etc.

CHAPITRE PREMIER.

Éloquence.

SECTION PREMIERE.

De l'Éloquence du barreau.

L'ÉLOQUENCE, sous Louis XIV, prit un essor aussi haut que la poésie, mais non pas comme la poésie, dans tous les genres. Elle ne triompha que dans la chaire : ceux qui s'y distinguerent, ont conservé une réputation immortelle :

celle des orateurs du barreau a passé avec eux. Ce n'est pas que les deux plus célebres, Lemaître et Patru, ne méritassent, par rapport à leurs contemporains, le rang qu'ils occupaient. Tous deux eurent assez de talent pour l'emporter de beaucoup sur les autres; mais tous deux étaient encore loin de ce bon goût qui est de tous les tems, et qui fait vivre les productions de l'esprit. Ils connaissaient la théorie du combat judiciaire; ils savaient appliquer les lois et établir des moyens; ils ne manquent point de force dans les raisonnemens, ni même quelquefois de véhémence et de pathétique; mais ces bonnes qualités sont habituellement corrompues par le mélange des vices essentiels dont le barreau était depuis longtems infecté, et dont ils ne le corrigerent pas. Ils ne surent point se mettre au dessus de cette mode ridiculement impérieuse, qui obligeait tout avocat, sous peine de paraître dénué d'esprit et de science, à faire d'un plaidoyer un recueil indigeste d'érudition sacrée et profane, toujours d'autant plus applaudie, qu'elle était plus étrangere au sujet. On a peine à concevoir comment un Lemaître, de l'école de Port-Royal, un Patru, ami de Boileau, ne sentaient pas que rien n'était plus déplacé, plus contraire à la nature des objets qu'ils traitaient, au sérieux des discussions juridiques, à la gravité

des tribunaux, que ce débordement de citations gratuites, tirées des poëtes et des philosophes de l'antiquité, des prophetes, de l'ancien et du nouveau Testament, des Peres de l'Église; que ces comparaisons de rhéteur, tirées du soleil, de la lune et des montagnes, et cette foule de subtilités inutilement ingénieuses; toutes choses qui ne tiennent qu'à la prétention de montrer de l'esprit et de la science, prétention futile par elle-même, et qui l'est encore bien plus dans des matieres aussi graves que le jugement d'un procès et le sort d'un accusé. Ce n'est pas dans Cicéron et dans Démosthene qu'ils avaient appris à écrire et à plaider de cette maniere : ces maîtres de l'art se faisaient une loi de ne sortir jamais ni de leur sujet ni du ton qu'il comportait. Mais il faut reconnaître ici l'ascendant de l'exemple et le préjugé dominant. La manie de l'esprit et le faste de l'érudition se confondant ensemble, formaient encore le fond de presque tous les ouvrages : il importait peu sans doute aux juges comme aux plaideurs, que Platon et Séneque, Saint-Basile et Saint-Chrysostôme eussent dit *élégamment* telle chose, eussent écrit telles ou telles pensées; mais il fallait faire voir qu'on les avait lus, et qu'on était capable de les faire intervenir à tout propos.

Il fallait aussi citer l'histoire, et parler des Carthaginois et des Romains à propos des sœurs d'un hôpital ou des marguilliers d'une paroisse. En vain Racine, dont le goût excellent s'étendait sur tout, leur disait dans les *Plaideurs :*

Avocat, je prétends
Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.
Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Aristote et de sa politique.

En vain, quand l'Intimé remontait au chaos des Grecs et à la naissance du Monde, Racine lui disait par la bouche de Dandin :

Au fait, au fait, au fait.

La foule des harangueurs du palais répondait comme l'Intimé, ce qui vous paraît inutile, *c'est le beau. C'est le laid*, disait Racine avec Dandin; mais la coutume l'emportait, et les plaidoyers de Lemaître et de Patru, les deux coryphées du barreau, sont imprégnés de cette rouille de pédantisme et de faux esprit, au point qu'avec un mérite réel en quelques parties, ils ne peuvent plus être que consultés par ceux qui étudient la jurisprudence, et que d'ailleurs ils ne sont lus de personne.

Il y a pourtant quelque différence entr'eux : Patru donne avec moins d'excès dans les abus dont je viens de parler : sa diction est en général plus pure et plus saine : il s'occupait beaucoup de la correction du langage, et il est un des premiers grammairiens qui ont contribué à l'épurer. C'est sous ce point de vue, plus important alors qu'il ne peut l'être aujourd'hui, que Despréaux l'a loué de bien *écrire ;* mais nulle part il n'a loué son éloquence.

Je crois qu'au fond Lemaître en avait plus que lui, qu'il était plus orateur ; du moins dans le petit nombre de causes intéressantes qui se trouvent parmi la multitude de leurs plaidoyers, il y en a deux où Lemaître me paraît avoir eu de beaux développemens, de beaux mouvemens d'éloquence judiciaire ; d'abord une cause de séparation entre mari et femme, et surtout une cause très-singuliere où il défendait une fille que sa mere refusait de reconnaître.

D'un autre côté, Patru est un peu moins déclamateur ; il a même quelquefois dans de petites affaires la sagesse de ne vouloir pas être plus éloquent qu'il ne faut, sagesse infiniment rare alors, qui depuis le devint moins, et qui l'est redevenue aujourd'hui, en tout genre, autant que jamais. Mais aussi Patru tombe plus que Lemaître, dans le

style bas et dans les détails ignobles que réprouve également la délicatesse de notre langue et la dignité des tribunaux.

Les deux premiers plaidoyers de Lemaître offrent une particularité assez extraordinaire : il y soutient le pour et le contre dans la même cause. Il est vrai que le second plaidoyer, qui ne parut qu'après sa mort dans le recueil de ses œuvres, ne fut qu'un jeu d'esprit et une sorte d'étude faite pour s'exercer. On peut le pardonner en faveur de l'intention et de la jeunesse de l'auteur; mais d'ailleurs, on voit avec peine qu'il se soit permis dans une cause réelle, ce que les Anciens ne se permettaient que dans des sujets fictifs : dans ceux-ci les faits étant donnés et convenus, l'éleve ne s'exerçait qu'à balancer les moyens : ici l'on souffre de voir l'orateur établir, d'un côté, des faits tout contraires à ceux qu'il affirmait de l'autre. Il s'agit en partie de savoir si un pere a forcé sa fille de se faire religieuse : Lemaître le soutient dans le premier plaidoyer et le nie formellement dans le second. Je n'aime point ce jeu d'esprit, d'où il résulte de part ou d'autre un mensonge. Dans un avocat, que les Anciens définissaient *un homme de bien qui a le talent de la parole*, c'est une mauvaise étude que celle qui contredit la premiere et la plus essentielle de toutes pour celui qui a bien connu

tous les devoirs et toute la noblesse de sa profession; et cette premiere étude consiste à s'attacher inviolablement à la vérité, et à ne s'attacher à aucune cause qu'en raison de cette vérité. Je regarde comme une obligation indispensable dans un avocat, de ne se rendre le défenseur d'aucune cause dans les tribunaux, qu'il ne s'en soit auparavant rendu le juge, autant qu'il est possible, au tribunal de sa conscience. Tout autre usage de l'éloquence judiciaire n'est qu'un jeu frivole, un trafic coupable qui dégrade et souille un des plus beaux dons que l'homme ait reçus, puisqu'il ne lui a été départi que pour la défense de la justice, l'appui de l'innocence et le triomphe de la vérité. On dira que s'il en était toujours ainsi, les mauvaises causes resteraient sans défenseur, et que les bonnes n'en auraient pas besoin. Ce ne serait pas, je crois, un grand mal; mais malheureusement cette conséquence est impossible. Qui ne voit que mon principe ne peut concerner que le très-petit nombre, qui joint à la probité les talens et les lumieres? Il y aura toujours des causes de reste pour ceux qui sont bornés ou peu délicats. L'homme supérieur ne peut craindre qu'une tentation, il est vrai, assez dangereuse, celle de briller d'autant plus dans une cause, qu'elle est plus difficile à sauver. Mais il y a une gloire bien

plus relevée, celle du talent, qui ne veut briller qu'avec le grand jour de la vérité. Et quelle autorité n'acquerrait pas celui qui serait bien connu pour suivre toujours ce grand principe, qui se défendrait tout déguisement infidele, qui puiserait sa force dans sa conviction, et dont la voix, au moment où elle s'éleverait dans le temple de la justice, serait comme un premier jugement.

Patru, dans une de ses lettres, s'efforce de prouver que le champ de l'éloquence, au tems où il vivait, était aussi entendu, aussi riche, aussi favorable pour les Modernes, qu'il avait pu l'être pour les Anciens. Il exagere, ce me semble : s'il eût dit seulement qu'il y avait dans un siecle déjà aussi avancé que le sien dans les arts de l'esprit, plus d'une route ouverte pour le vrai talent, et que si plusieurs de ces routes n'avaient conduit à rien, c'était la faute des hommes et non pas des choses, je serais entiérement de son avis. Dans le barreau, par exemple, il n'eût fallu qu'un meilleur goût pour produire des ouvrages qui eussent pu servir de modeles en ce genre, comme il y en eut vers le même tems dans celui de l'oraison funebre. Mais ce goût même, qui, pour vaincre la corruption générale, ne pouvait appartenir qu'au talent le plus éminent, n'aurait pas encore fait disparaître la distance que devait mettre, entre le barreau de

Rome et d'Athenes et celui de Paris, la différence des gouvernemens. Patru ne faisait donc aucune attention au degré d'importance et d'intérêt que partout la chose publique peut donner à l'éloquence. Il ne songeait donc pas que la plupart des grandes causes plaidées par Cicéron, étaient de grandes scenes représentées sur le premier théâtre du Monde. A quoi pense-t-il quand il nous dit que dans les plaidoyers de Gautier et de Lemaître, *on trouvera de plus belles especes de causes que dans Cicéron et Démosthene;* que le procès de ce dernier contre Eschine, *était purement du genre didactique, si Eschine n'y eût pas joint l'accusation contre Démosthene?* Mais cette accusation était le fond du procès, l'objet principal d'Eschine; et si Patru s'était souvenu de l'appareil et de la solennité de cette cause, plaidée devant l'élite de toute la Grece, et où il s'agissait de l'intérêt de ces peuples, au lieu de nous dire, en nous citant une cause de son tems, aujourd'hui absolument oubliée, qu'*il n'y avait rien de pareil chez les Anciens,* il serait convenu sans doute que cette lutte mémorable d'Eschine contre Démosthene était, non-seulement par la célébrité des deux athletes, mais par la nature même et les circonstances et dépendances de la cause, un des plus grands spectacles que dans aucun siecle et chez aucun peuple

l'éloquence judiciaire eût pu donner au Monde et à la postérité.

Ce qu'elle a produit de plus beau dans le dernier siecle, n'appartient pas proprement au barreau, ne fut pas l'ouvrage d'un légiste, ni la plaidoirie d'un avocat, ni même un mémoire juridique; ce fut le travail de l'amitié courageuse défendant un infortuné qui avait été puissant; ce fut le fruit d'un vrai talent oratoire animé par le zele et le danger, et signalé dans une occasion éclatante. On voit bien que je veux parler du procès de Fouquet, et des défenses publiées en sa faveur par Pélisson et adressées au roi. Voltaire les compare aux plaidoyers de Cicéron; et au moment où Voltaire écrivait ce jugement, ces apologies de Fouquet étaient sans contredit tout ce que les Modernes pouvaient en ce genre opposer aux Anciens, et ce qui se rapprochait le plus de leur mérite. Ce n'est pas qu'elles soient encore tout-à-fait exemptes de cet abus des figures qui sent le déclamateur; qu'il n'y ait aussi quelques incorrections dans le langâge, quelques défauts dans la diction, comme la longueur des phrases, l'embarras de quelques constructions et la multiplicité des parentheses; mais les beautés prédominent, et il n'y a plus ici de vices essentiels. Tout va au but, et rien ne sort du sujet. On y admire la noblesse du style,

des sentimens et des idées, l'enchaînement des preuves, leur exposition lumineuse, la force des raisonnemens, et l'art d'y mêler sans disparate une sorte d'ironie aussi convaincante que les raisons; l'adresse d'intéresser sans cesse la gloire du roi à l'absolution de l'accusé, de réclamer la justice de maniere à ne renoncer jamais à la clémence, et de rejeter sur les malheurs des tems et la nécessité des conjonctures, ce qu'il n'est pas possible de justifier; une égale habileté à faire valoir tout ce qui peut servir l'accusé, tout ce qui peut rendre ses adversaires odieux, tout ce qui peut émouvoir ses juges; des détails de finance très-curieux par eux-mêmes, par les rapports qu'ils offrent avec l'étude de cette science, telle qu'elle est en nos jours, et par la nature des principes qui établissent un certain désordre comme inévitable, nécessaire, et même salutaire dans les finances d'un grand Empire. On y admire enfin des pensées sublimes et des mouvemens pathétiques, et principalement une péroraison adressée à Louis XIV, que je vais citer, quoiqu'un peu étendue, parce que ce seul morceau suffit pour confirmer tout ce que j'ai dit à la louange de Pélisson, et les reproches qu'on peut lui faire.

« Et vous, grand prince (car je ne puis m'empêcher de finir ainsi que j'ai commencé par votre

majesté même), c'est un dessein digne sans doute de sa grandeur, ce n'est pas un petit dessein que de réformer la France : il a été moins long et moins difficile à votre majesté de vaincre l'Espagne. Qu'elle regarde de tous côtés; tout a besoin de sa main, mais d'une main douce, tendre, salutaire, qui ne tue point pour guérir, qui secoure, qui corrige, et répare la nature sans la détruire. Nous sommes tous hommes, Sire; nous avons tous failli; nous avons tous desiré d'être considérés dans le Monde; nous avons vu que sans bien on ne l'était pas; il nous a semblé que sans *lui* toutes les portes nous étaient fermées, que sans *lui* nous ne pouvions pas même montrer notre talent et notre mérite, si Dieu nous en avait donné, non pas même servir votre majesté, quelque zele que nous eussions pour son service. Que n'aurions-nous pas fait pour ce bien, sans qui il nous était impossible de rien faire? Votre majesté, Sire, vient de donner au Monde un siecle nouveau, où ses exemples, plus que ses lois mêmes ni que ses châtimens, commencent à nous changer. Nous serons tous gens d'honneur pour être heureux, et nous courons après la gloire comme nous courions après l'argent, mourant de honte si nous n'étions pas dignes sujets d'un si grand roi, parlà véritablement, et après cette seconde formation

de nos esprits et de nos mœurs, le pere de tous ses peuples. Mais quant à notre conduite passée, Sire, que votre majesté s'accommode, s'il lui plaît, à la faiblesse, à l'infirmité de ses enfans. Nous n'étions pas nés dans la République de Platon, ni même sous les premieres lois d'Athenes écrites de sang, ni sous celles de Lacédémone, où l'argent et la politesse étaient un crime, mais dans la corruption des tems, dans le luxe inséparable de la prospérité des États, dans l'indulgence française, dans la plus douce des monarchies, non-seulement pleine de liberté, mais de licence. Il ne nous était pas aisé de vaincre notre naissance et notre mauvaise éducation. Nous aimons tous votre majesté : que rien ne nous rende auprès d'elle si odieux et si détestables; et que, s'empêchant de faillir comme si elle ne pardonnait jamais, elle pardonne néanmoins comme si elle faisait tous les jours des fautes. Et quant au particulier de qui j'ai entrepris la défense, particulier maintenant et des moindres et des plus faibles, *la colere de votre majesté, Sire, s'emporterait-elle contre une feuille seche que le vent emporte* (1)? car à qui appliquerait-on plus à propos ces paroles que disait autrefois à

(1) Job.

Dieu même *l'exemple* de la patience et de la misere, qu'à celui qui, par le courroux du ciel et de votre majesté, s'est vu enlever en un seul jour, et comme d'un coup de foudre, biens, honneur, réputation, serviteurs, famille, amis et santé, sans consolation et sans commerce, qu'avec ceux qui viennent pour l'interroger et pour l'accuser? Encore que ces accusations soient incessamment aux oreilles de votre majesté et que ses défenses n'y soient qu'un moment, encore qu'on n'ose presque espérer qu'elle voie dans un si long discours ce qu'on peut dire pour lui sur ces abus des finances, sur ces millions, sur ces avances, sur ce droit de donner des commissaires, dont on entretient à toute heure votre majesté contre lui, je ne me rebuterai point; car je ne veux point douter auprès d'elle s'il est coupable, mais je ne saurais douter s'il est malheureux. Je ne veux point savoir ce qu'on dira, s'il est puni; mais j'entends déjà, avec espérance, avec joie, ce que tout le monde doit dire de votre majesté, si elle fait grace. J'ignore ce que veulent et que demandent, trop ouvertement néanmoins pour le laisser ignorer à personne, ceux qui ne sont pas satisfaits encore d'un si déplorable malheur; mais je ne puis ignorer, Sire, ce que souhaitent ceux qui ne regardent que votre

majesté, et qui n'ont pour intérêt et pour passion que sa seule gloire. Il n'est pas jusqu'aux lois, Sire (c'est un grand saint qui l'a dit), il n'est pas jusqu'aux lois qui, *toutes* insensibles, *toutes* (1) inexorables qu'elles sont de leur nature, ne se réjouissent lorsque, ne pouvant se fléchir d'elles-mêmes, elles se sentent fléchir d'une main toute puissante, telle que celle de votre majesté en faveur des hommes dont elles cherchent toujours le salut, lors même qu'elles semblent demander leur ruine. Le plus sage, le plus juste même des rois crie encore à votre majesté, comme à tous les rois de la Terre, *ne soyez point si juste.* C'est un beau nom que *la chambre de justice;* mais le temple de la clémence, que les Romains éleverent à cette vertu triomphante en la personne de Jules César, est un plus grand et un plus beau nom encore. Si cette vertu n'offre pas un temple à votre majesté, elle lui promet du moins l'empire des cœurs, où Dieu même desire de régner, et en fait toute sa gloire. Elle se vante d'être la seule entre ses compagnes, qui ne vit et ne respire que sur le trône. Courez hardiment,

---

(1) Faute de français : il faut *tout*, qui dans ce sens est indéclinable devant un féminin commençant par une voyelle.

Sire, dans une si belle carriere; votre majesté n'y trouvera que des rois, comme Alexandre le souhaitait, quand on lui parla de courir aux jeux olympiques. Que votre majesté nous permette un peu d'orgueil et d'audace : comme elle, Sire, quoique non autant qu'elle, nous serons justes, vaillans, prudens, tempérans, libéraux même; mais comme elle, nous ne saurions être clémens. Cette vertu, toute douce, *toute* humaine qu'elle est, plus fiere, qui le croirait ? que toutes les autres, dédaigne nos fortunes privées, d'autant plus chere aux grands et aux magnanimes princes, tels que votre majesté, qu'elle ne se donne qu'à eux; qu'en toutes les autres, quoiqu'au dessus des lois, ils suivent les lois, et qu'en celle-ci ils n'ont point d'autre loi qu'eux-mêmes. Je me trompe, Sire, je me trompe : s'il y a tant de lois de justice, il y a du moins pour votre majesté, une générale, une auguste, une sainte loi de clémence qu'elle ne peut violer, parce qu'elle l'a faite elle-même, pour elle-même, comme le Jupiter des fables faisait la destinée, comme le vrai Jupiter fit les lois invariables du Monde, je veux dire en la prononçant. Votre majesté s'en étonne sans doute, et n'entend point encore ce que je lui dis : qu'elle rappelle, s'il lui plaît, pour un moment

moment en sa mémoire ce grand et beau jour que la France vit avec tant de joie, que ses ennemis, quoiqu'enflés de mille vaines prétentions, quoiqu'armés et sur nos frontieres, virent avec tant de douleur et d'étonnement; cet heureux jour, dis-je, qui acheva de nous donner un grand roi, en répandant sur la tête de votre majesté, si chere et si précieuse à ses peuples, l'huile sainte et descendue du ciel. En ce jour, Sire, avant que votre majesté reçût cette onction divine, avant qu'elle eût revêtu ce manteau royal qui ornait bien moins votre majesté qu'il n'était orné de votre majesté même; avant qu'elle eût pris de l'autel, c'est-à-dire, de la propre main de Dieu, cette couronne, ce sceptre, cette main de justice, cet anneau qui faisait l'indissoluble mariage de votre majesté et de son royaume, cette épée nue et flamboyante, toute victorieuse sur les ennemis, toute puissante sur ses sujets, nous vîmes, nous entendîmes votre majesté, environnée des pairs et des premieres dignités de l'État, au milieu des prieres, entre les bénédictions et les cantiques, à la face des autels, devant le Ciel et la Terre, les hommes et les anges, proférer de sa bouche sacrée ces belles et magnifiques paroles, dignes d'être gravées sur le bronze, mais plus encore dans le cœur d'un si grand roi : *Je jure et promets de garder et faire*

garder l'équité et miséricorde en tous jugemens, afin que Dieu, clément et miséricordieux, répande sur moi et sur vous sa miséricorde.

« Si quelqu'un, Sire (nous ne le pouvons penser), s'opposait à cette miséricorde, à cette équité royale, nous ne souhaitons pas même qu'il soit traité sans miséricorde et sans équité. Mais pour nous, qui l'implorons pour M. Fouquet, qui ne l'implore pas seulement, mais qui y espere, mais qui s'y fonde, quel malheur en détournerait les effets? Quelle autre puissance si grande et si redoutable dans les États de votre majesté, l'empêcherait de suivre, et ce serment solennel, et sa gloire et ses inclinations toutes grandes, toutes royales, puisque sans leur faire violence et sans faire tort à ses sujets, elle peut exercer toutes ces vertus ensemble? L'avenir, Sire, peut être prévu, réglé par de bonnes lois : qui oserait encore manquer à son devoir, quand le prince fait si dignement le sien? Que personne ne soit plus excusé : personne n'ignore maintenant qu'il est éclairé des propres yeux de son maître. C'est là que votre majesté fera voir avec raison jusqu'à sa sévérité même, si ce n'est pas assez de sa justice. Mais pour le passé, Sire, il est passé, il ne revient plus, il ne se corrige plus. Votre majesté nous avait confiés à d'autres mains que les siennes : persuadés

qu'elle pensait moins à nous, nous pensions bien moins à elle; nous ignorions presque nos propres offenses, dont elle ne semblait pas s'offenser. C'est là, Sire, le digne sujet, la propre et véritable matiere, le beau champ de sa clémence et de sa bonté. »

Que l'on songe à ce qu'étaient Louis XIV, Fouquet et Pélisson; et si l'on veut se faire une idée de la différence des tems, et de ce que peut devenir une nation d'un siecle à l'autre, que l'on considere que s'il s'était agi, de nos jours, de défendre, non pas un Fouquet, réellement coupable de malversations et même de crime d'État, puisqu'il avait projeté de se fortifier contre son roi dans Belle-Isle, mais quelqu'un de ces innocens proscrits, sans aucune espece de jugement quelconque par des décrets *conventionnels*, il ne se serait trouvé personne qui eût osé adresser à la tyrannie qu'on appelait gouvernement, une apologie publique en faveur de celui-là même dont la cause eût été la plus favorable, et que s'il se fût élevé un défenseur de ces infortunés, la seule réponse à ses écrits eût été le même arrêt de proscription. Aussi dans ces malheureux jours l'infamie du silence a été égale à celle des paroles, et cette nation, si fiere auparavant et si généreuse, semble avoir mérité ses maux inouis par un avilissement sans exemple (1).

(1) Prononcé en 1794.

SECTION II.

Du genre démonstratif, ou des panégyriques, discours d'apparat, etc. Du genre délibératif et des assemblées nationales.

Quant au genre démonstratif, qui comprend les panégyriques de toute espece, les harangues de félicitation, de remercîment, d'inauguration, Patru cite sa harangue à la reine Christine, prononcée à la tête de l'académie, et qui est, dit-il, *un panégyrique mêlé d'actions de graces, comme le discours de Cicéron pour Marcellus.* Ce n'est pourtant, comme toutes les pieces semblables du même tems, qu'une amplification de rhétorique. On n'y aperçoit autre chose que le soin laborieux de construire et de cadencer des périodes, et d'entasser des hyperboles. On s'extasiait alors sur la noblesse des expressions et le nombre de la phrase, sans s'occuper assez du fond des idées, parce que la formation du langage était encore une affaire capitale. Les complimens de réception à l'académie, contenant l'éloge de ses membres, n'étaient pas non plus examinés sous un autre point de vue, et la plupart de ceux du dernier siecle sont dans le même goût. Les meilleurs,

ceux qui sont au moins purgés de toute déclamation, n'offrent rien de plus que de l'esprit et de l'élégance, si l'on excepte celui de Racine à la réception de Thomas Corneille. Les discours sur des points de morale, d'après un texte choisi dans l'Écriture, proposés pour sujet de prix, étaient de froids traités ou de mauvais sermons; et ce qu'il y avait de plus passable, comme par exemple un discours de Fontenelle *sur la Patience*, qui fut couronné, n'était pas au dessus du médiocre pour le style, et ne ressemblait en rien à l'éloquence. Les panégyriques des Saints, ceux même dont les auteurs ont mérité d'ailleurs le plus de réputation; ceux qui nous restent de Bourdaloue, de Bossuet, de Fléchier, sont au nombre de leurs plus faibles compositions. Les mieux faits sont encore ceux de Fléchier, le premier des rhéteurs de son siecle. Mais quand même ils seraient aussi bons qu'ils peuvent l'être, Patru aurait encore de la peine à nous persuader que ces sortes de sujets pussent avoir autant d'effet sur l'imagination, que Pline parlant à la tête du sénat de Rome, et remerciant le maître du Monde d'en être le bienfaiteur, ou Cicéron félicitant César d'avoir rendu Marcellus au sénat, ou faisant devant le peuple romain l'éloge de Pompée, vainqueur des nations.

Patru n'a pas assez senti que la différence des lieux, des choses et des hommes est de quelque poids dans l'éloquence. Comme il avait été chargé plus d'une fois de faire la harangue de présentation lorsqu'un avocat-général était reçu au parlement, il compte aussi ces sortes de discours parmi les sujets d'éloquence moderne. Mais dans le fait, comme ces discours ne sont et ne peuvent guere être autre chose que des politesses et des exagérations convenues, et que le récipiendaire doit toujours être, en vertu de son office et de la cérémonie, le modele de tous ceux de sa profession, ces complimens ne sont jamais sortis de l'enceinte où ils ont été débités.

Il convient du moins que le troisieme genre, le délibératif, est plus en usage dans les républiques que dans les monarchies. Cependant il revendique pour les Modernes, les discours que l'on peut faire dans les délibérations des corps de magistrature. *Ce genre*, dit-il, *pouvait être de saison dans le tems de la Fronde*, ce qui veut dire qu'il ne pouvait plus avoir lieu sous Louis XIV, qui ne permettait pas que les parlemens délibérassent sur les matieres de gouvernement. Mais ce qui nous reste de ces discussions parlementaires dans les mémoires du tems, et particuliérement dans ceux du cardinal de Retz, qui en rapporte de

longs morceaux, est lourd, diffus, de mauvais goût et ennuyeux. Patru ne parle pas des assemblées nationales; c'est pourtant là qu'il aurait trouvé plus aisément quelque chose de ce qu'il cherchait, et un discours du chancelier de Lhôpital, à l'ouverture des États-Généraux, est sans comparaison ce qui nous reste de plus solide, de plus sain, de plus noble, de mieux pensé et de mieux senti dans tous nos monumens du seizieme siecle.

Et en effet, quel champ pour l'éloquence, que ces assemblées, sans contredit les plus augustes de toutes! Quelle carriere pour un vrai citoyen, soit qu'il ait déjà cultivé le talent de la parole, soit que le patriotisme, capable, comme toute grande passion, de transformer les hommes, ait fait de lui tout à coup un orateur! Placé dans le sein même de la patrie, au dessus de toutes les craintes, ou parce qu'elle peut alors le garantir de tous les dangers, ou parce qu'elle offre des motifs suffisans pour les braver tous; au dessus de tous les intérêts particuliers, parce qu'aux yeux de la raison ils se réunissent tous alors dans l'intérêt général, rien ne lui manque de ce qui peut échauffer le cœur, élever et fortifier l'ame, et donner à l'esprit des lumieres nouvelles; ni la grandeur des sujets, puisqu'ils embrassent les destinées

publiques et les générations futures; ni ce double aiguillon des difficultés et des encouragemens, selon les anciens maîtres, si nécessaire à l'orateur; car il est ici en présence de toutes les passions ou connues ou cachées, généreuses ou abjectes; il est de toutes parts assiégé, pressé, heurté par la contradiction, ou repoussé, entraîné, enlevé par l'assentiment général. Il faut qu'il repousse des attaques furieuses, ou qu'il démasque un silence perfide. Il est au milieu de tous les préjugés, qui sont en même tems un épais et lourd bouclier, fait pour mettre les esprits bornés et timides à couvert de la raison, et une arme acérée et dangereuse dont les esprits artificieux se servent pour intimider la raison même. Il est au milieu des accès de l'esprit d'innovation, espece de fievre la plus terrible, qui offusque le cerveau des vapeurs de l'orgueil et de l'ignorance, et allant bientôt jusqu'à la frénésie, se saisit du glaive pour tout abattre, faute de savoir s'en servir pour élaguer. Que d'ennemis à combattre! mais aussi que de forces et de moyens pour le patriote, le vrai philosophe, l'homme éloquent! Car tous ces caracteres, qui faisaient l'ancien orateur, doivent alors être ceux du nôtre. Il jouit de toute la liberté, de toute la dignité d'une nation entiere, en parlant devant elle et pour elle : les principes éternels de

justice sont là dans toute leur puissance naturelle, invoqués devant la puissance qui a le droit de les appliquer. Ils sont là pour servir l'homme de bien qui saura en faire un digne usage, pour faire rougir le méchant qui oserait les démentir ou les repousser. Enfin, ce n'est point ici l'effet toujours incertain et variable d'une lecture particuliere, où chacun a tout le loisir de lutter contre sa conscience, et de se préparer des défenses et des refuges. J'ose dire à l'orateur de la patrie : Si tous ses représentans sont réunis pour t'entendre, s'ils déliberent après t'avoir entendu, c'est pour assurer ton triomphe et le sien. J'en atteste un des plus nobles attributs de la nature humaine, l'empire de la vérité éloquente sur les hommes rassemblés. Les plus justes et les plus sensibles reçoivent la premiere impression ; ils la communiquent aux plus faibles, et l'étendent en la redoublant de proche en proche : la conscience agit dans tous : dans les uns, le courage dit tout haut, oui ; dans les autres, la honte craint de dire, non ; et s'il reste un petit nombre de rebelles opiniâtres, ils sont renversés, atterrés, étouffés par cette irrésistible impulsion, par ce rapide contre-coup qui ébranle toute la masse d'une assemblée ; et comme la premiere lame des mers du Nouveau-Monde pousse le dernier flot qui vient frapper les plages du nôtre, de même la vérité

partant de l'extrémité d'un vaste espace, accrue et fortifiée dans sa route, vient frapper à l'extrémité opposée son plus violent adversaire, qui, lorsqu'elle arrive à lui avec toute cette force, n'en a plus assez pour lui résister.

O utinam ! ..... Mais, pour que l'éloquence politique acquiere généralement ce caractere et cet empire, il faut supposer d'abord que l'esprit national est généralement bon et sain, comme il l'était dans les beaux siecles de la Grece et de Rome; et il faudrait s'attendre à un effet tout contraire, si une nation nombreuse se trouvait tout à coup composée de parleurs et d'auditeurs, précisément à l'époque où, ayant perdu le frein de la religion et de la morale, elle aurait aussi rompu le joug de toute autorité. Alors le talent même, dans ceux qui parleraient, serait le plus souvent asservi et dépravé par ceux qui écouteraient, ou n'en serait pas écouté; alors les caracteres dominans des orateurs de cette multitude insensée, seraient, ou la complaisance servile qui flatte les passions et les vices, ou la grossiere effronterie de l'ignorance, ivre du plaisir d'avoir tant d'auditeurs dignes d'elle, ou l'horrible impudence du crime déchaîné, parlant en maître devant des complices et des esclaves.

SECTION III.

Éloquence de la chaire.

L'ORAISON FUNEBRE.

Les sujets d'éloquence que le siecle de Louis XIV a vu porter au plus haut degré de perfection, sont sans contredit le sermon et l'oraison funebre.

A l'égard des sermons, l'on sait assez ce qu'ils étaient dans les deux âges qui ont précédé le sien, et ce qu'étaient les Menòt, les Maillard, et ce Barlet, dont les savans disaient en latin : *Nescit prædicare qui nescit barletisare : ne sait prêcher qui ne sait barletiser.* On s'est égayé partout sur leurs farces grotesques et indécentes. Nous avons des sermons de la Ligue : ils joignent l'atrocité à cette grossiéreté dégoûtante, qui dut nécessairement diminuer à mesure que la politesse s'introduisait dans tous les états, à la suite de l'ordre qui renaissait avec l'autorité. Mais le premier, dit Voltaire, *qui fit entendre dans la chaire une raison toujours éloquente*, ce fut Bourdaloue. Peut-être faut-il un peu restreindre cet éloge en l'expliquant.

Bourdaloue fut le premier qui eut toujours dans la chaire l'éloquence de la raison : il sut la substituer à tous les défauts de ses contemporains. Il leur apprit le ton convenable à la gravité d'un saint ministere, et le soutint constamment dans ses nombreuses prédications. Il mit de côté l'étalage des citations profanes et les petites recherches du bel-esprit. Uniquement pénétré de l'esprit de l'évangile et de la substance des livres saints, il traite solidement un sujet, le dispose avec méthode, l'approfondit avec vigueur. Il est concluant dans ses raisonnemens, sûr dans sa marche, clair et instructif dans ses résultats. Mais il a peu de ce qu'on peut appeler les grandes parties de l'orateur, qui sont les mouvemens, l'élocution, le sentiment. C'est un excellent théologien, un savant catéchiste plutôt qu'un puissant prédicateur. En portant toujours avec lui la conviction, il laisse trop desirer cette onction précieuse qui rend la conviction efficace.

Tel est en général le caractere de ses sermons. Ceux de Cheminais, autre jésuite, ne sont pas sans quelque douceur ; et celle qu'il mettait dans son débit, lui procura une vogue passagere dont l'impression fut le terme, comme elle l'a été de la réputation de Bretonneau et de quelques autres

sermonaires leurs contemporains, qui depuis long-tems ne sont plus guere lus. Les sermons même de Bossuet et de Fléchier ne répondent pas à la célébrité qu'ils ont acquise dans l'oraison funebre; et sans parler de la foule des prédicateurs médiocres, il suffit de dire que lorsqu'on eut entendu, et plus encore lorsqu'on eut lu Massillon, il éclipsa tout.

Bossuet et Massillon sont donc les modeles par excellence que nous avons à considérer principalement dans l'éloquence chrétienne; l'un dans l'oraison funebre, et l'autre dans le sermon. Je commencerai par le premier, en me conformant à l'ordre des tems et même à celui des choses, puisque l'oraison funebre réunit plus de parties oratoires, exige plus d'art et d'élévation que le sermon.

Mais je me crois obligé de jeter en avant quelques réflexions que l'esprit du moment a rendues nécessaires, par rapport aux différentes dispositions que chacun peut rapporter à ces objets, suivant les diverses manieres de penser. Quoique le mérite d'orateur et d'écrivain soit ici particuliérement ce qui doit nous occuper, cependant on ne peut se dissimuler que le degré d'attention et d'intérêt pour le talent, dépend un peu en ces

matieres, et surtout aujourd'hui, du degré de respect pour les choses, et pour tout dire en un mot, de la croyance ou de l'incrédulité. Celle-ci, devenue plus intolérante à mesure qu'elle est plus répandue, en vient enfin depuis quelques années jusqu'à vouloir détourner nos yeux des plus beaux monumens de notre langue, dès qu'elle y voit empreint le sceau de la religion. Je laisse de côté les opinions que personne n'a le droit de forcer, mais je réclame contre cette espece de proscription que personne n'a le droit de prononcer. Il faut se rappeler que c'est le siecle de Louis XIV qui passe actuellement sous vos yeux, et qu'ainsi que moi, vous devez considérer à la fois dans ce qui nous en reste, et l'esprit des écrivains, et celui de leur siecle. Il était tout religieux; le nôtre ne l'est pas : mais de quelque maniere qu'on juge l'un et l'autre, on ne peut nier du moins que les écrivains et les orateurs ont dû écrire et parler pour ceux qui les lisaient et les écoutaient. C'est un principe de raison et d'équité que j'oppose d'abord à l'impérieux dédain de ceux qui voudraient qu'on n'eût jamais écrit et parlé que dans leur sens. Je n'examine point encore si ce sens est le bon sens : dans l'étendue de ce *Cours*, chaque chose doit venir en son tems et à sa place. Mais je puis

avancer dès cet instant, que, dans ce siecle des grandeurs de la France, la religion, à ne la considérer même que sous les rapports humains, fut grande comme tout le reste, et que la France, son monarque et sa cour furent pour l'Europe entiere, dans la religion comme dans tout le reste, un spectacle et un modele. Il n'est permis ni de l'ignorer ni de l'oublier. Ayez donc devant les yeux, pendant les séances actuelles, un Bossuet convertissant un Turenne; un Fénélon montant dans la chaire pour donner l'exemple de la soumission à l'église; un Luxembourg, au lit de la mort, préférant à toutes ses victoires le souvenir *d'un verre d'eau donné au nom* du Dieu des pauvres; un Condé, un cardinal de Retz, une princesse palatine, donnant, après avoir joué de si grands rôles dans le monde, à la guerre, à la cour, l'exemple de la piété et du repentir, au pied des autels; une Lavalliere, allant pleurer aux Carmélites, jusqu'à son dernier jour, le malheur d'avoir aimé le plus aimable des rois; enfin ce roi lui-même, regardé comme le premier des hommes, humiliant tous les jours dans les temples un diadême de lauriers, et se reprochant ses faiblesses au milieu de ses triomphes. Revoyez dans les *Lettres* de Sévigné, ces fideles images des mœurs de

son tems, partout la religion en honneur, partout le devoir de se retirer du monde à tems, de se préparer à la mort, mis au nombre des devoirs, non pas seulement de conscience, mais encore de bienséance; ce qu'était la solennité des fêtes et l'observance du jeûne prescrit; enfin un duc de Bourgogne, un prince de vingt ans, refusant au respect qu'il avait pour le roi son aïeul, d'assister à un bal qu'il regardait comme une assemblée trop mondaine. Tel était l'empire de la religion: ceux qui n'en avaient pas (et ils étaient rares), gardaient au moins beaucoup de réserve; et ceux qui avaient de la religion, en avaient avec dignité. Voilà les auditeurs qu'ont eus les Bossuet, les Fléchier, les Massillon : serait-il juste de les juger sur ceux qu'ils auraient aujourd'hui ?

L'oraison funebre, telle qu'elle est parmi nous, appartient, ainsi que le sermon, au seul christianisme. C'est une espece de panégyrique religieux, dont l'origine est très-ancienne, et qui a un double objet chez les peuples chrétiens, celui de proposer à l'admiration, à la reconnaissance, à l'émulation, les vertus et les talens qui ont brillé dans les premiers rangs de la société, et en même tems de faire sentir à toutes les conditions le néant de toutes les grandeurs de ce monde,

au

au moment où il faut passer dans l'autre. La philosophie de nos jours, qui blâme souvent et sans peine, parce qu'elle s'attache de préférence au côté défectueux de toutes les choses humaines, a réprouvé ce genre d'éloquence, parce qu'il n'est pas toujours conforme à la vérité, comme si elle était plus rigoureusement observée dans les autres genres qu'elle-même autorise ou fait valoir. Les éloges académiques sont-ils d'une véracité plus sévere que les oraisons funebres ? A Dieu ne plaise que je veuille en aucun cas justifier le mensonge ! Mais d'abord, il y a dans toute espece de discours oratoire, des convenances et des conventions qui sont du genre. On n'attend pas, on n'exige pas de l'orateur qui loue, la même fidélité, la même rigueur que de l'historien qui raconte. L'éloquence de l'un a pour objet de donner plus de force à l'exemple du bien : le but principal de l'autre est de se servir également de l'exemple du bien et de celui du mal, et de faire voir que tous les deux, en quelque rang que l'on soit, n'échappent point aux regards de la postérité. D'après ces données reconnues, tout ce qu'on demande au panégyriste, c'est qu'il ne loue que ce qui est louable, et que son art, qui est celui de faire aimer la vertu, ne soit jamais celui d'excuser le vice. Ce

n'est point à lui de montrer l'homme tout entier : il n'a pas devant lui l'espace de l'histoire : il n'a qu'une heure à parler, et ce doit être pour saisir dans son sujet tout ce qui peut agrandir en nous l'amour du devoir et l'idée du beau. S'il obtient cet effet, il a rempli sa mission et l'objet du panégyrique.

Je ne prétends pas qu'en atteignant à ce but d'utilité, les Bossuet, les Fléchier, les Mascaron et leurs successeurs n'aient jamais présenté les choses et les hommes que dans leur vrai point de vue ; mais quand ils y ont manqué (ce qui est rare), leurs erreurs, comme nous le verrons dans l'analyse qui va suivre, étaient celles du siecle ; et quel siecle n'a pas les siennes ? et quel écrivain ne s'y laisse pas aller plus ou moins ? C'est là le cas où la vraie philosophie sait reconnaître et excuser l'influence de l'opinion.

On a fait à l'oraison funebre un autre reproche, celui de n'être réservée que pour les rois et les grands, et l'on a demandé pourquoi la religion même accordait au rang ce qui ne devrait appartenir qu'à la vertu. Cette question spécieuse, et qui peut prêter beaucoup au facile étalage des phrases, rentre, comme beaucoup de questions semblables, dans ce systême d'*égalité* mal-entendue,

qui est l'opposé de tout système politique et social. On ne fait pas attention que la religion, qui est temporellement dans l'État, doit se conformer au gouvernement dans tout ce qui n'est pas contraire aux dogmes et à la discipline. Or, l'oraison funebre, avec les caracteres que je viens de marquer, et qui sont les siens, est un honneur public qui non-seulement ne répugne en rien au christianisme, mais qui même est conforme à son esprit. L'évangile ordonne d'honorer les puissances, et nous enseigne qu'elles sont instituées de Dieu. Ce dernier hommage que l'église leur rend, ne tend, comme tous les autres, qu'à l'édification, et surtout à entretenir et fortifier le respect qu'elle nous prescrit pour ceux que la Providence a placés au dessus de nous; respect que Montesquieu regarde comme un des grands bienfaits de notre religion. Si elle ne décerne point ces honneurs solennels à des particuliers, c'est que l'État n'en décerne aucun aux conditions privées, et qu'elle doit, dans les choses extérieures et temporelles, suivre la marche du gouvernement. Ne pourrais-je pas demander aussi pourquoi les académies ne décernent d'éloges qu'à leurs membres, quoiqu'il y ait hors de leur sein des talens et du mérite? Mais c'est que les choses d'ordre

public ne sont pas et ne peuvent pas être réglées et mesurées sur une sorte d'autorité qui n'a elle-même ni regle ni mesure certaine, c'est-à-dire, sur l'opinion. Un ordre quelconque est de tous les momens, et doit être fixe : l'opinion est incertaine et variable, et ne se fixe tout au plus qu'avec le tems. Aussi tous ces honneurs convenus n'en sont ni le témoignage assuré ni l'expression infaillible : ils ont, comme je l'ai fait voir, un autre dessein et un dessein utile ; et s'ils sont susceptibles d'abus, c'est cette même opinion qui en est le remede, car on sait que tous ces honneurs ne lui commandent point, qu'elle sait bien se faire entendre, et parle plus haut que tous les panégyriques de cérémonie. La vertu n'en a pas besoin : si elle est obscure, elle se suffit à elle-même et Dieu la voit : si elle est connue, elle occupe les cent voix de la Renommée, plus fidelle encore et plus prompte à célébrer les talens. Ainsi tout est à sa place, et les choses restent ce qu'elles sont.

Au reste, on a vu des exceptions à cette attribution exclusive de l'oraison funebre aux princes du monde et de l'église, et une entr'autres, dans nos jours, qui a également honoré le panégyriste et le héros ; car c'en était un, et de la religion, et de l'humanité. Je veux parler du curé de Saint-

André (1), le vénérable Léger, cet homme de Dieu, qui passa quarante ans à faire du bien dans une paroisse pauvre, qui n'en perdra jamais la mémoire. Il a été célébré et dignement célébré par un éloquent évêque (2) qui avait été son éleve, et qui prononça son éloge funebre dans la chaire évangélique, devant le plus nombreux auditoire et devant une foule de prélats, la plupart éleves aussi de ce même pasteur, et formés sous sa direction à toutes les vertus du sacerdoce, dans la communauté de Saint-André, l'un des plus illustres séminaires de l'épiscopat. C'est une preuve qu'il y a des hommes privilégiés pour qui le monde même déroge à ses usages, et il est beau que ce soit en faveur de la vertu modeste et presque ignorée; car cet homme respectable n'était guere connu que des pauvres, et de cette classe de pauvres dont la reconnaissance n'a rien à donner à la vanité.

Faite pour la chaire, l'oraison funebre tient beaucoup du sermon, et doit être fondée comme lui sur une doctrine céleste, qui ne connaît de vraiment bon, de vraiment grand que ce qui est sanctifié par la grace, et qui foudroie toutes les gran-

---

(1) C'est lui qui a fourni l'idée et le caractere du curé de Mélanie.

(2) M. de Sénez.

deurs du tems avec le seul mot d'éternité. Il en résulte pour l'orateur un double devoir : il faut que, pour remplir son sujet, il exalte magnifiquement tout ce que fut son héros selon le monde, et que, pour remplir son ministere, il termine tout cet héroïsme au néant, selon la religion, si la piété ou la pénitence ne l'ont pas consacré devant Dieu. Ce plan n'est contradictoire que pour l'irréflexion, et difficile que pour la médiocrité : c'est au contraire une grande vue en morale, et un puissant véhicule pour le talent oratoire. En abattant d'une main ce qu'il a élevé de l'autre, l'orateur chrétien ne se combat point lui-même; il ne combat que des illusions, et avec d'autant plus de supériorité, qu'après avoir, comme par complaisance, accordé ce qu'il devait au siecle et à ses coutumes, il semble se jouer de toute la pompe qu'il a étalée un moment, et fait voir à ses auditeurs détrompés combien ce qu'ils admirent est peu de chose, puisqu'il ne faut qu'un mot pour en montrer le vide, et qu'un instant pour en marquer le terme.

Ce genre d'écrire a donc de merveilleuses ressources pour l'imagination et pour l'instruction : il est plus étendu, plus élevé, plus varié que le sermon. Dans la peinture des talens, des vertus, des travaux qui ont illustré les empires et servi ou embelli la société, il devance l'histoire et peut

prendre un ton plus haut qu'elle. Heureux quand elle n'a pas ensuite à le démentir ! Mais combien imposante et majestueuse doit être la voix qui se fait entendre aux hommes entre la tombe des rois et l'autel du Dieu qui les juge ! Ailleurs le panégyriste des héros est d'autant plus intimidé, qu'il a plus à faire ; il borne son ambition et ses efforts à n'être pas au dessous de son sujet, à égaler les paroles aux choses : ici l'orateur sacré, planant au dessus de toutes les grandeurs, les voit d'en haut, tient d'une main la couronne qu'il pose sur leur tête, et de l'autre l'évangile qui renverse toutes les couronnes devant celle de l'éternité. Mais combien aussi ces mains doivent être fermes et sûres ! Si elles sont incertaines et vacillantes, si tous les mouvemens n'en sont pas justes et décidés, tout l'effet est perdu. La tribune sainte est pour l'éloquence un théâtre auguste, d'où elle peut de toute maniere dominer sur les hommes ; mais il faut que l'orateur sache y tenir sa place. S'il vous laisse trop vous souvenir que ce n'est qu'un homme qui parle, si Dieu n'est pas toujours à côté de lui, on ne verra plus qu'un rhéteur mondain, qui adresse à des cendres les derniers mensonges de la flatterie. Au contraire, s'il est capable d'avoir toujours l'œil vers les cieux, même en louant les héros de la Terre ; si en célébrant ce qui passe, il porte toujours

sa pensée et la nôtre vers ce qui ne passe point; s'il ne perd jamais de vue ce mélange heureux qui est à la fois le comble de l'art et de la force, alors ce sera en effet l'orateur de l'évangile, le juge des puissances, l'interprete des révélations divines; en un mot, ce sera Bossuet.

Ce nom vous rappelle un de ces hommes rares que le siecle de Louis XIV a réunis dans le vaste domaine de sa gloire; et je ne parle pas ici du théologien profond, de l'infatigable controversiste, dont la plume féconde et victorieuse était tour-à-tour l'épée et le bouclier de la religion : ces travaux apostoliques n'entrent point dans la classe des objets qui nous occupent.

Quatre discours qui sont quatre chefs-d'œuvre d'une éloquence qui ne pouvait pas avoir de modeles dans l'antiquité, et que personne n'a depuis égalée; les oraisons funebres *de la reine d'Angleterre*, *de Madame*, *du grand Condé* et *de la princesse palatine*, surtout les trois premieres, ont placé Bossuet à la tête de tous les orateurs français, non pas, comme on voit, par le nombre, mais par la supériorité des compositions. On les met sous les yeux de tous les jeunes rhétoriciens, et c'est peut-être ce qui fait qu'on les lit moins dans la suite. On croit connaître assez ce qu'on a eu long-tems entre les mains; on ne songe

pas que ce n'est pas trop de toutes les connaissances que donne la maturité de l'esprit, pour bien goûter et bien apprécier ces inimitables morceaux. Qu'un homme de goût les relise, qu'il les médite, il sera terrassé d'admiration : je ne saurais autrement exprimer la mienne pour Bossuet. Si quelque chose, indépendamment de leur mérite propre, pouvait d'ailleurs les faire valoir encore plus, ce serait le contraste qui se présente de soi-même entre cette éloquence si simple et si forte, toujours naturelle et toujours originale, et la malheureuse rhétorique qui de nos jours en prend si souvent la place. Dans Bossuet, pas la moindre apparence d'effort ni d'apprêt, rien qui vous fasse songer à l'auteur; il vous échappe entiérement et ne vous attache qu'à ce qu'il dit. C'est là surtout, on ne saurait trop le répéter, la différence essentielle du grand talent et de la médiocrité, du bon goût et du mauvais; c'est que tout effet est manqué, si je vous vois trop vous arranger pour en produire; c'est que vous n'êtes plus rien, si vous ne vous faites pas oublier; c'est que vos efforts trop visibles ne montrent que votre faiblesse; c'est qu'on ne se guinde que parce qu'on est petit. Au contraire, si vous êtes emporté par un élan naturel et comme involontaire, vous m'entraînez à votre suite; si votre imagination vous

domine, vous dominez la mienne; si votre imagination vous commande, vous me commandez; et dans ce cas je ne verrai rien dans vous qui démente cette impression, je ne vous verrai rien chercher, rien affecter, rien contourner. Suivez de l'œil l'aigle au plus haut des airs, traversant toute l'étendue de l'horizon : il vole, et ses ailes semblent immobiles : on croirait que les airs le portent : c'est l'emblème de l'orateur et du poëte dans le genre sublime : c'est celui de Bossuet.

Que cet homme est un puissant orateur ! En vérité, il ne se sert point de la langue des autres hommes, il fait la sienne, il la fait telle qu'il la lui faut pour la maniere de penser et de sentir qui est à lui; expressions, tournures, mouvemens, constructions, harmonie, tout lui appartient. D'autres écrivains, et même d'un grand mérite, font sans cesse du langage l'ornement de leur pensée, la relevent par l'expression : la pensée de Bossuet au contraire est d'un ordre si élevé, qu'il est obligé de modifier la langue d'une maniere nouvelle et de la rehausser jusqu'à lui. Mais comme elle semble être à sa disposition ! Comme il en fait ce qu'il veut ! quel caractere il lui donne ! nulle part, sans exception, elle n'est ni plus vigoureuse ni plus hardie, ni plus fiere que dans les beaux vers de Corneille et dans la prose de Bossuet.

C'est ce qui distinguera toujours ces deux écrivains, à qui notre langue a tant d'obligations ; c'est ce qui soutiendra toujours Corneille en présence de ceux de nos poëtes qui ont eu sur lui d'autres avantages, et Bossuet contre ceux qui se rendent détracteurs de son talent, parce qu'ils le sont de sa croyance. J'ai vu de durs mécréans et surtout des athées, dégoûtés de ses écrits et de ceux de Massillon, et tout prêts d'effacer leurs titres, qui sont les nôtres : incrédules, laissez-nous nos grands hommes, car vous ne les remplacerez pas.

De quel ton il débute dans l'oraison funebre *de la reine d'Angleterre*, femme de l'infortuné Charles Ier ! A la vérité, quel sujet ! Mais comme il est exposé dans cet exorde qui le contient tout entier ! Bossuet parlait dans l'église de Sainte-Marie de Chaillot, où reposait le cœur de cette reine. Il prend pour son texte : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram.*

« Celui qui regne dans les cieux, et de qui
» relevent tous les Empires, à qui seul appartient
» la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi
» le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et
» de leur donner, quand il lui plaît, de grandes
» et terribles leçons. Soit qu'il éleve les trônes,
» soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique
» sa puissance aux princes, soit qu'il la retire

» à lui-même, et ne leur laisse que leur propre » faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une ma- » niere souveraine et digne de lui; car en leur » donnant sa puissance, il leur commande d'en » user comme il le fait lui-même, pour le bien » du monde, et il leur fait voir en la retirant, » que toute leur majesté est empruntée, et que » pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas » moins sous sa main et sous son autorité su- » prême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non- » seulement par des discours et par des paroles, » mais encore par des effets et par des exemples; » *et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis* » *terram*. Chrétiens, que la mémoire d'une grande » reine, fille, femme, mere de rois si puissans et » souverains de trois royaumes, appelle de tous » côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous » fera paraître un de ces exemples redoutables qui » étalent aux yeux du monde sa vanité toute en- » tiere. Vous verrez dans une seule vie toutes les » extrémités des choses humaines, la félicité sans » bornes aussi bien que les miseres; une longue et » paisible jouissance d'une des plus nobles cou- » ronnes de l'Univers; tout ce que peuvent donner » de plus glorieux la naissance et la grandeur, ac- » cumulé sur une tête, qui ensuite est exposée à » tous les outrages de la fortune; la bonne cause

» d'abord suivie de bons succès, et depuis des
» retours soudains, des changemens inouis; la re-
» bellion long-tems retenue et à la fin tout-à-fait
» maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies;
» la majesté violée par des attentats jusqu'alors
» inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le
» nom de liberté; une reine fugitive qui ne trouve
» aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa
» propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil;
» neuf voyages sur mer entrepris par une prin-
» cesse malgré les tempêtes; l'Océan étonné de
» se voir traversé tant de fois en des appareils
» si divers et pour des causes si différentes; un
» trône indignement renversé et miraculeusement
» rétabli. Voilà les enseignemens que Dieu donne
» aux rois; ainsi fait-il voir au monde le néant
» de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles
» nous manquent, si les expressions ne répondent
» pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses
» parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une
» grande reine, autrefois élevé par une si longue
» suite de prospérités, et puis plongé tout à coup
» dans un abîme d'amertume, parlera assez haut;
» et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire
» des leçons aux princes sur des événemens si
» étranges, un roi me prête ses paroles pour leur

» dire : *Et nunc, reges*, etc. Entendez, ô grands de » la terre ! instruisez-vous, arbitres du Monde. »

Est-ce là entrer, dès les premieres paroles, au milieu de son sujet, et y transporter tout de suite l'auditeur ? Que cet exorde est majestueux, sombre et religieux ! Notre ame n'est-elle pas déjà troublée de ce fracas d'événemens sinistres, de révolutions désastreuses, remplie d'une grande scene d'infortunes ? Pourquoi ? c'est qu'en effet il a fait parler les choses même : pas un mot qui ne porte ; pas un qui ne soit une image ou une idée, un tableau ou une leçon, et au milieu de cet assemblage si imposant, la grande idée de Dieu qui domine tout ! Qu'on se représente, après un semblable exorde, des auditeurs dans un temple qui ajoute encore à son effet, et qu'on se demande si quelqu'un d'eux pouvait songer à Bossuet. Non, l'imagination assaillie par tant d'objets de douleur et de réflexion, n'a vu, n'a pu voir que le renversement des trônes, les coups de la fortune, les tempêtes, l'Océan. Le lecteur même est entraîné, quoiqu'avec bien moins de moyens pour l'être, et ce n'est qu'après avoir été tout d'une haleine jusqu'au bout de ce discours, qui est à peu près partout de la même force, qu'il peut revenir à lui-même, et s'interroger sur tant de beaux détails et sur

toutes les ressources de l'orateur. Observons encore que la plupart, empruntées depuis par de nombreux imitateurs, ont dû perdre, avec le tems, quelque chose de leur effet; mais qu'alors elles avaient toutes un caractere de nouveauté, et que personne avant Bossuet n'avait parlé de ce ton ni écrit de ce style. Avec quelle noblesse il exprime tout ce qui est relatif à la religion, même ce qu'un usage journalier a rendu vulgaire ! Veut-il dire que les catholiques ne pouvaient, en Angleterre, ni se confesser ni entendre la messe avec sûreté ? Rien ne paraît plus simple. Vous allez voir comment Bossuet, qui connaît le ton de l'oraison funebre, sait agrandir tout ce qu'il traite « Les » enfans de Dieu étaient étonnés de ne voir plus » ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de » miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent. » O douleur ! il fallait cacher la pénitence avec le » même soin qu'on eût fait les crimes; et Jésus- » Christ même se voyait contraint, au grand » malheur des hommes ingrats, de chercher d'au- » tres voiles et d'autres ténébres que ces voiles » et ces ténébres mystiques dont il se couvre » volontairement dans l'eucharistie. » Voilà, sans doute, du sublime d'expression; mais il tient à celui des idées. Ailleurs vous trouverez cette pré-

cision énergique de Tacite et de Salluste. « Dans » la plus grande fureur des guerres civiles, jamais » on n'a douté de sa parole ni désespéré de sa » clémence. » En parlant de la mort si subite et si horrible de madame Henriette, il dit : « Que » d'années la mort va ravir à cette jeunesse ! que » de joie elle enleve à cette fortune ! que de gloire » elle ôte à ce mérite ! » Veut-il tirer de l'instabilité des choses humaines un motif de conversion ? « Quoi ! le charme de sentir est-il si fort que nous » ne puissions rien prévoir ? Les adorateurs du » Monde seront-ils satisfaits de leur fortune, quand » ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, » leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-» être à leurs envieux ? »

On ne peut dire plus de choses en moins de mots, ni donner à sa phrase une plus grande force de sens. La même observation se présente sur ce morceau concernant Charles I[er], terminé par le mouvement le plus pathétique que l'orateur sait tirer de la circonstance de ce cœur, dont il a déjà fait un des plus beaux endroits de son exorde. « Poursuivi à toute outrance par l'implacable ma-» lignité de la fortune, trahi de tous les siens, » il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les

» mauvais

» mauvais succès de ses armes infortunées, si on
» a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; et
» comme il n'a jamais refusé ce qui était raison-
» nable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce
» qui était faible et injuste étant captif. J'ai peine
» à contempler son grand cœur dans ces dernieres
» épreuves; mais certes, il a montré qu'il n'est
» pas permis aux rebelles de faire perdre la ma-
» jesté à un roi qui sait se connaître; et ceux qui
» ont vu de quel front il a paru dans la salle de
» Westminster et dans la place de Witheall,
» peuvent juger aisément combien il était intré-
» pide à la tête de ses armées, combien il était
» auguste et majestueux au milieu de son palais et
» de sa cour. Grande reine, je satisfais à vos plus
» tendres desirs, quand je célebre ce monarque;
» et ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui,
» se réveille, tout poudre qu'il est, et devient
» sensible, même sous ce drap mortuaire, au
» nom d'un époux si cher. »

Sont-ce là des figures pleines de chaleur et de vie? Et quel nerf de diction! A quelle sagacité de vues, à quelle étendue de pensées il se joint dans la peinture des caracteres! Voyez ceux de Turenne et de Condé en parallele, celui du cardinal de Retz, celui de Cromwel : on les a cités

trop souvent, et ils sont trop connus pour les rapporter ici. Je ne remarquerai que la premiere expression du dernier, parce qu'elle contient un des secrets particuliers du style de Bossuet. *Un homme s'est rencontré.* Un autre écrivain aurait pu dire : Cromwel était un de ces prodiges de scélératesse qui apparaissent de tems en tems dans l'Univers comme d'effrayans phénomenes, etc. Il aurait bien dit, mais comme tout le monde peut bien dire. Bossuet dit tout cela d'un seul mot. *Un homme s'est rencontré*, et de plus il dit mieux, parce qu'il fait entendre avec ce seul mot ce qu'il y a de plus extraordinaire, et qu'il y monte l'imagination. Voilà ce que j'appelle la langue de Bossuet : on en trouverait des traits à toutes les pages, et souvent en foule et pressés les uns sur les autres : témoin ce morceau sur la mort de Madame. « Rien » n'a jamais égalé la fermeté de son ame ni ce » courage paisible qui, sans faire effort pour » s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation » au dessus des accidens les plus redoutables. Oui, » Madame fut douce envers la mort, comme elle » l'était envers tout le monde. Son grand cœur, ni » ne s'aigrit ni ne s'emporta contre elle. Elle ne » la brave pas non plus avec fierté, contente de » l'envisager sans émotion, et de la recevoir sans

» trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce
» grand courage, nous l'avons perdue ! C'est la
» grande vanité des choses humaines : après que
» par le dernier effet de notre courage, nous avons
» pour ainsi dire surmonté la mort, elle éteint
» en nous jusqu'à ce courage par lequel nous
» semblions la défier. La voilà, malgré ce grand
» cœur, cette princesse si admirée et si chérie ;
» la voilà telle que la mort nous l'a faite ! Encore
» ce reste, tel quel, va-t-il disparaître ; cette ombre
» de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir
» dépouillée même de cette triste décoration. Elle
» va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures
» souterraines, pour y dormir dans la poussiere
» avec les grands de la Terre, comme parle Job,
» avec ces rois et ces princes anéantis, parmi les-
» quels à peine peut-on la placer, tant les rangs
» y sont pressés, tant la mort est prompte à rem-
» plir ces places ! Mais ici notre imagination nous
» abuse encore : la mort ne nous laisse pas assez
» de corps pour occuper quelque place, et on ne
» voit là que les tombeaux qui fassent quelque
» figure. Notre chair change bientôt de nature ;
» notre corps prend un autre nom ; même celui
» de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous
» montre encore quelque forme humaine, ne

» lui demeure pas long-tems ; il devient un je ne
» sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune
» langue, tant il est vrai que tout meurt en lui,
» jusqu'à ces termes funebres par lesquels on ex-
» primait ses malheureux restes.

» C'est ainsi que la puissance divine, justement
» irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au
» néant, et que, pour égaler à jamais les con-
» ditions, elle ne fait de nous tous qu'une même
» cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines ? Peut-on
» appuyer quelque grand dessein sur ces débris
» inévitables des choses humaines ? »

Nul écrivain n'a tiré un plus grand parti que Bossuet de ces idées de mort, de destruction, d'anéantissement, fréquentes chez les Anciens, qui connaissaient le pouvoir qu'elles ont sur notre imagination, sur cette étrange faculté qui regne dans nous si impérieusement, qu'elle nous rend avides des impressions même qui effrayent notre raison et qui humilient notre orgueil. Mais ces idées lugubres ont ici un autre résultat que chez les Anciens : ils appelaient la pensée de la mort, comme un avertissement de jouir du moment qui passe et qui peut être le dernier. On conçoit au contraire qu'une religion qui ne considere le tems que comme un passage à l'éternité, peut

fournir à l'éloquence des instructions d'un ordre bien plus relevé, et nulle part elles ne sont plus frappantes que dans Bossuet. On pourrait dire de lui, si l'on osait hasarder des expressions qui se présentent quand on le lit, et qui semblent dans son goût, que nul homme ne s'est avancé plus loin dans l'éternité, et ne s'est enfoncé plus avant dans les profondeurs de notre néant. Écoutez-le dans l'oraison funebre de la princesse palatine, qui, avant sa conversion, avait joué un si grand rôle dans les intrigues de la Fronde : « Que lui » servirent ses rares talens ? Que lui servit d'avoir » mérité la confiance intime de la cour, d'en » soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa » mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, » contre la malignité de ses ennemis, et enfin » contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, » ou infideles ? Que ne lui promit-on pas dans » ces besoins ? Mais quel fruit lui en revint-il, » sinon de connaître par expérience le faible des » grands politiques, leurs volontés changeantes » ou leurs paroles trompeuses, la diverse face des » tems, les amusemens des promesses, l'illusion » des amitiés de la Terre, qui s'en vont avec les » années et les intérêts, et la profonde obscurité » du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il » voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il

» veut, et qui n'est pas moins caché ni moins » trompeur à lui-même qu'aux autres ! O éternel » roi des siecles, qui possédez seul l'immortalité ! » voilà ce qu'on vous préfere ! voilà ce qui éblouit » les ames qu'on appelle grandes ! »

Toutes ses idées, je le sais, ont été depuis répétées mille fois; mais que cette façon de les concevoir et de les rendre est hors de toute comparaison ! Ce sont des lieux communs dans les imitateurs, je le veux, mais aussi ont-ils, comme Bossuet, ce sentiment intime, cette pitié si sincérement dédaigneuse, ce mépris atterrant qui semble flétrir à chaque mot toutes les jouissances temporelles ? Et quelle plénitude de sens ! Je m'en rapporte à vous, Messieurs; vous venez de l'entendre, et sûrement ce que vous avez éprouvé, est au dessus de tout ce que j'en pourrais dire.

Que de mouvemens heureux et oratoires lui a fournis ce sentiment qui a chez lui une force toute particuliere ! Il vient de relever les grandes qualités de la reine d'Angleterre : il s'écrie : « O » mere ! ô femme ! ô reine admirable et digne » d'une meilleure fortune ! » Jusqu'ici ce n'est qu'une apostrophe, une figure ordinaire; mais il ajoute : « Si les fortunes de la Terre étaient quel» que chose ! » et ce trait jeté en passant porte dans l'ame une réflexion triste et religieuse.

Bossuet, comme tous les grands orateurs, abonde en mouvemens de toute espèce : il n'a presque point d'autres transitions. « Les malheurs de sa » maison (dit-il en parlant de Madame) n'ont » pu l'accabler dans sa premiere jeunesse; et dès-» lors on voyait en elle une grandeur qui ne devait » rien à la fortune. Nous disions avec joie que le » ciel l'avait arrachée, comme par miracle, des » mains des ennemis du roi son pere, pour la » donner à la France : don précieux, inestimable » présent, si seulement la possession en avait été » plus durable ! Mais pourquoi ce souvenir vient-» il m'interrompre ? Hélas ! nous ne pouvons un « moment arrêter les yeux sur la gloire de la prin-» cesse, sans que la mort s'y mêle aussitôt pour » tout offusquer de son ombre. O mort ! éloigne-» toi de notre pensée, et laisse-nous tromper » pour un peu de tems la violence de notre dou-» leur par le souvenir de notre joie. Souvenez-» vous donc, Messieurs, de l'admiration que la » princesse d'Angleterre donnait à toute la cour. » Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous » ses traits et son incomparable douceur, que ne » pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle » croissait au milieu des bénédictions de tous les » peuples, et les années ne cessaient de lui ap-» porter de nouvelles grâces. »

Après avoir représenté Madame, l'idole de la cour, enlevée aux adorations publiques à la fleur de son âge, et au retour d'un voyage d'Angleterre où elle avait entre ses mains le secret de l'État, confidence honorable pour une si jeune princesse : « La confiance de deux rois, dit-il, l'élevait au » comble de la grandeur et de la gloire. » Il s'arrête à ces mots : « La grandeur et la gloire ! » Pouvons-nous encore entendre ces noms dans » ce triomphe de la mort ? Non, Messieurs, je » ne puis plus soutenir ces grandes paroles par les- » quelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir » elle-même pour ne pas apercevoir son néant. » Quel caractere de style ! Il est vrai que jamais sujet ne s'y prêta davantage. Dix mois auparavant, il avait prononcé devant cette même princesse l'oraison funebre de sa mere, la reine d'Angleterre. On sait quel exorde il tira de cette circonstance, et quel fut l'effet de ses premieres paroles sur une assemblée encore étourdie de ce coup affreux, de cette perte imprévue et effrayante d'une princesse qui ne mit entre la santé la plus florissante et la mort que l'intervalle de quelques heures. « J'étais » donc encore destiné à rendre ce devoir à très- » haute et très-puissante princesse, Henriette- » Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans ! Elle, » que j'avais vue si attentive pendant que je

» rendais le même devoir à la reine sa mère,
» devait être sitôt après le sujet d'un discours
» semblable ; et ma triste voix était réservée à
» ce déplorable ministere ! O vanité ! ô néant ! ô
» mortels ignorans de leurs destinées ! L'eût-elle
» cru, il y a dix mois ? Et vous, Messieurs,
» eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant
» de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous
» y rassembler pour la pleurer elle-même ? Prin-
» cesse, le digne objet de l'admiration de deux
» grands royaumes, n'était-ce pas assez que l'An-
» gleterre pleurât votre absence, sans être encore
» réduite à pleurer votre mort ? Et la France, qui
» vous revit avec tant de joie, environnée d'un
» nouvel éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes
» et d'autres triomphes pour vous, au retour de
» ce voyage fameux d'où vous aviez remporté
» tant de gloire et de si belles espérances ? *Vanité
» des vanités, et tout est vanité.* C'est la seule pa-
» role qui me reste ; c'est la seule réflexion que
» me permet, dans un accident si étrange, une si
» juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point
» parcouru les livres sacrés pour y trouver quel-
» que texte que je pusse appliquer à cette prin-
» cesse. J'ai pris, sans étude et sans choix, les
» premieres paroles que me présente *l'Ecclésiaste*,
» où, quoique la vanité ait été si souvent nom-

» mée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré » pour le dessein que je me propose. Je veux, » dans un seul malheur, déplorer toutes les cala- » mités du genre humain, et, dans une seule » mort, faire voir la mort et le néant de toutes » les grandeurs humaines. Ce texte, qui con- » vient à tous les états et à tous les événemens » de notre vie, par une raison particuliere, de- » vient propre à mon lamentable sujet, puisque » jamais les vanités de la Terre n'ont été si claire- » ment découvertes ni si hautement confondues. » Non, après ce que nous venons de voir, la santé » n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la » gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les » plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement : » tout est vain en nous, excepté le sincere aveu » que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et » le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout » ce que nous sommes. »

Mais de la même main dont il abat l'orgueil des hommes dans les choses du monde, voyez comme il les releve aussitôt dans les choses du ciel. « Mais dis-je la vérité ? L'homme que Dieu » a fait à son image, n'est-il qu'un ombre..... » Il ne faut pas permettre à l'homme de se mé- » priser tout entier, de peur que croyant, avec les » impies, que notre vie n'est qu'un jeu où regne

» le hasard, il ne marche sans regle et sans mesure » au gré de ses aveugles desirs. »

Tout son discours est fondé sur cette distinction philosophique autant que chrétienne, et qu'ailleurs il développe ainsi.

« Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le » rapport que nous avons du côté du corps, avec » la nature changeante et mortelle, nous avons » d'un autre côté un rapport intime avec Dieu, » parce que Dieu même a mis quelque chose en » nous, qui peut confesser la vérité de son être, » en adorer la perfection, en admirer la plénitude; » quelque chose qui peut se soumettre à sa sou- » veraine puissance, s'abandonner à sa haute et » incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, » craindre sa justice, espérer son éternité. De ce » côté, Messieurs, si l'homme croit avoir en lui » de l'élévation, il ne se trompera pas; car, » comme il est nécessaire que chaque chose soit » réunie à son principe, et que c'est pour cette » raison, dit *l'Ecclésiaste, que le corps retourne à la* » *terre dont il a été tiré*, il faut, par la suite du » même raisonnement, que ce qui porte en nous » sa marque divine, ce qui est capable de s'unir à » Dieu, y soit aussi rappelé. Or, ce qui doit re- » tourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et » essentielle, n'est-il pas grand et élevé ? C'est

» pourquoi, quand je vous ai dit que la grandeur
» et la gloire n'étaient parmi nous que des noms
» pompeux, vides de sens et de choses, je regar-
» dais le mauvais usage que nous faisons de ces
» termes. Mais pour dire la vérité dans toute son
» étendue, ce n'est ni l'erreur ni la vanité qui
» ont inventé ces noms magnifiques; au con-
» traire, nous ne les aurions jamais trouvés si
» nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes.
» Car où prendre ces nobles idées dans le néant?
» La faute que nous faisons, n'est donc pas de nous
» être servis de ces noms; c'est de les avoir appli-
» qués à des objets indignes. »

Qu'on me permette encore ici une remarque, et toujours pour faire connaître de plus en plus le caractere du style de Bossuet. Avez-vous pris garde, Messieurs, à cette expression dont il se sert pour établir le seule élévation de l'homme dans son rapport intime avec Dieu? *Il y a*, dit-il, *quelque chose en nous qui peut se soumettre à la souveraine puissance.* Ne paraît-il pas singulier d'énoncer comme un titre de grandeur une faculté de soumission? Non-seulement ce contraste d'idées et d'expressions est vraiment sublime, mais il y a ici un mérite propre à Bossuet; c'est de jeter rapidement des idées étendues, sans s'arrêter à les développer. Il y a ici un grand fonds de vérités

philosophiques, indiqué en peu de mots. En effet, quoiqu'il y ait infiniment moins de distance de la bête à l'homme que de l'homme à Dieu, cependant l'instinct de la bête ne va pas jusqu'à connaître la prodigieuse supériorité de la raison humaine; et la raison humaine, toute imparfaite qu'elle est, s'est élevée jusqu'à l'idée de l'intelligence divine, c'est-à-dire, jusqu'à l'idée de l'infini; et comme la conséquence nécessaire de cette idée est un sentiment de soumission, il est rigoureusement vrai que ce sentiment tient à ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, à sa raison qui a conçu l'infini.

Rousseau a exprimé précisément la même idée que Bossuet, mais d'une maniere toute différente. « Être des êtres, le plus digne usage de ma raison, » c'est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse, » de me sentir accablé de ta grandeur. » L'un aperçoit une idée grande et vaste, l'indique et passe; l'autre s'en saisit avec vivacité et en fait un sentiment.

On a souvent admiré dans Bossuet cette hauteur des pensées; mais ce que peut-être on n'a pas assez remarqué, c'est son expression, qui souvent dans les plus petites choses anime et colorie tout. Veut-il

parler de la discrétion de madame Henriette? « Ni » la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appât » d'une flatterie délicate ou d'une douce conver- » sation, qui souvent épanchant le cœur en fait » échapper le secret, n'était capable de lui faire » découvrir le sien. » A quoi tient le mérite de cette phrase ? A cette image si naturelle et si juste qui semble placée là d'elle-même, et qui représente le cœur humain, qui s'ouvre quand on le séduit, sous la figure d'un vase qui se répand quand on l'a penché! Voilà des images douces : il est encore bien plus abondant en images fortes, et c'est une des propriétés de son style. « Charles » Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, » comme un lion qui tient sa proie dans ses » ongles, tout prêt à la mettre en pieces. Qu'est » devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit » fondre sur l'ennemi avec la vîtesse d'un aigle ? » Où sont ces ames guerrieres, ces marteaux » d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit » jamais tendus en vain ? Ni les chevaux ne sont » vîtes, ni les hommes ne sont adroits que pour » fuir devant le vainqueur. »

Dans l'oraison funebre du grand Condé, de quels traits il peint son activité, sa vigilance, sa célérité! « A quelque heure et de quelque côté

» que viennent les ennemis, ils le trouvent tou-
» jours sur ses gardes, toujours prêt à fondre
» sur eux et à prendre ses avantages. Comme
» une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole
» au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le
» haut de quelque rocher, porter de tous côtés
» des regards perçans, et tomber si sûrement sur
» sa proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non
» plus que ses yeux : aussi vifs étaient les regards,
» aussi vîte et impétueuse était l'attaque, aussi
» fortes et inévitables étaient les mains du prince
» de Condé. »

Aucun des genres du style oratoire ne lui était étranger, pas même ceux qui sont d'un ordre secondaire et communément au dessous de la trempe de son génie. Dans celui que les rhéteurs appellent tempéré, qui consiste principalement dans les ornemens de la diction et dans les figures brillantes de l'amplification, dans ce genre qui est celui de Fléchier, il ne lui est pas moins supérieur que dans tout le reste. Je n'en veux pour exemple que l'apostrophe à l'île de la Conférence, où s'était conclu le mariage de l'infante Marie-Thérese d'Autriche avec Louis XIV. L'oraison funebre de cette reine et celle du chancelier Letellier ne sont pas en général de la même force que les quatre

autres. Le sujet n'en était ni aussi riche ni aussi intéressant : il convenait de les relever autant qu'il était possible par les ornemens de l'art : c'est là qu'ils étaient bien placés. L'île de la Conférence et l'époque du mariage de Louis XIV, l'entrevue de Mazarin et de Louis de Haro, étaient des accessoires importans pour l'orateur : ils donnent lieu à un morceau où les figures ont autant d'éclat qu'il soit possible. « Ile pacifique où se doivent » terminer les différends de deux grands empires, » à qui tu sers de limite ; île éternellement mé- » morable par les conférences de deux grands mi- » nistres, où l'on vit développer toutes les adresses » et tous les secrets d'une politique si différente ; » où l'un se donnait du poids par sa lenteur, et » l'autre prenait l'ascendant par sa pénétration : » auguste journée où deux fieres nations long- » tems ennemies, et alors réconciliées par Marie- » Thérese, s'avancent sur leurs confins, leurs rois » à leur tête, non plus pour se combattre, mais » pour s'embrasser ; où ces deux rois avec leur » cour, d'une grandeur, d'une politesse et d'une » magnificence, aussi bien que d'une conduite si » différente, furent l'un à l'autre et à tout l'Uni- » vers un si grand spectacle ; fêtes sacrées, mariage » fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice,

» puis-je

» puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos
» pompes avec ces pompes funebres, et le comble
» des grandeurs avec leurs ruines? »

Quant à ce pathétique noble qui vient de l'ame, et qu'il faut distinguer de ce pathétique doux qui vient du cœur, vous en avez vu des traits dans presque tout ce que j'ai cité : il est essentiel à l'oraison funebre, et Bossuet en est rempli. Mais c'est surtout dans celle du grand Condé, dans la péroraison qui la termine, qu'il s'est surpassé en cette partie. C'était aussi celle où triomphait Cicéron; mais il n'a aucune péroraison supérieure à celle-ci, qui réunit, ce me semble, toutes les sortes de beautés. « Venez, peuples, venez mainte-
» nant, mais venez plutôt, princes et seigneurs; et
» vous qui jugez la Terre, et vous qui ouvrez aux
» hommes les portes du ciel; et vous, plus que
» tous les autres, princes et princesses, nobles
» rejetons de tant de rois, lumieres de la France,
» mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre
» douleur comme d'un nuage; venez voir le peu
» qui nous reste d'une si auguste naissance, de
» tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les
» yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire
» la magnificence et la piété pour honorer un
» héros : des titres, des inscriptions, vaines

» marques de ce qui n'est plus ; des figures qui
» semblent pleurer autour d'un tombeau, et de
» fragiles images d'une douleur que le tems em-
» porte avec tout le reste; des colonnes qui sem-
» blent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique
» témoignage de notre néant; et rien enfin ne man-
» que dans tous ces honneurs, que celui à qui on
» les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la
» vie humaine, pleurez sur cette triste immor-
» talité que nous donnons aux héros. Mais appro-
» chez en particulier, ô vous qui courez avec
» tant d'ardeur dans la carriere de la gloire, ames
» guerrieres et intrépides! quel autre fut plus digne
» de vous commander? Mais dans quel autre avez-
» vous trouvé le commandement plus honnête?
» Pleurez donc ce grand capitaine, et dites tous
» en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans
» les hasards; sous lui se sont formés tant de re-
» nommés capitaines, que ses exemples ont élevés
» aux premiers honneurs de la guerre; son ombre
» eût pu encore gagner des batailles, et voilà que
» dans son silence son nom même nous anime ; et
» ensemble il nous avertit que pour trouver à la
» mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver
» pas sans ressource à notre éternelle demeure avec
» les rois de la Terre, il faut encore servir le roi

» du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein » de miséricorde, qui vous comptera un soupir et » un verre d'eau donné en son nom, plus que tous » les autres ne feront jamais pour tout votre sang » répandu, et commencez à compter le tems de vos » utiles services du jour que vous vous serez donné » à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-» vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, » qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? » Tous ensemble, en quelque degré de sa con-» fiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tom-» beau, versez des larmes avec des prieres; et » admirant dans un si grand prince une amitié si » *commode* et un commerce si doux, conservez le » souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le » courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un » cher entretien! ainsi puissiez-vous profiter de ses » vertus! et que sa mort que vous déplorez, vous » serve à la fois de consolation et d'exemple. Pour » moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de » venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, » ô prince! le digne sujet de nos louanges et de » nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma » mémoire; votre image y sera tracée, non point » avec cette audace qui promettait la victoire; » non, je ne veux rien voir en vous de ce que la

» mort y efface. Vous aurez dans cette image des
» traits immortels : je vous y verrai tel que vous
» étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu,
» lorsque sa gloire commença à vous apparaître.
» C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à
» Fribourg et à Rocroy; et ravi d'un si beau triom-
» phe, je dirai en actions de graces ces belles pa-
» roles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria*
» *quæ vincit mundum, fides nostra : la véritable vic-*
» *toire, celle qui met sous nos pieds le monde entier,*
» *c'est notre foi.* Jouissez, prince, de cette gloire;
» jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu
» de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une
» voix qui vous fut connue, vous mettrez fin à tous
» ces discours. Au lieu de déplorer la mort des
» autres, grand prince, dorénavant je veux ap-
» prendre de vous à rendre la mienne sainte : heu-
» reux si, averti par ces cheveux blancs du compte
» que je dois rendre de mon administration, je
» réserve au troupeau que je dois nourrir de la
» parole de vie, les restes d'une voix qui tombe
» et d'une ardeur qui s'éteint ! »

Quel mélange de douleur et d'onction, de noblesse et de simplicité ! Avouons que l'éloquence ne peut pas aller plus loin; avouons que la renommée qui a consacré depuis un siecle le nom

da Bossuet, n'a pas été une infidelle dispensatrice de la gloire. Figurons-nous ce grand-homme aussi vénérable par son âge et sa belle figure, que par ses talens et ses dignités, prononçant ces dernieres paroles devant une cour accoutumée à recueillir avec respect toutes celles qui sortaient de sa bouche, et mêlant l'idée de sa mort prochaine à celle du héros qu'il venait de célébrer : combien ce retour sur lui-même dut paraître touchant ! Sans m'arrêter à toutes les beautés de cette sublime péroraison, je ne puis m'empêcher du moins d'en observer une qui peut-être n'est pas très-frappante par elle-même, mais qui pourtant me paraît digne de remarque par la place où elle est; c'est, je l'avouerai, ce *verre d'eau donné* au pauvre, mis en opposition avec toute la gloire du grand Condé. Jamais, ce me semble, un homme ordinaire n'eût osé risquer, même en chaire, ce contraste hasardeux; mais Bossuet a senti que cette citation, toute vulgaire qu'elle pouvait être, était non-seulement autorisée par l'évangile, mais encore anoblie par l'humanité, à qui l'on ne pouvait rendre un plus bel hommage que de la mettre au dessus de toute la grandeur de Condé; et j'avoue que je ne saurais me défendre d'en savoir gré à l'auteur.

On a beaucoup parlé de ses prétendues inégalités, et surtout ceux qui ont affecté de poser en principe

que le génie était *essentiellement inégal*, parce qu'au fond ils auraient bien voulu que leurs fautes de toute espece fussent regardées comme des *inégalités de génie*, ont été jusqu'à rapprocher sous ce point de vue Corneille et Bossuet, qui ont entre eux d'autres rapports que j'ai indiqués, mais qui n'ont pas celui-là : il s'en faut de tout que Bossuet tombe jamais aussi bas que Corneille, et même il tombe très-rarement. On ne peut pas donner le nom de chutes à quelques morceaux moins élevés que les autres, mais dont la simplicité n'a rien de répréhensible. En général son éloquence est aussi saine qu'elle est forte ; et que peut-on y reprendre? qu'un petit nombre d'expressions un peu familieres, ou qui même ne le sont devenues qu'avec le tems. Par exemple, vous trouverez chez lui que la France commençait à donner *le branle* aux affaires de l'Europe. Ce mot, qui est bas aujourd'hui, ne l'était nullement alors. Il était employé en prose et en vers par les écrivains les plus élégans. Boileau disait, en parlant de la fortune,

On me verra dormir au branle de sa roue.

Ce mot est fréquent dans Massillon même, qui écrivit long-tems après cette époque, et dans les vingt premieres années de notre siecle. Ce n'est que de nos jours que, dans le style noble, ce terme a

été remplacé par celui de *mouvement*, qui en lui-même ne vaut pas mieux pour la prose et beaucoup moins pour la poésie : c'est un caprice de l'usage. « Le juste ne peut pas même obtenir que le » monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire » et rude, où il *grimpe* plutôt qu'il ne marche. » Le mot propre était *gravit*, qui est même plus expressif, puisque *gravir* c'est *grimper* avec effort. Au sujet des troubles d'Angleterre, il s'exprime ainsi avec son énergie ordinaire : « Ces disputes » n'étaient encore que de faibles commencemens, » par où des esprits turbulens faisaient comme un » essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus » violent se remuait au fond des cœurs ; c'était un » dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et » une *démangeaison* d'innover sans fin. » *Démangeaison* est du style familier : on pouvait mettre *et un besoin d'innover.*

Il y a une autre sorte d'expressions familieres qui choqueraient dans un écrivain médiocre, parce qu'elles tiendraient de la faiblesse, et qui plaisent chez lui, d'abord parce qu'elles ne peuvent paraître une impuissance de dire mieux dans un homme dont l'élocution est ordinairement si élevée ; ensuite parce qu'elles sont de nature à faire sentir que leur extrême simplicité est ce qu'il y a de mieux

pour la force du sens et le dessein de l'auteur. Un exemple me fera comprendre : *La voilà telle que la mort nous l'a faite.* Cette phrase en elle-même est du style familier : placez-la dans un discours faiblement écrit, elle fera rire. Dans Bossuet, elle est frappante de vérité et d'énergie. Pourquoi ? c'est qu'après avoir dit sur le même sujet ce qu'il y a de plus relevé, il finit par ne trouver rien de plus expressif que cette locution vulgaire, il est vrai, mais qui rend si bien en un seul mot tout ce que la mort a fait de Madame, que les termes les plus choisis n'en diraient pas autant. C'est ainsi que la valeur des termes dépend souvent de celle de l'auteur qui les emploie ; et l'on pourrait dire, comme un proverbe de goût : Tant vaut l'homme, tant vaut la parole.

L'on a vu combien les taches sont légeres et faciles à effacer : elles sont, je le répete, très-clair-semées, même dans les deux oraisons funebres qui par la nature du sujet devaient être inférieures aux autres, celles de Marie-Thérese et de Letellier. Quant à la premiere, Louis XIV, au moment où elle mourut, en avait fait en une seule phrase le plus grand éloge possible : *Voilà*, dit-il, *le premier chagrin qu'elle m'ait donné.* Le discours de Bossuet ne pouvait être que le développement de ce beau

mot qui renferme le panégyrique le plus complet qu'un époux, et surtout un époux roi, puisse jamais faire de sa femme. Mais on sait que les vertus domestiques et modestes ne sont pas celles qui prêtent le plus à la grande éloquence, à celle qui s'adresse aux hommes rassemblés. Dans tout ce qui prétend aux grands effets, il faut quelque chose qui se rapproche du dramatique, des désastres, des révolutions, des scenes, des contrastes : voilà ce qui sert le mieux le poëte, l'orateur, l'historien; il semble que l'homme aime mieux être ému que d'être instruit : l'éloge de la simple vertu ressemble à un beau portrait : quelque parfaite qu'en soit l'exécution, il frappera beaucoup moins qu'une physionomie passionnée dans un tableau d'histoire; et c'est encore là un de ces principes généraux par lesquels tous les arts se rapprochent les uns des autres.

A l'égard du chancelier Letellier, l'ouvrage de Bossuet offre ici un de ces exemples de l'exagération du panégyrique, contredite par la sévérité de l'histoire. Ce magistrat eut certainement des qualités estimables, et rendit des services au gouvernement dans le tems de la Fronde; mais il ne sera jamais regardé comme un modele de justice et de vertu. La part qu'il eut à la révocation de l'Édit de Nantes pouvait, je l'avoue, n'être chez lui

qu'une erreur, puisque ce fut celle de presque toute la France, et même de Bossuet, qui n'y voyait que le triomphe de la religion dominante. La postérité a pensé autrement, et l'on convient aujourd'hui que cette grande faute contre la politique en était une aussi contre le véritable esprit du christianisme, qui n'en reste pas moins ce qu'il est, même quand des chrétiens s'y trompent.

La France peut se vanter d'avoir en Bossuet son Démosthene, comme dans Massillon elle a eu son Cicéron; ainsi c'est à la religion que nous devons ce que la langue française a de plus parfait dans l'éloquence; c'est à elle que nous devons *Athalie*, ce qu'il y a de plus parfait dans notre poésie; c'est à elle que nous devons le discours sur l'*Histoire universelle*, le plus beau monument historique dans toutes les langues; c'est à elle que nous devons *les Provinciales*, le chef-d'œuvre de la critique; c'est à elle enfin que nous devons *les Lettres philosophiques* de Fénélon, ce que nous avons de plus éloquent en philosophie. Voilà ce qu'a produit le siecle de la religion, qui a été celui du génie: que le nôtre avoue qu'il lui a été plus facile d'en être le détracteur que le rival, ou qu'il ose nous produire en concurrence les chefs-d'œuvre de l'impiété.

On a dit que Bossuet avait moins d'harmonie que Fléchier : je n'en crois rien : il fallait dire seulement qu'en cette partie, comme dans toutes les autres, ils different entiérement. Bossuet n'a pas fait, comme Fléchier, une étude particuliere de la construction des phrases, de l'arrangement des mots et de la symmétrie des rapports. Notre langue a dans cette partie des obligations à Fléchier, que l'on peut appeler *l'Isocrate français :* il s'est appliqué à donner aux formes du langage, de la netteté, de la régularité, de la douceur, du nombre; c'est en quoi il excelle, et l'on peut dire qu'il est plus nombreux que Bossuet; mais le nombre n'est pour ainsi dire que la partie élémentaire de l'harmonie du style, comme les accords sont les élémens de l'harmonie musicale. Il y a une autre harmonie, d'un ordre bien supérieur, et qui pour le poëte, l'orateur, le musicien, est celle du génie; parce que la premiere peut s'apprendre, et que celle-ci il faut la créer : elle consiste dans le rapport des effets que l'on produit dans l'oreille, avec ceux que l'on produit dans l'ame et dans l'imagination. Ce rapport, toujours saisi par quiconque est heureusement organisé, est un des moyens de l'art, si essentiel que sans lui il n'y a point de grand écrivain ni en prose ni

en vers; car sans lui tout effet serait manqué. Or cette espece d'harmonie, personne ne l'a possédée plus éminemment que Bossuet. Il n'évitera pas toute consonnance vicieuse, tout défaut de nombre : cette sorte de négligence peut se rencontrer chez lui, comme quelques autres négligences de diction; mais il n'a guere de grandes images, de grandes idées, de grands mouvemens, où l'arrangement, le son, le retentissement de ses phrases ne frappe l'oreille dans un rapport exact avec l'imagination et la pensée; et sans cela serait-il orateur? C'est le propre du grand talent, en éloquence comme en poésie, de disposer ce qu'il conçoit, de maniere à ce que tout concoure à l'effet. L'organe si important de l'oreille doit être chez lui un des plus heureux, et sans cela serait-il fait pour s'adresser à la nôtre?

Fléchier s'occupa surtout à la flatter, mais comme il arrive toujours, d'une maniere conforme à la nature de son talent et proportionnée à ses conceptions. L'esprit, l'élégance, la pureté, la justesse et la délicatesse des idées, une diction ornée, fleurie, cadencée, telles sont ses qualités distinctives : c'est un écrivain disert, un habile rhéteur qui connaît son art, mais qui n'est pas assez riche de son fonds pour éviter l'abus de cet art. Il em-

ploie trop souvent les mêmes moyens ; il répéte trop souvent les mêmes figures, et spécialement l'antithese dont il use jusqu'à la profusion, jusqu'à l'excès, jusqu'au dégoût. Il s'est trouvé deux fois en concurrence avec Bossuet dans les mêmes sujets, dans l'oraison funebre de Marie-Thérese, et dans celle du chancelier Letellier ; et quoiqu'elles soient les moindres de Bossuet, il s'offre encore dans celui-ci assez de traits de sa force pour que Fléchier ne l'atteigne pas. Il n'en approche pas davantage dans celles de madame de Montausier, de madame d'Aiguillon, de la dauphine de Baviere et du président de Lamoignon. Deux seuls discours où il a été au dessus de lui-même, ceux où il a célébré Turenne et Montausier, ont assez de beautés pour lui assurer le premier rang dans son siecle parmi les orateurs du second ordre, mais toujours à une grande distance des chefs-d'œuvre de Bossuet. L'exorde de l'oraison funebre de Turenne, imité de celle d'Emmanuel de Savoie, composée par le jésuite Lingendes, mais fort embelli par Fléchier, est un des morceaux les plus finis qui soient sortis de sa plume : il a surtout l'avantage de convenir parfaitement au sujet, et d'y entrer d'une maniere très-heureuse. L'orateur prend pour texte ces mots du livre des Macchabées : *Fleverunt illum omnis populus Israël planctu magno, et*

lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodò cecidit potens qui salvum faciebat Israël ? « *Les peuples* » *désolés le pleurerent, ils le pleurerent long-tems,* » *et ils dirent : Comment est tombé l'homme puis-* » *sant qui sauvait le peuple d'Israël ?*

» Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord » une plus haute idée du triste sujet dont je viens » vous entretenir, qu'en recueillant ces termes » nobles et expressifs dont *l'Écriture sainte* se sert » pour louer la vie et pleurer la mort du sage et » vaillant Macchabée. Cet homme, qui portait la » gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la » Terre, qui couvrait son camp d'un bouclier, et » forçait celui des ennemis avec l'épée ; qui don- » nait à des rois ligués contre lui des déplaisirs » mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et » par ses exploits, dont la mémoire doit être » éternelle ; cet homme, qui défendait les villes » de Juda, qui domptait l'orgueil des enfans » d'Ammon et d'Ésaü, qui revenait chargé des » dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur » leurs propres autels les dieux des nations étran- » geres ; cet homme, que Dieu avait mis autour » d'Israël comme un mur d'airain où se bri- » serent tant de fois les forces de l'Asie, et qui » après avoir défait de nombreuses armées, décon- » certé les plus fiers et les plus habiles généraux

» des rois de Syrie, venait tous les ans, comme » le moindre des Israélites, réparer avec ses mains » triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne » voulait d'autre récompense des services qu'il » rendait à sa patrie, que l'honneur de l'avoir » servie; ce vaillant homme, poussant enfin avec » un courage invincible les ennemis qu'il avait » réduits à une fuite honteuse, reçut le coup » mortel, et demeura comme enseveli dans son » triomphe. Au premier bruit de ce funeste acci- » dent toutes les villes de Judée furent émues; » des ruisseaux de larmes coulerent des yeux de » tous leurs habitans; ils furent quelque tems » saisis, muets, immobiles: un effort de douleur » rompant enfin ce long et morne silence, d'une » voix entrecoupée de sanglots que formaient dans » leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, » ils s'écrierent : Comment est mort cet homme » puissant qui sauvait le peuple d'Israël? A ces » cris Jérusalem redoubla ses pleurs, les voûtes » du temple s'ébranlerent, le Jourdain se troubla, » et tous ses rivages retentirent du son de ces » lugubres paroles: Comment est mort cet homme » puissant qui sauvait le peuple d'Israël? »

L'adresse et l'intérêt de ce magnifique exorde consistent à présenter d'abord, sous le nom d'un héros de *l'Écriture sainte*, le tableau allégorique

et fidele du héros de ce discours, à le faire reconnaître avant de l'avoir nommé, dans chacun des traits de cette peinture; à faire entendre dans la répétition d'un texte bien choisi, le cri qu'avait jeté toute la France à la mort de Turenne. Vous avez pu remarquer d'ailleurs, Messieurs, le choix des termes et la structure nombreuse des phrases : rien n'y manque; mais pour mieux concevoir ce qu'était cet exorde pour ceux qui l'entendirent, il faut se rappeler les souvenirs et les allusions qui frappaient à tout moment les auditeurs. Cet homme, qui *donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels*, faisait souvenir de ce mot du roi d'Espagne : *M. de Turenne m'a fait passer de bien mauvaises nuits.* « Cet homme, que Dieu » avait mis autour d'Israël comme un mur d'ai» rain, » n'était-ce pas celui qui tout récemment dans une campagne à jamais mémorable, avait dissipé les alarmes de toute la France, en dissipant avec vingt mille hommes, soixante mille Impériaux qui inondaient les frontieres d'Alsace et menaçaient d'envahir nos provinces? « Cet homme, » qui de ses mains triomphantes venait réparer » les ruines du sanctuaire, » caractérisait dans M. de Turenne l'union de la piété avec les talens militaires, et le zele qu'il avait montré pour la conversion des hérétiques. Tous les autres traits

de

de conformité ne sont pas moins justes, et il ne faut pas s'étonner de l'impression vive que fit ce discours, où l'orateur s'était tout d'un coup saisi si habilement de l'imagination de ses auditeurs avant d'avoir prononcé le nom de Turenne : c'était vraiment un des grands coups de l'art, et cet exorde en est un modele. D'autres morceaux n'en sont pas indignes : je citerai entr'autres celui où Fléchier parle de la modestie de Turenne : il respire le bon goût des Anciens, et même en est imité en quelques endroits. « Cet honneur, Mes-
» sieurs, ne diminue point sa modestie. A ce mot
» je ne sais quel remords m'arrête ; je crains de
» publier ici des louanges qu'il a si souvent reje-
» tées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il
» a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplis-
» sons la justice, et louons-le sans crainte en un
» tems où nous ne pouvons être suspects de flatte-
» rie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais
» de si grandes choses ? qui les dit avec plus de
» retenue ? Remportait-il quelqu'avantage ? à l'en-
» tendre, ce n'était pas qu'il fût habile, c'est
» que l'ennemi s'était trompé. Rendait-il compte
» d'une bataille ? il n'oubliait rien, sinon que c'é-
» tait lui qui l'avait gagnée. Racontait-il quelques-
» unes de ces actions qui l'avaient rendu si célebre ?

» on eût dit qu'il n'en avait été que le simple
» spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se
» trompait ou la renommée. Revenait-il de ces
» glorieuses campagnes qui ont rendu son nom im-
» mortel ? il fuyait les acclamations populaires,
» il rougissait de ces victoires, il venait recevoir
» des éloges comme on vient faire des apologies :
» il n'osait presque aborder le roi, parce qu'il
» était obligé par respect de souffrir patiemment
» les louanges dont S. M. ne manquait jamais de
» l'honorer. C'est alors que, dans le doux repos
» d'une condition privée, ce prince se dépouil-
» lant de toute la gloire qu'il avait acquise pen-
» dant la guerre, et se renfermant dans une société
» peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exer-
» çait sans bruit aux vertus civiles. Sincere dans
» ses discours, simple dans ses actions, fidele
» dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé
» dans ses desirs, grand même dans les moindres
» choses, il se cache, mais sa réputation le dé-
» couvre ; il marche sans suite et sans équipage ;
» mais chacun dans son esprit le met sur un char
» de triomphe : on compte en le voyant, les en-
» nemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs
» qui le suivent ; tout seul qu'il est, on se figure
» autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'ac-

» compagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans
» cette honnête simplicité, et moins il est superbe,
» plus il devient vénérable. »

Voilà du sens, des choses, de la vérité et de l'expression vraiment oratoire. Si Fléchier écrivait ordinairement de ce style, ce ne serait pas encore Bossuet; mais il aurait une bien belle place tout près de lui. Ce qu'il dit ici de Turenne, on peut le dire de ce morceau : « Il y a je ne sais quoi » de noble dans cette honnête simplicité. » Ailleurs Fléchier en est souvent fort loin; mais dans ce discours et dans l'éloge de Montausier, il se soutient assez sur le ton du genre : par exemple, dans cet autre endroit qui est un de ces lieux communs de morale que développe et releve la figure de l'amplification : « Qu'il est difficile, Messieurs,
» d'être victorieux et d'être humble tout ensem-
» ble. Les prospérités militaires laissent dans l'ame
» je ne sais quel plaisir touchant (1) qui l'occupe
» et la remplit tout entiere. On s'attribue une
» supériorité de puissance et de force; on se cou-
» ronne de ses propres mains; on se dresse un
» triomphe secret à soi-même; on regarde comme
» son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec

(1) Cette épithete ne me paraît pas juste; j'aimerais mieux *je ne sais quel plaisir enivrant*.

» peine, et qu'on arrose souvent de son sang; et
» lors même que l'on rend à Dieu de solennelles
» actions de graces, et qu'on tend aux voûtes
» sacrées de ses temples des drapeaux déchirés et
» sanglans qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est
» dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la
» reconnaissance, qu'on y mêle *aux vœux* (1) qu'on
» rend au Seigneur, des applaudissemens qu'on
» croit devoir à soi-même, et qu'on ne retienne
» au moins quelques grains de cet encens qu'on
» va brûler sur ses autels. »

Si Fléchier eût vécu de nos jours, il aurait pu remarquer ce même accord si rare des talens militaires les plus éminens, et de la modestie la plus vraie dans un prince (2) au dessus de Turenne par la naissance, puisque la sienne est royale, égale à Turenne dans ce grand art de la guerre, puisqu'il n'y eut que Frédéric pour rival, et que tous deux en ont fait un art nouveau, où ils ont eu l'Europe pour disciple, et qui après tant de triomphes, sait cultiver dans la retraite les vertus privées et les connaissances philosophiques, et porte dans la société cette aimable simplicité qui cache le héros, et qui montre le grand-homme.

---

(1) Le mot propre était *hommages : on rend des hommages* et non pas des *vœux*.

(2) Le prince Henri de Prusse, présent à cette séance.

Il y a du pathétique dans l'exposé de la mort de Turenne, comme dans celle de Montausier, mais ce sont à peu près les seuls endroits où en ait Fléchier, qui est d'ailleurs très-faible dans cette partie, et qui manque en général de force dans les idées et dans l'expression. Je ne rapporterai point le morceau cité dans toutes les rhétoriques, qui commence par ces mots : « N'attendez pas, » Messieurs, que j'ouvre ici une scene tragique, » etc. » Quoiqu'il ne soit pas sans effet, il ne m'a jamais paru tout-à-fait aussi beau que l'ont dit quelques rhéteurs; je ne crois pas que la figure si commune que l'on nomme *prétérition*, fût là ce qu'il y avait de mieux; je crois que le détail des circonstances, toutes si intéressantes, et l'épanchement d'une douleur qui eût répondu à la douleur publique, eût pu produire plus d'émotion. Mais j'observerai, à propos de ce morceau, combien Fléchier est sujet au retour des mêmes figures. Il dit ailleurs dans cette même oraison funebre : « N'attendez pas, Messieurs, que je suive la coutume » des orateurs, et que je loue M. de Turenne » comme on loue les hommes ordinaires. » Et dans celle du P. de Lamoignon : « N'attendez » pas, Messieurs, que je fasse ici un dernier » effort, etc. » Et dans celle de Montausier :

« N'attendez pas que je vous représente, etc. » Il répete aussi beaucoup trop fréquemment ces formules qu'il faut d'autant plus ménager, qu'elles sont plus usées, *je ne vous dirai pas*, etc. *je ne m'arrêterai pas à vous peindre*, etc. *que ne puis-je vous dire*, etc. *que ne m'est-il permis*, etc. *que ne m'est-il possible*, etc. Cette monotonie accuse la faiblesse, surtout dans un petit nombre d'ouvrages du même genre.

L'oraison funebre de Montausier mérite d'être distinguée, comme le portrait fidele et bien tracé d'un homme qui fut à la cour, droit, integre et véridique. Elle a cela de remarquable, qu'elle paraît exempte de toute exagération, et que tout ce que dit le panégyriste est confirmé par les traditions qui nous restent, et conforme à l'opinion générale. Le style a plus de sévérité et de gravité que dans les autres ouvrages du même auteur : il était ami de Montausier, et il semble qu'il ait emprunté cette fois quelque chose de son caractere. Il n'est pas non plus dépourvu de force et de précision : en voici quelques traits. « Il allait » porter son encens avec peine sur les autels de » la Fortune, et revenait chargé du poids des » pensées qu'un silence contraint avait retenues. » Après avoir parlé des services qu'il avait rendus

dans le tems de la Fronde, Fléchier continue ainsi : « Quelle justice lui rendit-on ? On approuva ses » services, et bientôt on les oublia. Dans ces » jours de confusion et de trouble, où les graces » tombaient sur ceux qui savaient à propos se » faire soupçonner ou se faire craindre, on le » négligea comme un serviteur qu'on ne pouvait » pas perdre ; et l'on ne songea pas à sa fortune, » parce qu'on n'avait rien à craindre de sa vertu. » C'est peindre en traits concis et énergiques l'esprit de la cour et celui du tems : Tacite n'aurait pas mieux dit.

A l'occasion du respect qu'inspirait l'austère piété de Montausier, il en donne une preuve digne de remarque. « L'insensé ferma devant lui » ses levres impies, et retenant sous un silence » forcé ses vaines et sacriléges pensées, se con- » tenta de dire en son cœur : Il n'y a point de » Dieu. » Si Montausier revenait aujourd'hui, je ne sais si son pouvoir irait jusque-là. Fléchier, huit ans auparavant, avait aussi rendu le même devoir funebre à la digne épouse de cet homme vertueux, madame de Montausier, la célebre Julie d'Angennes, l'un des principaux ornemens de ce fameux hôtel de Rambouillet, qui bien que frappé d'un juste ridicule dans ces abus, ne fut pourtant pas, dans son origine, inutile aux lettres dont il

contribuait à répandre le goût dans la société des grands. Mademoiselle de Rambouillet fut l'objet des hommages de tout ce qu'il y avait alors de plus renommé pour l'esprit et la politesse. Elle fut peinte dans les romans de mademoiselle Scudéry, sous le nom *d'Arténice* ; et ce portrait eut tant de vogue, que Fléchier ne crut pas trop rabaisser son ministere en lui donnant ce nom dans l'éloge qu'il lui a consacré. Ce fut aussi pour elle que fut composée *la Guirlande de Julie*, bouquet poétique où tout les beaux-esprits du tems apporterent leurs fleurs, aujourd'hui, il est vrai, presque toutes fanées, mais qui partagerent alors la France entiere sur le choix et la préférence. Quand on se défierait de tous ces hommages, il faudrait pourtant croire qu'une femme qui captiva le sévere Montausier, ne devait pas être d'un mérite médiocre. Elle fut gouvernante du dauphin, Monseigneur, fils aîné de Louis XIV, et cette premiere éducation mérita de précéder celle qui fit ensuite tant d'honneur à son mari. C'est dans ce sujet que Fléchier fit avec succès le premier essai de ces talens pour l'oraison funebre. Mais on pourrait penser qu'il y avait encore en lui quelque reste du goût singulier et de la politesse affectée de l'hôtel de Rambouillet, du moins si l'on en juge par les passages suivans : « Ce nom de Ram-

» bouillet, qui renferme *je ne sais quel mélange de* » *la grandeur romaine et de la civilité française.* » *On ne sait* en effet ce que peut signifier ce *mélange*, ni ce que *la grandeur romaine* a de commun avec le *nom de Rambouillet.* « Un Ancien disait *autrefois* » que les hommes étaient nés pour l'action et » pour la conduite du monde. . . . . . que *les dames* » n'étaient nées que pour le repos et pour la re- » traite. » Ce mot de *dames* est ici bien étrangement placé, surtout dans la bouche d'un Ancien; mais ce qui étonne davantage, c'est de retrouver ce mot quelques pages après, et toujours en faisant parler un Ancien. « Son caractere était d'être bien- » faisante; et, pour me servir des termes d'un » célebre Romain, elle ne paraissait pas tant *une* » *dame mortelle* qu'une divinité favorable aux mal- » heureux. » Ceci est encore bien plus extraordinaire : il semblerait que Fléchier ait craint de se servir du mot de femme, quelque nécessaire qu'il fût, comme trop au dessous de la dignité oratoire ou de madame de Montausier. C'est là certainement de la politesse bien mal-entendue. Une *dame mortelle* est aussi ridicule qu'un *monsieur mortel*; et pourquoi d'ailleurs faire cette injure aux femmes, de croire le nom de leur sexe trop peu noble ou trop peu respectueux? A n'en juger que par ce qu'il doit naturellement exprimer, ce

nom est leur plus beau titre : il signifie la bonté, la douceur, la modestie et les grâces.

Vous trouverez dans Fléchier d'autres endroits qui prouvent que dans sa diction scrupuleusement soignée, il ne laisse pas de pécher quelquefois par l'affectation, le défaut de propriété dans les termes ou de justesse dans les idées, comme Bossuet dans son élocution ardente et inspirée, laisse passer de tems en tems quelques inexactitudes.

La pieuse duchesse d'Aiguillon avait équipé à ses frais un vaisseau pour la Chine, chargé de missionnaires : le vaisseau fit naufrage. Fléchier dit à ce sujet : *Les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de sa charité :* c'est une antithese puérile, fondée sur un abus de mots.

« Telle est l'heureuse condition des justes : ils
» sentent aux approches de la mort un redouble-
» ment d'ardeur et de force. Leur ame *se resserre*
» *en elle-même*, et croit voir à chaque moment les
» portes de l'éternité s'entr'ouvrir pour elle. »

Si Fléchier avait dit : Leur ame se recueille en elle-même pour contempler l'éternité, etc. il y aurait un juste rapport entre l'idée et l'expression, parce que la contemplation est la suite du recueillement ; mais que *l'ame du juste se resserre* quand *elle croit voir les portes de l'éternité*, l'idée est absolument fausse. L'ame du juste au contraire

doit s'ouvrir, se dilater, s'élancer au devant de l'éternité.

« La moindre *louange* qu'on puisse donner à » Turenne, c'est d'être sorti de l'ancienne et illus- » tre maison de la Tour d'Auvergne. » Ce mot de *louange* est très-déplacé. Fléchier voulait dire *le moindre lustre, le moindre titre*. Ce ne peut jamais être une *louange* ni grande ni petite, d'être sorti d'une maison plutôt que d'une autre. Le hasard peut-il être un sujet de *louange ?* Cette inadvertance est choquante ; elle paraît tenir à l'habitude de flatter, d'autant plus que j'en aperçois ailleurs un exemple du même genre. Il dit en parlant des soins particuliers que Dieu prend des rois : *Ce sont ses créatures les plus nobles*. Ministre de l'évangile, où avez-vous pris cette erreur ? Les rois sont les *créatures les plus nobles* dans l'ordre social et politique ; mais dans l'ordre moral et religieux, *la créature la plus noble* devant Dieu, c'est celle qui s'en rapproche le plus par sa vertu bienfaisante. Vous ajoutez *qu'elles sont faites proprement à sa ressemblance et à son image*. C'est ce que l'Écriture dit en propres termes de tous les hommes : pourquoi les appliquer *proprement* aux rois ? Vous dites : « Il les conduit par son esprit, il les fortifie par » sa vertu, il les couronne dans ses miséricordes. » C'est encore ce que l'Écriture dit des justes seuls,

et ce qui ne peut convenir aux rois que quand ils sont justes. Voudriez-vous rendre *l'esprit de Dieu* comptable de tout ce qu'ont fait les princes injustes ? Il est inconséquent et dangereux d'énoncer ainsi d'une maniere générale et affirmative ce qui n'est vrai que dans les applications restreintes et même rares.

On s'attend bien que Fléchier n'est pas plus exempt que Bossuet, de ces traits d'adulation qui étaient alors si fort à la mode. Il eût le bonheur d'avoir à louer dans Turenne un véritablement grand-homme. Il était dispensé de parler de ses faiblesses, si ce n'est pour dire ce que personne ne lui aurait contesté, qu'elles avaient été suffisamment rachetées par ses services et ses vertus. Mais pourquoi parler de lui comme s'il ne les eût jamais eues, ces faiblesses ? Pourquoi dire que *son cœur s'était sauvé des déréglemens que causent d'ordinaire les passions ?* Quel *déréglement* plus grand que de faire la guerre au roi pour plaire à madame de Longueville, que de révéler le secret de l'État à une autre femme, et à une femme qui le trompait ? Voilà les souvenirs que retrace maladroitement l'indiscrete *louange* de l'orateur. Il en rappelle d'autres qui ne sont pas moins fâcheux, par cette phrase qui n'est d'ailleurs en elle-même qu'une exagération vide de sens : « Il eût voulu

» pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans » offenser. » C'est vouloir relever la modération de son héros aux dépens de toute raison : Turenne en avait trop pour former un vœu aussi absurde que celui *d'attaquer sans nuire*, ce qui se contredit dans les termes : c'est comme si Turenne eût desiré de faire la guerre aux ennemis sans leur faire aucun mal. Et que font ces hyperboles, si ce n'est de réveiller plus vivement la mémoire de l'embrâsement du Palatinat, exécuté à regret sans doute, mais enfin exécuté, et sur les ordres de Louvois, qui en donna de semblables à Catinat, mais qui ne fut pas obéi ?

Un orateur peut saisir avec empressement l'occasion de caractériser la politique et les talens d'un ministre aussi fameux que le cardinal Mazarin, et ce devait être un des embellissemens de l'oraison funebre du chancelier Letellier, éleve et créature de ce ministre. Mais il n'y avait pas plus d'art que de vérité à nous dire que Mazarin *avait appris à Louis XIV l'art de régner et les secrets de la royauté.* Il était trop public qu'il ne lui avait rien appris du tout, ni souffert qu'on lui apprît rien. Fléchier dit de Letellier dans ce même discours : » Au milieu des grandeurs humaines, il en con» nut le néant. *Il se vit mortel.* » N'y a-t-il pas là un peu d'emphase ? Qu'un monarque tel que

Louis XIV dise à sa cour qui pleure autour de son lit de mort : *Pourquoi pleurez-vous ? M'avez-vous cru immortel ?* cette parole est belle : elle est d'une ame tranquille, qui se prononce à elle-même son arrêt sans le craindre. Mais quoique la place de chancelier soit une grande dignité, il n'est pourtant pas très-extraordinaire qu'un chancelier *se voie mortel.*

Quant aux éloges de Louis XIV, comme ennemi et destructeur de l'hérésie, ils sont les mêmes dans Fléchier que dans Bossuet, quoique moins fréquens ; mais Fléchier pousse les choses plus loin. Comme les Hollandais étaient hérétiques, il appelle la guerre de Hollande *une guerre sainte*, où Dieu *triomphait avec le prince.* L'invasion de la Hollande *une guerre sainte !* Voilà de ces traits qui justifieraient la mauvaise humeur de quelques philosophes qui ont totalement réprouvé l'éloquence du panégyrique, si jamais un excès pouvait en justifier un autre.

Le P. de Larue a dit de Fléchier : « L'amour de
» la politesse et de la justesse du style l'avait saisi
» dès ses premieres études. Il ne sortait rien de
» sa plume, de sa bouche, même en conversa-
» tion, qui ne fût travaillé ; ses lettres et ses
» moindres billets avaient du nombre et de l'art.
» Il s'était fait une habitude et presque une né-

» cessité de composer toutes ses paroles et de les » lier en cadence. » Les ouvrages de Fléchier prouvent la fidélité du témoignage que lui rend le P. de Larue. Il faut de ces hommes-là pour achever de limer et d'épurer une langue récemment perfectionnée ; mais ce ne sont pas ceux qui en portent le plus haut la gloire et la puissance. Celui qui donne tant de soins et de tems à ses paroles, n'est pas pressé par ses idées ; et mettre *du nombre et de l'art* dans ses moindres billets, c'est être né plutôt pour la perfection des petites choses, que pour la création des grandes.

Avec les ouvrages oratoires de Bossuet et de Fléchier, on met ordinairement entre les mains des jeunes étudians ceux de Mascaron ; et l'on a grand tort, à moins que le maître ne soit assez éclairé pour les avertir que si Bossuet et Fléchier sont généralement, chacun dans leur genre, de bons modeles à suivre, Mascaron, malgré la grande réputation qu'il eut de son vivant, n'est le plus souvent qu'un très-mauvais modele, et d'autant plus dangereux pour les jeunes gens, qu'il a tous les défauts les plus propres à les séduire, aujourd'hui surtout où il est de mode de faire revivre en tout genre de composition tout ce que l'exemple et l'autorité de nos classiques avait condamné à

une réprobation générale et durable. Ce n'est pas que l'esprit de Mascaron ne paraisse tendre naturellement à s'élever, mais non pas comme la lumiere qui domine tout pour tout éclairer et tout embellir; c'est au contraire comme une fumée ténébreuse qui ne monte dans les airs que pour les obscurcir et se dissiper. Cette comparaison est l'emblême de la véritable et de la fausse élévation; et celle de Mascaron est presque toujours la derniere. Il précéda de quelques années Bossuet et Fléchier, avant de se trouver en concurrence avec eux dans les mêmes sujets; et l'on voit qu'il était encore plein de tout le mauvais goût qui avait infecté si longtems l'éloquence de la chaire et du barreau. Au lieu de ces moyens naturels qui proportionnent les paroles aux choses, de ces détails vrais et intéressans qui peignent l'homme qu'on célebre, et le font aimer et admirer, de ces mouvemens qui entraînent l'auditeur dans le sujet, de ces réflexions qui le ramenent à lui-même, de ces tableaux des grands événemens qui les montrent à l'imagination, c'est une décomposition laborieuse d'idées follement alambiquées, un amas d'hyperboles gigantesques qui semblent monter les unes sur les autres, une recherche bizarre de rapprochemens forcés, de spéculations fantastiques, de comparaisons fausses,

fausses, de phrases boursoufflées, enfin un fatiguant mélange de métaphysique, de mysticité et d'enflure. Tel est Mascaron dans quatre de ses oraisons funebres, et il n'en a fait que cinq : pour le prouver, il n'y aurait qu'à les citer de page en page ; mais un petit nombre d'exemples pris les uns fort près des autres, suffira pour démontrer que sa maniere d'écrire est précisément telle que je viens de l'exposer.

Son premier discours est consacré à la mémoire d'Anne d'Autriche : la premiere partie roule toute entiere sur la longue *stérilité* de cette reine et sur la *fécondité* qui la suivit. Voici un fragment de son exorde : « S'il n'y a qu'un temple où il soit permis
» de lui élever un tombeau, dont le marbre et
» les pierres précieuses désignent la dignité de ses
» cendres qu'elles renferment, ne serait-il pas
» permis à la douleur de lui élever un autre tom-
» beau et un mausolée plus riche que le premier,
» où toutes les vertus chrétiennes et morales,
» naturelles et surnaturelles, infuses et acquises
» tiendront lieu de marbre et de pierres précieuses ?
» Mais s'il est difficile de faire un chef-d'œuvre
» quand on travaille sur ces matériaux pesans et
» grossiers que le soleil cuit dans le centre de la
» terre, ou que la rosée forme dans le sein de la
» mer, à quelle difficulté ne dois-je pas m'atten-

» dre, à quel travail sur ces matériaux invisibles » et spirituels que le soleil de la grace a formés » dans le cœur de notre auguste princesse ? En- » core pour réussir dans ce premier ouvrage, » souvent il ne faut que retrancher quelque partie » superflue, avec le ciseau; mais dans celui-ci » je suis obligé de me comporter d'une maniere » bien différente; et s'il ne me faut rien ajouter » par la flatterie, aussi faut-il que je tâche de ne » rien diminuer par la bassesse de mes pen- » sées, etc. »

Après une longue distinction entre les créatures spirituelles qui sont stériles, et les créatures corporelles qui sont fécondes, il s'écrie : « Si j'en » demeurais là, Messieurs, quel partage donne- » riez-vous à Anne d'Autriche? La mettriez-vous » parmi *le rang des anges* et des substances spiri- » tuelles dans le tems de sa stérilité, ou bien dans » sa fécondité lui donneriez-vous la premiere » place parmi *ces dames* (1) illustres et ces héroïnes » qui se sont signalées par la production de leurs » enfans? ..... Le ciel n'a pas voulu que cette » question fût indécise : sa stérilité a fait voir » que nous devions la regarder comme un ange » dont nous admirons la beauté et aimons la pro- » tection, quelque stérile qu'il puisse être. »

---

(1) Encore les dames !

Il continue. « Il n'y eut pas de bouche qu'elle
» n'ouvrît pour rendre le ciel exorable à ses vœux.
» Les pélérinages, les aumônes, les pénitences, les
» libéralités frappaient incessamment les oreilles
» de Dieu; mais je puis dire qu'il en était de
» toutes ces voix différentes comme de la voix du
» ciel, qui est le tonnerre: il n'y a qu'un coup,
» mais ce coup est redoublé par quantités d'échos
» qui se multiplient dans les airs. Dans ces prieres
» par lesquelles la Térre voulut forcer le Ciel, il
» n'y avait qu'une voix, qui était celle de cette
» grande princesse. Les soupirs des ames saintes
» étaient joints à ses soupirs, leurs larmes répon-
» daient à ses larmes, leurs desirs étaient les échos
» des siens; elle était l'œil de ceux qui pleuraient,
» et le cœur de ceux qui souhaitaient cette auguste
» naissance. »

Voulez-vous des antitheses? en voici des plus belles sur la journée de Rocroy: « On demande si
» ce jour fut le dernier miracle de la vie du pere,
» ou le premier du regne du fils; si ce fut la suite
» du branle que le roi mort avait donné au bon-
» heur de la France, ou le mouvement que le roi
» vivant avait commencé d'imprimer à cette mo-
» narchie? Tenons le milieu, et disons que le roi
» mort lui avait confié sa fortune, qu'il l'avait
» fait dépositaire de son bonheur et de cet ascen-

» dant qu'il devait avoir sur tous ses ennemis,
» et que, comme le sang du pere, uni au fils,
» fait son courage, le fils vivant par sa force
» anime la mort du pere, et que, par des com-
» munications réciproques, si le roi vivant s'en-
» richit des victoires du roi mort, le roi mort
» n'avait triomphé dans ses cendres que par la
» félicité et le courage de son fils. » Voulez-vous des comparaisons ? en voici dans le même goût. Il s'agit de la bonté d'ame d'Anne d'Autriche, qui faisait du bien à ses ennemis : « La rame blesse
» le fleuve ; mais ses eaux entourent et caressent
» la rame. Le fleuve pourrait grossir, déraciner
» et entraîner les arbres qui s'opposent à son
» cours, et qui sont à son rivage ; mais il donne
» la fécondité à ces mêmes arbres..... Il en est
» des ames basses et vulgaires comme de ces
» oiseaux domestiques et terrestres ; leurs ailes
» ne servent qu'à les rendre plus pesans ; dès qu'on
» leur ôte ce qui leur sert d'appui, ils tombent
» de toute la pesanteur de leur corps..... Je re-
» garde le trésor de tant de belles qualités qui
» sont attachées à cet amour naturel de la vérité,
» comme des pieces rares et antiques d'un cabinet
» curieux : la matiere en est précieuse, l'ouvrage
» en est exquis ; mais toutes ces médailles n'ont
» point de cours dans le monde, elles sont mar-

» quées à un coin trop ancien..... » Voulez-vous des métaphores, des similitudes, des figures de toute espece ? c'est ici que Mascaron est le plus abondant : on n'a que l'embarras du choix. « La » vérité, maîtresse de cette pointe de l'esprit par » ses rayons et par ses lumieres, déclare la guerre » à la volonté ou rebelle ou paresseuse; elle fait » des courses sur le cœur, pour faire que ce qui » est lumiere dans l'esprit devienne feu dans la » volonté..... »

L'époque des premiers exploits du duc de Beaufort fut celle de l'avénement de Louis XIV au trône. « On peut dire, Messieurs, avec vérité, que » l'orient de ce beau soleil fut l'orient de la gloire » du duc de Beaufort. Le signe du lion n'est jamais plus brillant, ses influences ne sont jamais » plus fortes que lorsqu'il est joint au soleil, et » qu'il reçoit un redoublement d'ardeur, de lumiere et d'activité de la jonction de ce grand » luminaire. Jusqu'ici le duc de Beaufort vous a » paru comme un lion dans les combats, par sa » valeur et par sa générosité; mais ce lion, joint à » ce soleil, brille de son plus bel éclat, et est » embrasé de ses plus beaux feux. »

Mais ce qu'il y a de plus curieux en ce genre, c'est une de ces métaphores prolongées, d'autant meilleures à citer, qu'on les a vu reparaître de

nos jours avec les mêmes agrémens et la même affectation de connaissances physiques mal appliquées. « L'ombre, Messieurs, est la fille du soleil
» et de la lumiere, mais une fille bien différente
» des peres qui la produisent. Cette ombre peut
» disparaître en deux manieres, ou par le dé-
» faut, ou par l'excès de la lumiere qui la pro-
» duit : il ne faut qu'un nuage ou que la nuit pour
» détruire toutes les ombres. Ceux qui sont assez
» aveugles pour courir après elle, ont le malheur
» de perdre et l'ombre et la lumiere lorsqu'un
» nuage ou la nuit vient à leur dérober le soleil.
» Enfans du siecle, voilà votre sort : tout ce que
» vous aimez sur la Terre, toutes les grandeurs, les
» plaisirs, tous ces objets de vos amours et de
» votre ambition ne sont que des ombres. Les vrais
» biens de l'éternité, qui doivent occuper tout
» notre cœur, ce Dieu, ce soleil brillant ne les
» produit ici qu'en passant sur la Terre, réservant
» pour le ciel la plénitude de ses lumieres. Ce-
» pendant vous tournez le dos à ce soleil pour
» courir après des ombres; vous en êtes amou-
» reux; et dans le moment que vous les croyez
» tenir, le nuage d'une mauvaise fortune vous les
» cache; et plus que tout cela, le soleil se cou-
» chant sur vous par la nuit de la mort, vous
» perdez en même tems, et la lumiere qui vous

» tourne le dos, et les ombres qui étaient le sujet
» de votre amour et de votre poursuite. Il y a
» une autre façon de faire disparaître les ombres,
» qui se fait par la plénitude de la lumiere, telle
» qu'est celle du soleil en son midi, lorsque,
» dardant ses rayons à plomb, il cache l'obscu-
» rité de toutes les ombres sous la base de tous
» les corps, et les oblige pour ainsi dire de s'al-
» ler cacher dans les enfers, leur séjour, pour
» laisser régner la lumiere toute seule sur l'hé-
» misphere. »

Cette physique est très-exacte; mais cette éloquence est bien mauvaise. C'est pourtant celle qui régnait partout avant qu'on eût entendu les sermons de Bourdaloue et les oraisons funebres de Bossuet et de Fléchier. Elle n'était autre chose qu'une rhétorique puérile, un misérable effort d'esprit pour parler sans rien dire. La scholastique avait corrompu l'éloquence comme la philosophie, et apprenait à l'une et à l'autre à se passer de sens. Vous avez vu qu'il n'y en avait pas la moindre trace dans tout ce que j'ai cité : ce n'est qu'un fatras inintelligible qu'on admirait d'autant plus, qu'on mettait plus d'amour-propre à s'imaginer qu'on l'entendait. Vous en avez ri, Messieurs; mais avez-vous remarqué que ce style a beaucoup de rapport avec celui que tant d'écri-

vains se sont efforcés de remettre en vogue ? Combien j'en pourrais citer qui n'ont pas manqué de prôneurs ou qui même en ont encore, et chez qui vous trouverez ce même entassement de figures insignifiantes, de termes d'art ou de science ambitieusement étalés, cette bouffisure de mots qui couvre le vide des idées, ce luxe apparent qui cache l'indigence réelle, surtout ces métaphores sans fin, où, en voulant réunir une multitude de rapports frivoles, on fait perdre de vue l'objet essentiel ! Et pourquoi est-on revenu à ce style ? par la raison que je viens de dire plus haut : c'est la facilité si heureuse et la prérogative si commode de se dispenser de bon sens.

Après ce que j'ai dit et cité de Mascaron, l'on sera tenté de demander comment il a conservé de la réputation jusque dans ce siecle, et une place parmi nos orateurs ? C'est qu'il l'a méritée par la derniere de ses oraisons funebres, celle de Turenne ; c'est qu'il en est de lui comme de plus d'un écrivain en plus d'un genre, et qu'il s'est une fois surpassé lui-même, et de beaucoup, soit que le sujet l'eût porté, soit qu'il eût profité des progrès que faisait le bon goût sous les auspices de Bossuet et de Fléchier. Il eut la gloire de lutter contre ce dernier, et même sans désavantage, en célébrant Turenne avant lui. Il eut un prodigieux succès,

et madame de Sévigné, qui en parle avec admiration dans ses lettres, désespere que Fléchier puisse soutenir la concurrence. Il la soutient pourtant, et par des moyens différens : il est plus pur, plus égal, plus nombreux, plus touchant. Mascaron garde encore quelques traces de recherche et d'enflure ; mais d'abord elles sont bien plus légeres et moins fréquentes, et surtout elles sont couvertes par de grandes beautés, et il l'emporte sur Fléchier par la force, la rapidité, les mouvemens. On pourrait rapprocher nombre de morceaux analogues dans les deux orateurs : je me bornerai à un seul, qui roule entiérement sur le même fonds d'idées que celui que j'ai cité ci-dessus de Fléchier, où il fait voir combien il est difficile d'accorder la modestie et encore plus l'humilité chrétienne avec la gloire militaire. Ce fonds est traité bien supérieurement dans Mascaron ; mais aussi c'est l'endroit triomphant de son discours, c'est ce qu'il a écrit de plus beau, et, si j'ose le dire, vous croirez presque entendre Bossuet.

« Certes, s'il y a une occasion au Monde où
» l'ame, pleine d'elle-même, soit en danger d'ou-
» blier son Dieu, c'est dans ces postes éclatans où
» un homme, par la sagesse de sa conduite, par
» la grandeur de son courage, par la force de son
» bras et par le nombre de ses soldats, devient

» comme le Dieu des autres hommes, et rempli
» de gloire en lui-même, remplit tout le reste du
» Monde, d'amour, d'admiration ou de frayeur.
» Les dehors même de la guerre, le son des ins-
» trumens, l'éclat des armes, l'ordre des troupes,
» le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le
» commencement, le progrès et la consommation
» de la victoire, les cris différens des vaincus et
» des vainqueurs, attaquent l'ame par tant d'en-
» droits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse
» et de modération, elle ne connaît plus ni Dieu
» ni elle-même. C'est alors que les impies Sal-
» monées osent imiter le tonnerre de Dieu, et
» répondre par les foudres de la Terre aux foudres
» du Ciel; c'est alors que les sacriléges Antiochus
» n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que
» les insolens Pharaons, enflés de leur puissance,
» s'écrient : C'est moi qui me suis fait moi-même.
» Mais aussi la religion et l'humilité paraissent-
» elles jamais plus majestueuses que lorsque, dans
» ce point de gloire et de grandeur, elles retien-
» nent le cœur de l'homme dans la soumission et
» la dépendance où la créature doit être à l'égard
» de Dieu ?

» M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti
» qu'il y avait un Dieu au dessus de sa tête, que
» dans ces occasions éclatantes, où presque tous

» les autres l'oublient. C'était alors qu'il redoublait
» ses prieres : on l'a vu même s'écarter dans les
» bois, où, la pluie sur la tête et les genoux dans
» la boue, il adorait en cette humble posture ce
» Dieu devant qui les légions des anges tremblent
» et s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer de
» la victoire, faisaient porter l'arche d'alliance dans
» leur camp, et M. de Turenne croyait que le
» sien serait sans force et sans défense s'il n'était
» tous les jours fortifié par l'oblation de la divine
» victime qui a triomphé de toutes les forces de
» l'enfer. Il y assistait avec une dévotion et une
» modestie capables d'inspirer du respect à ces
» ames dures, à qui la vue des terribles mysteres
» n'en inspirait pas.

» Dans les progrès même de la victoire, et dans
» ces momens d'amour-propre où un général voit
» qu'elle se déclare pour son parti, sa religion
» était en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit
» peu le Dieu jaloux par une confiance trop pré-
» cipitée de vaincre. En vain tout retentissait des
» cris de victoire autour de lui; en vain les offi-
» ciers se flattaient et le flattaient lui-même de
» l'assurance d'un heureux succès : il arrêtait tous
» ces emportemens de joie où l'orgueil humain a
» tant de part, par ces paroles si dignes de sa
» piété : Si Dieu ne nous soutient, s'il n'acheve

» pas son ouvrage, il y a encore assez de tems
» pour être battus. »

Est-ce bien le même homme qui tout à l'heure nous semblait si étranger à la saine éloquence ? Oui; mais il avait entendu, il avait lu Bossuet et Fléchier; et qui sait quelles leçons il avait pu recevoir du génie de l'un et de l'élégance de l'autre? Qui sait jusqu'où peut s'étendre l'influence d'un esprit supérieur sur ceux qui sont susceptibles d'amélioration? Qu'on me permette à ce sujet une réflexion que je ne crois pas qu'on ait encore faite, et qui est bien capable d'inspirer la modestie, non pas celle qui n'est que d'usage et de forme, et qui consiste à ne montrer son amour-propre que jusqu'au point où il ne doit pas blesser celui des autres, mais celle qui est intérieure et véritable, qui apprend à ne pas s'apprécier au-delà de sa valeur, et qui doit être l'étude de tout homme sensé. En fait d'esprit et de talent, pour estimer au juste ce qu'on vaut, ne faudrait-il pas pouvoir séparer bien précisément ce qui est de notre fonds, et ce qui appartient à autrui? Or, je demande qui donc pourra se flatter jamais de ne commettre aucun mécompte dans une semblable répartition?

Je ne dois pas finir cet article sans observer que, parmi les défauts de Mascaron, il faut compter

ces fréquentes citations des auteurs profanes, qui forment par elles-mêmes une disparate choquante avec la gravité religieuse du langage de la chaire : c'était un reste de l'abus qui avait long-tems régné. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois citer en chaire un auteur payen ; mais il faut absolument l'à-propos le plus heureux, et cet à-propos même doit être très-rare. Dans Mascaron, ce n'est qu'un luxe d'érudition ; mais il faut ajouter à sa louange, que s'il a trop cité les Anciens, il les connaît assez bien pour les imiter, et même les traduire quelquefois avec assez de bonheur : il a surtout profité de quelques passages de Cicéron et de Tacite. On peut dire la même chose de Bossuet et de Fléchier, chez qui l'on remarque souvent avec plaisir des traces de l'étude de l'antiquité.

SECTION IV.

Le Sermon.

L'usage d'assembler les hommes dans les temples pour leur prêcher, par l'organe d'un ministre des autels, ce qu'ils doivent croire et pratiquer, est une institution particuliere aux chrétiens, et qui a pris son origine dans les premiers jours de l'établissement du christianisme. Les anciens philosophes, à compter depuis Socrate et Platon, dissertaient sur la morale naturelle dans leurs écoles et dans leurs ouvrages, sans autre autorité que celle de la raison; mais la loi de l'évangile ayant ajouté à cette morale un degré de perfection qui tient à la croyance, et qui fait partie de ses mysteres, puisque le mystere de la grace en est la source, il fallait une mission divine pour prêcher des vertus surnaturelles. On en a fait une des principales fonctions du sacerdoce, qui remonte à J. C. et aux apôtres; et l'objet de ces prédications étant toujours une vie à venir, on n'a pas cru pouvoir les répéter trop souvent devant des hommes occupés de la vie présente.

Il est vrai que cette répétition même, si fréquente et si multipliée de toutes parts, a dû malheureusement affaiblir un peu l'effet de ces discours.

Ils avaient sans doute un grand pouvoir sur les premiers fideles, qui dans la ferveur d'une religion naissante et persécutée, ne s'assemblaient guere que pour se préparer à l'héroïsme du martyre, ou s'encourager à l'héroïsme persévérant, et peut-être plus difficile, d'une vie entiérement détachée du monde. Mais quand le relâchement et la corruption s'introduisirent parmi les pasteurs aussi bien que dans le troupeau, la parole évangélique dut perdre sa premiere force, qui était celle de l'exemple. Les auditeurs, au fond de leur conscience, confronterent le prédicateur avec ses maximes, quoique ces mêmes maximes les avertissent assez de ne pas se rassurer par l'exemple. Alors ce qui était un besoin et un secours dans les dangers de l'Église opprimée, devint une sorte d'habitude dans ses prospérités.

Mais aussi c'est au grand talent qu'il est donné de réveiller la froideur et de vaincre l'indifférence; et lorsque l'exemple s'y joint (heureusement encore tous nos prédicateurs illustres ont eu cet avantage), il est certain que le ministere de la parole n'a nulle part plus de puissance et de dignité que dans la chaire. Partout ailleurs c'est un homme qui parle à des hommes : ici c'est un être d'une autre espece; élevé entre le Ciel et la Terre, c'est un médiateur que Dieu place entre la

créature et lui. Indépendant des considérations du siecle, il annonce les oracles de l'éternité. Le lieu même d'où il parle, celui où on l'écoute, confond et fait disparaître toutes les grandeurs pour ne laisser sentir que la sienne. Les rois s'humilient comme le peuple devant son tribunal, et n'y viennent que pour être instruits. Tout ce qui l'environne ajoute un nouveau poids à sa parole : sa voix retentit dans l'étendue d'une enceinte sacrée et dans le silence d'un recueillement universel. S'il atteste Dieu, Dieu est présent sur les autels ; s'il annonce le néant de la vie, la mort est auprès de lui pour lui rendre témoignage, et montre à ceux qui l'écoutent, qu'ils sont assis sur des tombeaux.

Ne doutons pas que les objets extérieurs, l'appareil des temples et des cérémonies n'influent beaucoup sur les hommes, et n'agissent sur eux avant l'orateur, pourvu qu'il n'en détruise pas l'effet. Représentons-nous Massillon dans la chaire, prêt à faire l'oraison funebre de Louis XIV, jetant d'abord les yeux autour de lui, les fixant quelque tems sur cette pompe lugubre et imposante qui suit les rois jusque dans ces asyles de mort où il n'y a que des cercueils et des cendres, les baissant ensuite un moment avec l'air de la méditation, puis les relevant vers le ciel, et

prononçant

prononçant ces mots d'une voix ferme et grave : *Dieu seul est grand, mes freres!* Quel exorde renfermé dans une seule parole accompagnée de cette action ! comme elle devient sublime par le spectacle qui entoure l'orateur ! comme ce seul mot anéantit tout ce qui n'est pas Dieu !

Chaque homme a reçu son partage ; et le talent de l'éloquence, comme celui de la poésie, appelle ceux qui le possedent à des genres différens. Bossuet était médiocre dans les sermons, et Massillon le fut dans l'oraison funebre. Au trait que je viens de citer, on ne pourrait joindre que peu de morceaux d'une beauté remarquable, et il est bien naturel que je choisisse de préférence les portraits de Montausier et de Bossuet, tracés par une main à tous égards si digne de peindre de tels modeles. Ils se trouvent dans l'oraison funebre du dauphin, Monseigneur, éleve de ces deux respectables maîtres. « L'un, d'une vertu haute et » austere, d'une probité au dessus de nos mœurs, » d'une vérité à l'épreuve de la cour, philosophe » sans ostentation, chrétien sans faiblesse, courti- » san sans passion, l'arbitre du bon goût et de » la rigidité des bienséances, l'ennemi du faux, » l'ami et le protecteur du mérite, le zélateur de » la gloire de la nation, le censeur de la licence » publique ; enfin, un de ces hommes qui semblent

» être comme les restes des anciennes mœurs, et » qui seuls ne sont pas de notre siecle. L'autre, » d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui » caractérise toujours les grandes ames et les es- » prits du premier ordre, l'ornement de l'épis- » copat, et dont le clergé de France se fera hon- » neur dans tous les siecles; un évêque au milieu » de la cour; l'homme de tous les talens et de » toutes les sciences, le docteur de toutes les » Églises, la terreur de toutes les sectes, le Pere » du dix-septieme siecle, et à qui il n'a manqué » que d'être né dans les premiers tems, pour avoir » été la lumiere des conciles, l'ame des Peres as- » semblés, dicté des canons, et présidé à Nicée » et à Éphese. »

De ces deux portraits, qui n'ont peut-être d'autre défaut qu'un peu de ressemblance dans la tournure, le premier me paraît un peu supérieur à l'autre; mais tous deux sont exactement fideles.

C'est dans les sermons que Massillon est au dessus de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui l'a suivi, par le nombre, la variété et l'excellence de ses productions. Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination; un assemblage de force et de douceur,

de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens, se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développemens; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de maniere à l'étonner et à le confondre; d'en détailler les faiblesses les plus communes, de maniere à en rajeunir la peinture; de l'effrayer et de le consoler tour-à-tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'évangile a d'austere par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant; l'usage le plus heureux de l'Écriture et des Peres, un pathétique entraînant, et par-dessus tout un caractere de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté : c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquens; c'est à ces titres que ceux même qui ne croyaient pas à sa doctrine, ont cru du moins à son talent, et qu'il a été appelé le Racine de la chaire et le Cicéron de la France. Lorsqu'étant encore à l'Oratoire, il eut prêché son premier *Avent* à Versailles devant Louis XIV, qui le nomma depuis à l'évêché de Clermont, ce monarque, dont on a si souvent cité les paroles, parce qu'elles étaient si souvent

pleines de sens, lui dit : « Mon Pere, j'ai en-
» tendu de grands orateurs dans ma chapelle, j'en
» ai été fort content; pour vous, toutes les fois
» que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent
» de moi-même. » On ne peut ni mieux louer un prédicateur, ni profiter mieux d'un sermon.

Cet *Avent* et son *Carême*, qui forment cinq volumes, sont une suite presque continue de chefs-d'œuvre. C'est dans son *Avent* que se trouve le sermon sur la mort du pécheur et la mort du juste, deux tableaux également parfaits. Je citerai le premier, pour donner un exemple de cette vigueur d'expression qu'on est si souvent tenté de disputer à ceux qui ont porté aussi loin que Massillon le mérite de l'élégance.

« Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus
» dans le souvenir du passé que des regrets qui
» l'accablent, dans tout ce qui se passe à ses yeux
» que des images qui l'affligent, dans la pensée de
» l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent; ne
» sachant plus à qui avoir recours, ni aux créa-
» tures qui lui échappent, ni au monde qui s'éva-
» nouit, ni aux hommes qui ne sauraient le déli-
» vrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde
» comme un ennemi déclaré dont il ne doit
» plus attendre d'indulgence, il se roule dans ses
» propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour

» fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se » fuir lui-même. Il sort de ses yeux mourans je » ne sais quoi de sombre et de farouche qui » exprime les fureurs de son ame ; il pousse du » fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de » sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et l'on ne » sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a » formées. Il jette sur un Dieu crucifié des re- » gards affreux, et qui laissent douter si c'est la » crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils » expriment ; il entre dans des saisissemens où » l'on ignore si c'est le corps qui se dissout ou » l'ame qui sent l'approche de son juge ; il sou- » pire profondément, et l'on ne sait si c'est le » souvenir de ses crimes qui lui arrache ces sou- » pirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, » au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, » ses traits changent, son visage se défigure, sa » bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son » esprit frémit, et par ce dernier effort son ame » infortunée s'arrache comme à regret de ce corps » de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se » trouve seule au pied du tribunal redoutable. »

A cette énergique et effrayante peinture, opposons un morceau d'un ton tout-à-fait différent, et voyons s'il sait employer les teintes douces aussi bien que les couleurs fortes. Je le tirerai de son

petit Carême, celui de ses ouvrages qui peut-être est plus relu que les autres par les gens du monde, parce qu'il traite des objets moins séveres, et que, s'adressant particuliérement à un jeune roi de huit ans et à sa cour, il proportionne sa matiere et son style à son auditoire et aux circonstances. Il s'agit ici du plaisir que les grands peuvent trouver dans la bienfaisance, mis en comparaison avec tous les autres avantages de leur état. « Quel usage » plus doux et plus flatteur pourriez-vous faire de » votre élévation et de votre opulence ? vous atti- » rer des hommages ? mais l'orgueil lui-même s'en » lasse. Commander aux hommes, et leur donner » des lois ? mais ce sont là les soins de l'autorité ; » ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous » multiplier à l'infini vos serviteurs et vos es- » claves ? mais ce sont des témoins qui vous em- » barrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe » qui vous décore. Habiter des palais somptueux ? » mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes » où les soins et les noirs chagrins viennent bien- » tôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plai- » sirs ? ils peuvent remplir ces vastes édifices, » mais ils laissent toujours votre cœur vide. Trou- » ver tous les jours dans votre opulence de nou- » velles ressources à vos caprices ? la variété des » ressources tarit bientôt, tout est bientôt épuisé ;

» il faut revenir sur ses pas, et recommencer ce
» que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a
» rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira
» vos biens et votre autorité à tous les usages que
» l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer, vous
» serez rassasiés, mais vous ne serez pas satis-
» faits; ils vous montreront la joie, mais ils ne
» la laisseront pas dans votre cœur. Employez-les
» à faire des heureux, à rendre la vie plus douce
» et plus supportable à des infortunés que l'excès
» de la misere a peut-être réduits mille fois à sou-
» haiter, comme Job, que le jour de leur nais-
» sance eût été lui-même la nuit éternelle de leur
» tombeau; vous sentirez alors le plaisir d'être né
» grand; vous goûterez la véritable douceur de
» votre état : c'est le seul privilége qui le rend
» digne d'envie. Toute cette vaine montre qui
» vous environne est pour les autres; ce plaisir-là
» est pour vous seuls; tout le reste a ses amer-
» tumes; ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie
» de faire du bien est tout autrement douce et
» touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y
» encore, c'est un plaisir qui ne s'use point; plus
» on le goûte, plus on se rend digne de le goûter.
» On s'accoutume à sa prospérité propre, et on
» y devient insensible; mais on sent toujours la
» joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui;

» chaque bienfait porte avec lui dans notre ame ce » plaisir doux et secret ; et le long usage qui en» durcit le cœur à tous les plaisirs, les rend ici » tous les jours plus sensibles. »

Comme toutes ces expressions coulent d'une ame qui s'épanche ! Est-il possible de donner plus de charme à la vérité et à la vertu ?

Ce précieux recueil du *petit Carême* et *les Directions pour la conscience d'un roi*, de Fénélon, et la *Politique de l'Écriture sainte*, de Bossuet, sont les meilleures instructions que puissent recevoir les souverains, non-seulement en morale, mais j'oserai dire en politique ; car, tout bien considéré, quand les principes généraux de l'une sont aussi ceux de l'autre, ils conduisent par la voie la plus sûre au même résultat, qui est le bonheur du prince, fondé sur celui des sujets.

Le *petit Carême*, prononcé en 1718 devant Louis XV, est composé dans le dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices, dans leurs rapports avec les hommes chargés de commander aux autres hommes ; et ce beau plan, que Massillon sut adapter si bien aux circonstances, est parfaitement rempli. La dignité du ministere évangélique est heureusement tempérée par cette onction paternelle que permettait l'âge du prince à qui l'orateur parlait, et qu'on ne retrouve que

dans les *Lettres* de Fénélon au duc de Bourgogne. Toutes les vérités importantes sont exposées ici avec un courage qui n'en dissimule rien, et revêtues d'un charme qui ne permet pas de les repousser. En un mot, si la raison elle-même, si cette faculté souveraine, émanée de l'intelligence éternelle, voulait apparaître aux hommes sous les traits les plus capables de la faire aimer, et leur parler le langage le plus persuasif, il faudrait, je crois, qu'elle prît les traits et le langage de l'auteur du *petit Carême* ou de celui de *Télémaque*.

Je ne crains pas de citer Massillon dans le développement de l'une de ces vérités qui depuis long-tems sont du nombre des lieux communs; et la plupart des vérités morales aujourd'hui sont-elles autre chose? Tout dépend de la maniere de les rendre; et celle-ci d'ailleurs était de nature à être fortement inculquée à un jeune roi, à un roi de France, à un successeur de Louis XIV. On se ressentait encore des maux affreux qu'avait produits, sous le dernier regne, la vanité des conquêtes. Massillon, prêchant sur l'ambition des grands et des rois, croyait ne pouvoir pas inspirer à Louis XV trop d'horreur pour la guerre; et voici comme il lui peint un roi conquérant.

« Sa gloire, sire, sera toujours souillée de sang.
» Quelque insensé chantera peut-être ses victoires;

» mais les provinces, les villes, les campagnes
» en pleureront. On lui dressera des monumens
» superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais
» les cendres encore fumantes de tant de villes
» autrefois florissantes, mais la désolation de
» tant de campagnes dépouillées de leur ancienne
» beauté, mais les ruines de tant de murs, sous
» lesquelles des citoyens paisibles ont été ense-
» velis, seront des monumens lugubres qui im-
» mortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé
» comme un torrent pour ravager la Terre, et
» non comme un fleuve majestueux pour y porter
» la joie et l'abondance. Son nom sera inscrit
» dans les annales de la postérité parmi les con-
» quérans, mais il ne le sera pas parmi les bons
» rois, et l'on ne rappellera l'histoire de son
» regne que pour rappeler le souvenir des maux
» qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil,
» dit l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel;
» sa tête aura touché dans les nues, ses succès
» auront égalé ses desirs, et tout cet amas de
» gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de
» boue, qui ne laissera après lui que l'opprobre
» et l'infection. »

J'ai dit que je considérais surtout le style, sa richesse, son harmonie : cette derniere qualité, si importante et si recommandée par tous les

maîtres, revendique à elle seule une grande partie des effets produits par Massillon. Voyez cette phrase : « Quelque insensé chantera peut-être ses » victoires ; mais les provinces, les villes, les » campagnes en pleureront. » Je ne m'arrête pas à cette expression si simple, mais si heureuse, *quelque insensé*, qui rabaisse à la fois ses victoires et ceux qui les chantent ; je ne remarque que l'arrangement des mots. Ceux-ci, qui terminent la phrase, *en pleureront*, ont je ne sais quel son sourd et lugubre qui attriste la pensée : qu'il eût mis à la place, *mais elles feront gémir les provinces, les villes, les campagnes*, c'était bien la même idée, mais ce n'était plus la même chose.

Il est d'autres vérités que l'adulation parvient à rendre suspectes, et quelquefois même criminelles : ce sont celles-là qu'un homme vertueux ne se lasse point de répéter, surtout dans des tems où l'on est plus porté à les oublier qu'on ne songe à en abuser. Le digne évêque croit de son devoir d'instruire le jeune monarque de la véritable origine et de la véritable essence du pouvoir suprême.

« Sire, c'est le choix de la nation qui mit » d'abord le sceptre entre les mains de vos an» cêtres ; c'est elle qui les éleva sur le bouclier » militaire et les proclama souverains. Le royaume

» devint ensuite l'héritage de leurs successeurs ;
» mais ils le durent originairement au consente-
» ment libre des sujets. Leur naissance seule les
» mit ensuite en possession du trône ; mais ce
» furent des suffrages publics qui attacherent d'a-
» bord ce droit et cette prérogative à leur nais-
» sance. En un mot, comme la premiere source
» de leur autorité vient de nous, les rois n'en doi-
» vent faire usage que pour nous. . . . . Ce n'est
» donc pas le souverain, c'est la loi, sire, qui
» doit régner sur les peuples : vous n'en êtes que
» le ministre et le premier dépositaire ; c'est elle
» qui doit régler l'usage de l'autorité, et c'est
» par elle que l'autorité n'est plus un joug pour
» les sujets, mais une regle qui les conduit, un
» secours qui les protége, une vigilance pater-
» nelle qui ne s'assure leur soumission que parce
» qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes
» croient être libres quand ils ne sont gouvernés
» que par les lois (l'orateur aurait pû ajouter, et
» ils le sont en effet : il n'y a point d'autre liberté
» politique) : leur soumission fait alors tout leur
» bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquil-
» lité et toute leur confiance. Les passions, les
» volontés injustes, les desirs excessifs et ambi-
» tieux que les princes mêlent à l'usage de l'au-
» torité, loin de l'étendre, l'affaiblissent ; ils

» deviennent moins puissans dès qu'ils veulent
» l'être plus que les lois ; ils perdent en croyant
» gagner : tout ce qui rend l'autorité injuste et
» odieuse, l'énerve et la diminue. »

Toute la politique de Machiavel, bonne tout au plus pour les petits tyrans de son siecle, ne vaut pas ce passage d'un prédicateur. La saine morale est la bonne politique des siecles éclairés.

Massillon ne craint pas de combattre une autre erreur capitale, trop souvent érigée en système dans les gouvernemens absolus, et qui a été la source de longs malheurs et de longues injustices : c'est ce fatal principe des cours, que l'autorité ne doit jamais avoir tort.

« Sire, rien n'est plus grand dans les souverains,
» que de vouloir être détrompé, et d'avoir la force
» de convenir soi-même de sa méprise. Assuérus
» ne crut point déroger à la majesté de l'Empire,
» en déclarant, même par un édit public, que
» sa bonne foi avait été surprise par les artifices
» d'Aman. C'est un mauvais orgueil de croire
» qu'on ne peut avoir tort ; c'est une faiblesse de
» n'oser reculer, quand on sent qu'on nous a fait
» faire une fausse démarche. Les variations qui
» nous ramenent au vrai, affermissent l'autorité,
» loin de l'affaiblir. Ce n'est pas se démentir que
» de revenir de sa méprise ; ce n'est pas montrer

» au peuple l'inconstance du gouvernement, c'est » lui en étaler l'équité et la droiture. Les peuples » savent assez et voient assez souvent que les sou- » verains peuvent se tromper; mais ils voient » rarement qu'ils sachent se désabuser et convenir » de leurs méprises. Il ne faut pas craindre qu'ils » respectent moins la puissance qui avoue son tort » et qui se condamne elle-même : leur respect ne » s'affaiblit qu'envers celle, ou qui ne le connaît » pas, ou qui le justifie; et dans leur esprit, rien » ne déshonore l'autorité que la faiblesse qui se » laisse surprendre, et la mauvaise gloire qui croi- » rait s'avilir en convenant de son erreur et de » sa surprise. »

Vous pouvez vous apercevoir qu'un des caracteres de Massillon est de revenir un peu sur la même idée; mais il l'étend, ce me semble, sans l'affaiblir, et c'est un des priviléges de l'art oratoire. Massillon ne retourne pas sa pensée avec une recherche pénible, comme Séneque; il la développe, comme Cicéron, sous toutes les faces, de maniere à en multiplier les effets : c'est la lumiere d'un diamant dont le mouvement multiplie les rayons. Ce peut être un mérite, et c'en est un dans les grands sujets de spéculation philosophique et politique, dans une histoire où il faut mener le lecteur sur une longue route, en exerçant toujours

sa pensée, de jeter la sienne comme un trait rapide; et c'est ce qu'ont fait Tacite et Montesquieu. Mais l'éloquence, ordinairement renfermée dans un seul objet, et chargée d'en tirer tout ce qu'il est possible, peut user de tous les moyens de le faire valoir, et d'autant plus qu'elle parle souvent au cœur, qui ne fait pas autant de cas de la concision que l'esprit. Il y a même des idées dont l'imagination aime à se nourrir long-tems, toutes communes qu'elles sont, et ce sont celles dont elle ne peut atteindre les bornes, parce qu'elles touchent à l'infini, le tems, par exemple, et les révolutions qu'il amène, la rapidité de la vie et la succession des âges. Un philosophe aura bientôt dit que tout est passager et périssable ici-bas; mais un orateur chrétien, qui a pour but de frapper fortement ses auditeurs de cette pensée, et de les transporter au-delà de cette vie, peut s'arrêter long-tems sur cet objet; et s'il le traite comme Massillon, s'il attache à chaque circonstance un sentiment ou une image, surtout si, en enchérissant toujours sur lui-même, et s'échauffant dans son abondance, il va jusqu'à ce degré d'enthousiasme qui enfante le sublime, il ne mérite que de l'admiration; et je ne crois pas que vous refusiez la vôtre à l'un des morceaux où Massillon a le plus signalé son étonnante fécondité d'expres-

sion. C'est dans le sermon sur la mort, prêché à la cour, qu'il s'adresse ainsi à ses auditeurs, en leur reprochant de n'y pas songer assez.

« Sur quoi vous rassurez-vous donc? sur la » force du tempérament? Mais qu'est-ce que la » santé la mieux établie? une étincelle qu'un » souffle éteint; il ne faut qu'un jour d'infirmité » pour détruire le corps le plus robuste du monde. » Je n'examine pas après cela si vous ne vous » flattez point vous-mêmes là-dessus; si un corps » ruiné par les désordres de vos premiers ans ne » vous annonce pas au dedans de vous une ré- » ponse de mort; si des infirmités habituelles ne » vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; » si des indices fâcheux ne vous menacent pas » d'un accident soudain. Je veux que vous pro- » longiez vos jours au-delà même de vos espé- » rances : hélas! mes freres, ce qui doit finir doit- » il vous paraître long? Regardez derriere vous : » où sont vos premieres années? que laissent-elles » de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un » songe de la nuit : vous rêvez que vous avez vécu, » voilà tout ce qui vous en reste. Tout cet inter- » valle qui s'est écoulé depuis votre naissance jus- » qu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à » peine vous avez vu passer. Quand vous auriez » commencé à vivre avec le monde, le passé ne

» vous

» vous paraîtrait pas plus long ni plus réel. Tous
» les siecles qui se sont écoulés jusqu'à nous, vous
» les regarderiez comme des instans fugitifs; tous
» les peuples qui ont paru et disparu dans l'Uni-
» vers, toutes les révolutions d'empires et de
» royaumes, tous ces grands événemens qui em-
» bellissent nos histoires, ne seraient pour vous
» que les différentes scenes d'un spectacle que vous
» auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement
» les victoires, les prises de places, les traités glo-
» rieux, les magnificences, les événemens pom-
» peux des premieres années de ce regne. Vous y
» touchez encore, vous en avez été pour la plu-
» part, non-seulement spectateurs, mais vous en
» avez partagé les périls et la gloire; ils passeront
» dans nos annales jusqu'à vos derniers neveux;
» mais pour vous, ce n'est plus qu'un songe, qu'un
» éclair qui a disparu, et que chaque jour efface
» même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le
» peu de chemin qui vous reste à faire? Croyons-
» nous que les jours à venir aient plus de réalité que
» les jours passés? Les années paraissent longues
» quand elles sont encore loin de nous; arrivées,
» elles disparaissent, elles nous échappent en un
» instant, et nous n'aurons pas tourné la tête,
» que nous nous trouverons, comme par un en-
» chantement, au terme fatal qui nous paraît encore

» si loin et ne devoir jamais arriver. Regardez
» le monde tel que vous l'avez vu dans vos pre-
» mieres années, et tel que vous le voyez aujour-
» d'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que
» vos premiers ans ont vue ; de nouveaux person-
» nages sont montés sur la scene ; les grands rôles
» sont remplis par de nouveaux acteurs ; ce sont
» de nouveaux événemens, de nouvelles intrigues,
» de nouvelles passions, de nouveaux héros, dans
» la vertu comme dans le vice, qui font le sujet
» des louanges, des dérisions, des censures publi-
» ques ; un nouveau monde s'est élevé insensi-
» blement, et sans que vous vous en soyez aper-
» çus, sur les débris du premier. Tout passe avec
» vous et comme vous ; une rapidité que rien
» n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éter-
» nité ; vos ancêtres vous en frayerent le chemin,
» et nous allons le frayer demain à ceux qui
» viendront après nous. Les âges se renouvellent,
» la figure du monde passe sans cesse, les morts
» et les vivans se remplacent et se succedent con-
» tinuellement ; tout change, tout s'use, tout
» s'éteint. Dieu seul demeure toujours le même : le
» torrent des siecles qui entraîne tous les hommes,
» roule devant ses yeux, et il voit avec indigna-
» tion de faibles mortels emportés par ce cours
» rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce

» seul instant tout leur bonheur, et tomber au » sortir de là entre les mains de sa colere et de » sa vengeance. »

Ce n'est là, je le veux bien, qu'une superbe amplification; mais elle est vraiment oratoire, puisqu'elle va au but : on voit par tout ce qu'elle réveille de réflexions, de souvenirs, de sentimens, que l'orateur est dans le secret des ames. Ce sont comme autant d'éclairs redoublés qui finissent par un éclat de tonnerre; car j'appelle ainsi cette expression, *l'insulter en passant*, l'une des plus belles que l'imagination ait inventées. N'oublions pas avec quelle adresse il entremêle ici les plus belles années de Louis XIV, sans paraître songer à autre chose qu'à la puissance du tems qui efface si vîte tous les souvenirs. Il y a plus d'art dans cette maniere de louer, que dans celle de Bossuet, dont les louanges sont toujours directes, et sur le ton de l'hyperbole. Mais pourtant on est forcé de convenir à regret que Massillon lui-même n'a pas pu se garantir tout-à-fait de cette complaisance adulatoire, de toutes les convenances locales la plus impérieuse pour tout ce qui approche de la cour. Il parle de l'esprit de discorde et d'ambition qui arme les rois les uns contre les autres. « Je le dis » hardiment (ajoute-t-il) devant un prince qui a » mille fois préféré la paix à la victoire. » Est-ce

à Louis XIV que ce témoignage s'adresse ? Était-il conforme à la vérité ? Je m'en rapporte à ceux qui savent l'histoire, et je dis avec regret à Massillon : *Et vous aussi !*

Voltaire avait beaucoup lu Massillon ; et quand on songe à ce qu'était le christianisme pour Voltaire, on conçoit qu'il fallait que le style de l'orateur eût un attrait bien puissant pour vaincre une aversion si décidée. Cet attrait fut porté au point qu'à l'article *Éloquence*, qu'il a fourni à l'Encyclopédie, c'est un morceau de Massillon qu'il choisit, et ce qui est plus fort, un morceau qui roule sur un des dogmes surnaturels du christianisme, qui effraie le plus la raison quand elle n'est pas éclairée par la foi. Ce dogme est celui du petit nombre des élus : c'est le sujet de l'un des plus fameux sermons de l'orateur ; et je croirais avoir négligé un des titres de sa gloire, si je ne m'arrêtais pas sur ce qui a mérité l'admiration d'un juge tel que Voltaire : je rapporterai ses propres termes, et c'est lui qui va parler.

« Le lecteur sera bien-aise de trouver ici ce qui » arriva la premiere fois que Massillon, depuis » évêque de Clermont, prêcha son fameux ser- » mon du petit nombre des élus. Il y eut un mo- » ment où un transport de saisissement s'empara » de tout l'auditoire ; presque tout le monde se

» leva à moitié par un mouvement involontaire ;
» le mouvement d'acclamation et de surprise fut si
» fort, qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne
» servit qu'à augmenter le pathétique de ce mor-
» ceau. Le voici :

» Je suppose que c'est ici votre derniere heure et la fin de l'Univers, que les cieux vont s'ouvrir sur nos têtes, J. C. paraître dans sa gloire au milieu de ce temple ; que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre et comme des criminels tremblans, à qui l'on va prononcer ou une sentence de grace ou un arrêt de mort éternelle. Car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces desirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siecles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

» Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez : je vous demande donc, si J. C. paraissait dans ce

temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'Univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? Croyez-vous que les choses du moins fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entieres? Je vous le demande; vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fideles ici assemblés? Les titres, les dignités ne doivent être comptés pour rien: vous en serez dépouillés devant J. C.: qui sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui different leur conversion; plusieurs autres, qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion. Voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée, comme ils en seront retranchés au dernier jour..... Paraïssez maintenant, justes: où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite; froment de J. C.,

démêlez-vous de cette paille destinée au feu..... O Dieu ! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage ? »

« Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais » employée, et en même tems la plus à sa place, » est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on » puisse lire chez les nations anciennes et mo- » dernes ; et le reste du discours n'est pas indigne » de cet endroit si brillant : de pareils chefs- » d'œuvre sont très-rares. »

Voltaire a rendu à Massillon une autre espece d'hommage, en empruntant plusieurs fois ses idées, et les faisant passer dans des poésies dont elles ne sont pas les moindres ornemens. Massillon avait dit, dans son *petit Carême*, en traçant les caracteres d'un bon prince : « Les peres raconteront à » leurs enfans le bonheur qu'ils eurent de vivre » sous un bon maître ; ceux-ci le rediront à leurs » neveux, et dans chaque famille ce souvenir, » conservé d'âge en âge, deviendra comme un » monument domestique élevé dans l'enceinte des » murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un » si bon roi dans tous les siecles. »

Le vieillard expirant,
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant.
Le fils éternisant des images si cheres,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs peres ;

Et ce nom dont la Terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siecles à venir.

Ailleurs, voulant prouver que la nature a ménagé pour toutes les créatures des moyens de jouissance, le poëte a dit :

L'aigle, fier et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant,
Cherche en paix sa genisse, et plaît en mugissant.
Au retour du *printems* la douce Philomele
Attendrit par ses *chants* sa compagne fidele ;
Et du sein des buissons le moucheron léger
Se mêle, en bourdonnant, aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiete
S'il est une autre espece ou plus ou moins parfaite ? etc.

Vous allez reconnaître tous ces détails dans un morceau où Massillon, comme en cent autres endroits, n'a fait qu'analyser supérieurement des vérités de morale et de sentiment, communes à tous les hommes, de quelque religion qu'ils soient ; et ce n'est pas de ses avantages celui qui a le moins contribué à lui valoir partout des lecteurs. Ici son dessein est de développer une des preuves morales de l'immortalité de l'ame, employée par plusieurs philosophes, et fondée sur ce que tout homme, quelque heureux qu'il puisse être ici bas, a toujours l'idée et le besoin d'un bonheur plus grand,

où il ne peut jamais atteindre sur la Terre. On sent bien que c'est aux athées et aux matérialistes qu'il s'adresse, et aucun écrivain ne les a plus éloquemment combattus.

« Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne » doit rien attendre après cette vie, et que ce » soit ici notre patrie, notre origine, et la seule » félicité que nous pouvons nous promettre, pour- » quoi n'y sommes-nous pas heureux ? Si nous ne » naissons que pour le plaisir des sens, pourquoi » ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils tou- » jours un fond d'ennui et de tristesse dans notre » cœur ? Si l'homme n'a rien au dessus de la bête, » que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, » sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans » la félicité des sens et de la chair ? Si l'homme » n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bon- » heur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle » part sur la Terre ? D'où vient que les richesses » l'inquietent, que les honneurs le fatiguent, » que les plaisirs le lassent, que les sciences le » confondent, et irritent sa curiosité, loin de la » satisfaire ; que la réputation le gêne et l'embar- » rasse ; que tout cela ensemble ne peut remplir » l'immensité de son cœur, et lui laisse encore » quelque chose à desirer ? Tous les autres êtres, » contens de leur destination, paraissent heureux,

» à leur maniere, dans la situation où l'auteur de
» la nature les a placés. Les astres, tranquilles
» dans le firmament, ne quittent pas leur séjour
» pour aller éclairer une autre Terre : la Terre,
» réglée dans ses mouvemens, ne s'élance pas en
» haut pour aller reprendre leur place : les animaux
» rampent dans les campagnes, sans envier la
» destinée de l'homme qui habite les villes et les
» palais somptueux : les oiseaux se réjouissent dans
» les airs, sans penser s'il y a des créatures plus
» heureuses qu'eux sur la Terre. Tout est heureux,
» pour ainsi dire, tout est à sa place dans la na-
» ture : l'homme seul est inquiet et mécontent,
» l'homme seul est en proie à ses desirs, se laisse
» déchirer par des craintes, trouve son supplice
» dans ses espérances, devient triste et malheureux
» au milieu de ses plaisirs ; l'homme seul ne ren-
» contre rien ici bas où son cœur puisse se fixer.

» D'où vient cela ? O homme ! ne serait-ce
» point parce que vous êtes ici bas déplacé ; que
» vous êtes fait pour le ciel ; que votre cœur est
» plus grand que le Monde, que la Terre n'est pas
» votre patrie, et que tout ce qui n'est pas Dieu,
» n'est rien pour vous ? »

Ce que dit Massillon du vide que toutes les choses humaines laissent dans le cœur de l'homme, a été différemment exprimé, et avec des consé-

quences différentes, par les philosophes et les poëtes de tous les tems, depuis Lucrece, Séneque, Juvénal, jusqu'à Pascal, Corneille et Addisson. Ce dernier, dans la tragédie de *Caton*, fait raisonner ce stoïcien patriote, précisément comme notre orateur; il lui fait dire dans cet admirable monologue que Voltaire a imité plutôt que traduit :

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame est immortelle :
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Et d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?
Vers des siecles sans fin je sens que tu m'entraînes;
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.

Ce sentiment, que l'on retrouve partout, n'est pas, il est vrai, une démonstration métaphysique, mais c'est ce qu'on appelle en philosophie une probabilité morale, qui est bien près de l'évidence.

Nous avons encore de Massillon, des *Paraphrases*, des *Pseaumes*, où il a répandu les richesses d'une diction aussi poétique que l'original, et les sentimens d'une humilité pénitente et résignée dont ces pseaumes sont remplis On y a joint des *Discours synodaux*, instructions particuliérement

adressées aux curés de son diocese, et dont le ton, toujours aussi simple que le sujet le comporte, se ressent toujours de cette élégance naturelle à l'auteur, et qui ne l'abandonne jamais, même dans les détails familiers où les circonstances l'obligeaient d'entrer. La célébrité de son nom a fait recueillir aussi jusqu'aux mandemens qu'il publiait à propos des événemens publics, qui exigent de l'église des prieres et des actions de graces. Nous avons eu de nos jours en ce genre des morceaux qui étaient de véritables ouvrages, remarquables par un talent qui apparemment n'avait pas eu jusque-là d'autres occasions de se manifester. Ceux de Massillon sont d'un homme qui n'a point de réputation à acquérir, et qui n'a rien à dire que ce qui est de son sujet : ils sont la plupart aussi courts qu'une lettre, et ne contiennent que ce qui est nécessaire. Mais ce qu'il nous a laissé de plus intéressant après ses sermons, ce sont ses *Conférences :* il appelle ainsi des discours adressés aux jeunes ecclésiastiques qu'il dirigeait dans le séminaire de Saint-Magloire, dont il était supérieur. Ces excellens discours sont encore de véritables sermons, qui ne different guere des autres que parce qu'ils se rapportent tous à un même ordre de la société ; et ce que le *petit Carême* est pour les grands et les rois, les *Conférences* le sont

pour les ministres de l'Église. Massillon n'a nulle part déployé davantage ce sévere amour de la vérité et du devoir, qui a tant honoré en lui son ministere. Il paraît sentir que l'honneur du clergé intéresse le sien, et il n'en est que zélateur plus ardent des maximes qu'il est chargé de lui prêcher, et censeur plus inflexible des abus, des désordres, des vices qui les contredisent. Le moindre de ces abus est d'abord l'inutilité à laquelle semblent se vouer ceux qui ne l'ont embrassée que pour en recueillir les avantages. Que ceux qui ont oublié qu'à l'exception des hommes attachés au service des autels et à la conduite des ames, d'ailleurs la priere est le devoir de tous, et n'est l'état de personne, que ceux-là se jugent sur ces paroles de Massillon.

« Dans le monde même, chacun dans son état » a des devoirs et des fonctions qui occupent une » partie de sa vie; le magistrat, l'homme de » guerre, le pere de famille, le marchand, l'artisan, la vie de tous ces différens genres de citoyens est mêlée d'occupations sérieuses; ils ont » tous des heures, des jours, des tems destinés » aux fonctions pénibles de leurs professions. Le » prêtre mondain seul, au milieu du monde, est » le plus inutile et le plus désoccupé qui soit sur » la Terre. Le prêtre seul, dont tous les momens

» doivent être si précieux à l'Église, dont les de-
» voirs sont si sérieux et si étendus, dont les
» soins doivent augmenter à mesure que les vices
» des hommes se multiplient; le prêtre seul n'a
» aucune fonction parmi les hommes, passe ses
» jours dans un vide éternel, dans un cercle d'inu-
» tilités frivoles; et la vie qui aurait dû être la
» plus occupée, la plus chargée de devoirs, la plus
» respectée, devient la vie la plus vide et la plus
» méprisable. »

Il faut lire le discours qui a pour titre, *de l'ambition des Clercs* : c'est là qu'il tonne contre cet impérieux préjugé qui voudrait attribuer les grands biens et les dignités de l'église à une seule classe d'hommes, comme une espece de patrimoine qui leur appartient. « Que produit-on aujourd'hui
» comme un titre qui donne droit aux honneurs
» et au ministere redoutable du temple? Le nom
» et la naissance; comme si en J. C. on distin-
» guait le noble et le roturier; comme si la chair
» et le sang devaient posséder le royaume de Dieu
» et l'héritage de J. C.; comme si le vain éclat
» d'un nom qui n'a peut-être commencé à être
» illustre que par les crimes et l'ambition de vos
» ancêtres, devait vous donner avec leur sang,
» l'humilité, la pudeur, le zele, l'innocence, la
» sainteté qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes;

» comme si une distinction toute humaine, qui » traîne après soi l'orgueil, la mollesse, le luxe, » les profusions, des mœurs toujours opposées à » l'esprit de votre ministere, devait elle-même » vous en rendre dignes. Non, mes freres, l'Église » n'a pas besoin de grands noms, mais de grandes » vertus (1). La noblesse que demande la sublimité » de vos fonctions, est une noblesse d'ame, un cœur » héroïque, un courage sacerdotal, que les me- » naces, les promesses, la faveur et la disgrace du » monde trouvent également inébranlable. La » seule roture qui déshonore votre ministere, c'est » une vie souillée de mœurs profanes, des penchans » mondains, un cœur lâche et rampant qui sacrifie » la regle et le devoir à des faveurs humaines, et » qui, ne cherchant qu'à plaire aux hommes, ne » mérite plus non-seulement d'être ministre, mais » même serviteur de J. C. Depuis que les Césars » et les maîtres du Monde se sont soumis au joug » de la foi, l'Église a assez d'éclat extérieur; elle » n'a pas besoin d'en emprunter de ses ministres; » la protection des souverains assure sa tranquil- » lité, et lui conserve le respect et l'obéissance

---

(1) Voltaire a encore pris cela mot à mot :

Faut-il des noms à Rome? Il lui faut des vertus.

Rome sauvée.

» des peuples : voilà à quoi les puissances de la » Terre lui sont utiles. Mais la noblesse et la gran- » deur humaine de ses ministres lui sont à charge; » il faut qu'elle en soutienne le faste et l'orgueil, » et qu'un bien consacré à des usages saints, et » destiné à soulager des miseres réelles, soit em- » ployé à décorer le fantôme du nom et de la » naissance. Aussi ses fondateurs et ses plus illus- » tres pasteurs furent d'abord pris d'entre le peu- » ple; les siecles de sa gloire furent les siecles où » les ministres n'étaient que la balayure du monde; » elle a commencé à dégénérer depuis que les puis- » sans du siecle se sont assis sur le trône sacerdo- » tal, et que la pompe séculiere est entrée avec » eux dans le temple. »

Sans doute Massillon ne veut pas dire que la noblesse soit un titre d'exclusion; il s'en explique positivement, et ajoute même que c'est pour l'Église une décoration de plus, quand les talens et les vertus se joignent à la naissance; mais il affirme que toute seule, elle n'est pas un titre. Un cardinal de Noailles édifia le clergé de France par sa piété, un Fénélon l'illustra par ses talens; mais Bossuet, Massillon, Fléchier, Mascaron, qui l'ont aussi honoré et servi avec autant d'utilité que d'éclat, étaient des hommes sans naissance. Celle de Fléchier était même si obscure, qu'un de ses confreres

se crut en droit de la lui reprocher. On sait la réponse de Fléchier : *Il y a toute apparence que si votre pere avait été ce qu'était le mien, vous ne seriez pas ce que je suis.*

Le discours sur l'*usage des revenus ecclésiastiques* offre quelque chose de plus frappant ; il ressemble à une prophétie qui n'a été que trop vérifiée.

« Le maniement des revenus ecclésiastiques
» n'est qu'une simple dispensation, puisque ce
» sont des fonds publics pour ainsi dire destinés
» à servir de ressource aux calamités publiques :
» nos besoins une fois mesurés avec la religion, et
» retranchés, le reste n'est plus à nous, n'est plus
» qu'un bien étranger qu'on met en dépôt entre
» nos mains..... Nous ne saurions avoir d'autre
» droit sur les biens sacrés, que celui que nous ont
» donné les fideles qui s'en sont dépouillés entre
» nos mains. Ces pieuses donations renferment une
» espece de traité fait entr'eux et nous, qui a ses
» conditions et ses réserves inséparablement atta-
» chées à la nature des biens qu'ils nous ont lais-
» sés. Si nous violons les conditions de ce traité,
» nous sommes déchus du droit que nous avions
» aux biens que ce traité saint et sacré nous as-
» sure. Or, n'est-il pas vrai que s'ils nous ont
» préférés à leurs proches, ce n'a été que par un

» sentiment de religion, que pour mettre à couvert
» entre nos mains le patrimoine des pauvres, qui
» n'eût pas été en sûreté au milieu des révolutions
» et de la cupidité des familles ?.... Si ces fonda-
» teurs venaient à reparaître au milieu de nous, à
» voir l'usage que la plupart des ministres font des
» biens offerts à nos temples..... s'ils les voyaient
» dissiper dans l'oisiveté, dans la bonne chere et
» les plaisirs un bien destiné à tant de pieux usa-
» ges; s'ils voyaient ces abus et ces scandales,
» ne nous appelleraient-ils pas en jugement? ne
» demanderaient-ils pas à rentrer en possession
» de ces héritages qu'ils avaient cru consacrer à
» la religion et à la piété, et qu'ils verraient em-
» ployés à des usages mondains et profanes?....
» Et n'accusons pas le monde de nos abus;
» rendons-lui justice : ce monde lui-même, tout
» corrompu qu'il est, blâme en secret, dans les
» pasteurs et les ministres, ce faste et ces pro-
» fusions dont il semble leur faire honneur. Il
» est le premier et le plus rigide censeur d'un abus
» qui paraît son ouvrage; tout aveugle et injuste
» qu'il est, il respecte encore assez la majesté de
» la religion, pour comprendre que ses ministres
» doivent l'honorer plutôt par la sainteté de leur
» vie que par la pompe qui les environne. Il
» sent le ridicule et l'indécence d'un faste attaché

» à un état saint et à l'usage d'un bien consacré
» à la piété et à la miséricorde. Les plus mon-
» dains eux-mêmes sont indignés, scandalisés de
» voir servir au luxe, à la sensualité, à l'intem-
» pérance et à toutes les pompes du siecle, des
» richesses prises sur l'autel. Ils blâment la sim-
» plicité de leurs pieux ancêtres, d'avoir laissé des
» biens si considérables aux églises pour nourrir la
» mollesse, la vanité et le faste des ministres,
» et de n'avoir diminué les possessions et les hé-
» ritages de leurs maisons que pour augmenter
» les abus et les scandales de l'Église. Ils disent
» que ces biens sortis de leurs maisons, auraient
» été plus utilement employés à l'éducation de
» leurs enfans, et à les mettre en état de servir
» la patrie, qu'à nourrir le faste et l'oisiveté d'un
» clerc inutile à l'Église et à l'État. Ils se plai-
» gnent que les clercs tout seuls vivent dans l'opu-
» lence, tandis que tous les autres états souf-
» frent, et que le malheur des tems se fait sentir
» au reste des citoyens. L'hérésie, en usurpant,
» dans le siecle passé, les biens consacrés à l'É-
» glise, n'allégua point d'autre prétexte : l'usage
» profane que la plupart des ministres faisaient des
» richesses du sanctuaire, l'autorisa à les arracher
» de l'autel, et à rendre au monde des biens que
» les clercs n'employaient que pour le monde ; et

» qui sait si le même abus qui regne parmi vous,
» n'attirera pas un jour à nos successeurs la même
» peine ? »

Je m'arrête sur les citations, car il faut mettre des bornes à tout, et même au plaisir d'admirer. Pourrais-je d'ailleurs mieux finir que par une leçon devenue depuis si mémorable, pour avoir été alors inutile ?

CHAPITRE II.

SECTION PREMIERE.

Histoire.

L'HISTOIRE fut généralement une des parties faibles du dernier siecle, et l'a même été du nôtre : dans l'un, par le défaut de philosophie, et dans l'autre, par l'abus.

Ce n'était pas assez que Bodin eût examiné les différentes especes de gouvernement dans son *Traité de la République*, qui a été le germe de l'*Esprit des lois* ; que Barbeyrac traduisît et commentât Grotius et Puffendorf, les plus fameux publicistes étrangers. Ces ouvrages, quoiqu'ils ne fussent ni sans mérite ni sans utilité, offraient plus d'érudition et de scholastique que de résultats lumineux et d'idées usuelles. On y chercherait en vain le talent nécessaire en ce genre, celui de mettre à la portée de tout lecteur un peu instruit ce qui intéresse tous les citoyens, et d'enseigner aux peuples et à ceux qui les gouvernent leurs véritables intérêts.

L'enthousiasme, d'ailleurs très-naturel, qu'avait inspiré Louis XIV, et qui enfanta tant de mer-

veilles, eut aussi son excès, et par une conséquence ordinaire, ses inconvéniens. En exaltant les ames, il troubla un peu le jugement : nous en avons la preuve dans les plus grands esprits de ce tems. On s'accoutuma trop à légitimer tout ce qui était brillant, et à soumettre la raison à l'opinion du maître, parce que le maître était grand; mais le maître était faillible; et jamais ne se vérifia mieux ce vers d'un Ancien :

Regis ad exemplum totus componitur Orbis.

L'exemple du monarque est la loi de la Terre.

De là tant d'histoires plus louangeuses que véridiques, et plus d'une fois les préjugés mis à la place de la raison. De là aussi, comme par contre-coup, le défaut contraire dans les écrits du parti opposé, ceux des protestans, qui ne sont guere que des satyres. En total, on oubliait trop qu'il ne fallait pas écrire l'histoire pour un roi, mais pour une nation; que le despotisme, qui peut paraître de la grandeur dans un regne éclatant, n'est plus que de la tyrannie dans un regne vulgaire; et que, sans même attendre cette époque, ce qui semblait de la dignité dans les succès, n'était plus que de l'orgueil au milieu des maux publics. Il importait donc d'opposer de bonne heure à l'arbitraire justifié par la fortune, les

principes d'un bon gouvernement et d'une saine législation, qui seuls sont de tous les tems, et qui font la sécurité des rois comme celle des peuples. Loin de faire de ces élémens du bonheur général les élémens de l'histoire, les écrivains ne s'occupaient que de combats et de triomphes, traçaient des portraits de fantaisie, coloriés par l'adulation ou par la haine; et parmi toutes ces peintures multipliées sans mesure et sans choix, parmi ces portraits de tant de princes remplacés les uns par les autres, disparaissait la figure principale qui aurait dû dominer sur toutes les autres, celle de la nation.

Des préjugés particuliers étaient encore un obstacle de plus à la perfection du genre historique. Parmi ceux qui s'y dévouaient, on comptait des hommes qui, engagés dans une profession toujours respectable, mais en même tems attachés à l'esprit de corps, qui n'est pas toujours irrépréhensible, étaient trop gênés dans leurs fonctions d'historiens, par les convenances de leur état, ou trop assujettis à ses intérêts temporels et à ses prétentions particulieres. Ce sont autant d'écueils difficiles à éviter pour un ecclésiastique ou un religieux qui écrit l'histoire. On s'en est aperçu dans le siecle dernier, et même dans le nôtre. Ceux qui ont échoué à cet écueil, peuvent avoir

une excuse ; mais ceux qui s'en sont préservés, n'en ont que plus de mérite.

Les recherches d'érudition ne sont que les matériaux de l'histoire : la vie monastique est aussi favorable aux unes, qu'elle semble par elle-même éloignée de l'autre. L'érudition ne s'exerce que sur les livres, et demande surtout du tems et de la patience : aussi les Mabillon, les Montfaucon, les Petau, les Lecointe et d'autres savans laborieux furent véritablement utiles en débrouillant la chronologie, en éclaircissant les difficultés des anciens manuscrits et les ténébres des anciens monumens ; et ils ont eu jusqu'aujourd'hui des successeurs dans ce genre de travail très-estimable, et qui demande une sagacité particuliere. C'est surtout en posant ces premiers fondemens des connaissances historiques, que le dernier siecle a rendu des services au nôtre, qui a commencé d'en profiter. Nous devons aussi beaucoup, pour ce qui regarde en particulier l'histoire de France, à Cordemoi, à le Valois, à Godefroi, à le Laboureur, etc. ; et ce n'est qu'en les suivant, que le P. Daniel rectifia les nombreuses erreurs où était tombé, dans les premieres races, Mézerai, qui n'avait point puisé dans les meilleures sources. Mais c'est à peu près le seul mérite de cette grande histoire de Daniel, qui fut

d'abord en vogue, et qui est depuis long-tems dans le rang des compilations qu'il ne faut consulter qu'avec défiance, et qu'on ne peut guere lire sans ennui. Daniel, à compter de la troisieme race, et surtout du siecle de Louis XI, manque de véracité, dissimule ou dénature ce qu'il y a de plus essentiel; et du moment où les jésuites paraissent sur la scene du monde, il écrit moins les annales de chaque regne, que le panégyrique ou l'apologie de son ordre, surtout dans ce qui concerne les tems de la Ligue et de notre Henri IV. Sa diction d'ailleurs manque trop souvent d'élégance et de noblesse.

Le P. d'Orléans, que Voltaire, dans le tems de ses complaisances pour les jésuites, appelait *un écrivain éloquent*, a effectivement un peu plus de force dans le style que Daniel. Mais cette force est très-momentanée : on ne l'aperçoit que dans quelques morceaux travaillés avec plus de soin que le reste, et sa maniere habituelle est inégale et incorrecte. Son talent était au dessous de son sujet, et son caractere ne l'élevait pas au dessus des circonstances. Ce n'était pas au moment où Louis XIV était le protecteur de Jacques II, qu'un jésuite pouvait saisir l'esprit des *révolutions* du gouvernement anglais. Il eut alors la dangereuse confiance de les pousser jusqu'au détrônement

de ce même Jacques II, et ne nous a laissé qu'un plaidoyer contre les protestans et une apothéose de Louis XIV.

Mézerai du moins n'était point flatteur : il avait même un fonds d'humeur satyrique qui se fait sentir dans ses écrits. Il aimait la vérité, mais il ne la cherchait pas avec assez de soin ; et soit négligence, soit misanthropie, il adopte trop légérement les inculpations hasardées et les soupçons vagues. À ce défaut près, il juge sainement les hommes et les choses ; mais il ne sait ni approfondir les idées ni peindre les objets. Sa narration ne manque pas de naturel ; elle plaît même par un ton de franchise, mais elle est dénuée d'agrément et d'intérêt. Incapable de rien soigner, et le style encore moins que tout le reste, Mézerai a écrit son histoire comme une conversation négligée.

Quoiqu'il ait terminé son ouvrage au regne d'Henri IV, il éprouva le danger d'écrire l'histoire, même des tems éloignés, dans un pays où n'est pas encore établie cette liberté de penser, qui, restreinte dans des bornes raisonnables, c'est-à-dire dans le respect des lois sociales, est une des conditions indispensables pour remplir les devoirs d'un historien. Mézerai, ennemi mortel des exactions, s'était élevé avec force contre les abus de la taille arbitraire, et surtout de la gabelle, de

cet impôt contre nature, que la sagesse de notre souverain (1) a, dans ses édits, qualifié de *désastreux*, et dont sa bonté paternelle permit d'espérer l'abolition. Voici ce qui est rapporté à ce sujet dans la vie de Mézerai. « M. Colbert donna « ordre à M. Perrault, de l'académie française, » d'aller trouver Mézerai de sa part, et de lui » dire que le roi ne lui avait pas donné une pen- » sion de 4000 liv. pour écrire avec si peu de » retenue; que ce prince respectait trop la vérité, » pour exiger de ses historiographes qu'ils la dé- » guisassent par des motifs de crainte ou d'espé- » rance; mais qu'*il ne prétendait pas aussi qu'ils* » *se donnassent la licence de réfléchir sans nécessité* » *sur la conduite de ses ancêtres*, et *sur une politique* » *établie depuis long-tems*, et *confirmée par les suf-* » *frages de toute la nation.* »

La suppression des appointemens d'historiographe fut bientôt la suite de cette semonce, dont les termes sont remarquables. On y regarde comme une *licence* de *réfléchir sur la conduite des rois*, *ancêtres* du roi régnant. Il est vrai qu'on ajoute ces mots, *sans nécessité*; mais que signi-

---

(1) Tout ce morceau sur l'histoire a été écrit au commencement de 1789, et n'est pas moins applicable à d'autres circonstances.

fient-ils ? Il n'y a jamais *nécessité de réfléchir*, si ce n'est celle de s'acquitter de ses obligations d'historien, dont la premiere est de dire aux souverains qui sont dans la tombe, les vérités que l'on a coutume de cacher à ceux qui sont sur le trône. L'histoire est évidemment déchue du plus beau de ses priviléges, celui d'être l'instruction des rois, si l'on défend qu'ils soient justiciables de son tribunal; et réduire les historiens à l'emploi de narrateurs, c'est ôter l'usage de la raison à ceux qui sont d'autant plus autorisés à s'en servir, qu'ils ne l'exercent qu'à juger les morts pour l'utilité des vivans.

Il n'est pas moins singulier d'appeler une *politique confirmée par les suffrages de la nation*, les accroissemens progressifs et arbitraires de la taille et de la gabelle, impôts originairement passagers, qui ne sont devenus perpétuels qu'avec le tems, et qui exciterent tant de fois les plaintes de la nation assemblée. Rien n'est moins politique que la surcharge illégale des impositions; car elle produit une détresse habituelle qui finit par rendre la perception très-coûteuse par les contraintes illusoires, par l'insolvabilité, et par la rendre, en dernier résultat, impossible. Le possesseur qui veut faire prospérer sa terre, se gardera bien d'appauvrir et de vexer ses fermiers et ses vassaux.

Il est vrai que Mézerai, dépouillé de sa pension, écrivit ces mots sur un sac : « Voici le dernier » argent que j'ai reçu du roi : aussi depuis ce » tems n'ai-je jamais dit du bien de lui. » L'humeur de l'historiographe est aussi mal entendue que celle du ministre. L'un aurait dû sentir qu'en laissant à l'écrivain payé le droit de censure, il purifiait les louanges ; l'autre, que cessant d'être payé, il gagnait en autorité ce qu'il perdait en revenu.

Mais d'après ce qui lui arriva, est-il étonnant que la plupart des historiens ne fussent que des gazetiers ou des rhéteurs ? Parmi ces derniers, il faut ranger Maimbourg l'ex-jésuite, historien des Croisades ; Varillas, qui est plutôt un romancier qu'un historien ; presque tous les biographes et les compilateurs de l'histoire ancienne, qui ont écrit dans le goût du P. Catrou.

Vertot connut mieux le style de l'histoire : il sait écrire et narrer avec élégance et intérêt. Ses ouvrages sont encore lus, et ses *Révolutions romaines* sont fort estimées. Cependant je leur préférerais ses *Révolutions de Portugal*, quoiqu'il n'ait pas toujours écrit sur des Mémoires fideles, et surtout celles de Suede, s'il eût apporté autant de soins à la connaissance des mœurs et du gouvernement, qu'à embellir le récit des faits par les

grâces de l'élocution..... Quant à ce qu'il a écrit sur les Romains, la supériorité des auteurs anciens qu'il traduit le plus souvent, fait trop sentir à ceux qui les connaissent, ce qui reste à desirer chez lui. Il n'a su s'approprier ni l'esprit judicieux de Polybe, qui instruit toujours, ni le pinceau de Salluste, qui nous fait connaître les caracteres. Quelquefois même Vertot, entre deux originaux qu'il peut suivre, ne choisit pas le meilleur, et traduit Denys d'Halicarnasse, lorsqu'il pourrait prendre les plus beaux morceaux de Tite-Live.

Son *Histoire de Malte* tient un peu du roman, soit par les longues et poétiques descriptions de combats et d'assauts, soit par les embellissemens de pure imagination qu'il se permettait d'y ajouter, avec si peu de scrupule, qu'ayant reçu de nouveaux Mémoires très-authentiques sur le siége de Malte, il n'en fit aucun usage, et se contenta de dire : *C'est trop tard, mon siége est fait.*

On a fait le même reproche à l'abbé de Saint-Réal, sur la *Conjuration de Venise*, mais avec moins de preuves, et peut-être parce que les détails d'une conspiration aussi singuliere que celle qu'il écrivait, ont naturellement une teinte un peu romanesque. Quoi qu'il en soit, c'est le seul écrivain du dernier siecle qui ait su donner à l'histoire cette espece de forme dramatique qu'elle

comporte, lorsqu'on sait y mettre la mesure convenable, et qui nous attache dans les historiens grecs et romains. Je n'irai pas jusqu'à l'égaler à Salluste, dont il n'a pas la concision nerveuse ; mais il est sûr qu'il se rapproche beaucoup de ce modele qu'il s'était proposé, et qu'il sait, comme lui, donner une physionomie à ses personnages, et jeter dans une narration vive et rapide des réflexions qui occupent le lecteur sans le distraire du récit.

Ce qu'il a écrit sur les Gracches n'est pas, ce me semble, d'un aussi bon esprit, et eut beaucoup moins de succès. Le titre seul annonce la partialité : il qualifie de *conjuration* l'entreprise généreuse de ces deux illustres citoyens, que les auteurs latins les plus partisans de l'aristocratie romaine appellent, à la vérité, des séditieux, mais non pas des *conspirateurs*, et se gardent bien de confondre avec des brigands tels que les Catilina, les Cinna et les Carbon. Il se peut que les réformes qu'ils projetaient, ne fussent pas sans quelque danger, et demandassent plus de précautions ; que la résistance furieuse qu'ils éprouverent, les ait portés eux-mêmes plus loin qu'ils ne voulaient aller ; je ne doute pas non plus qu'ils n'eussent dessein de s'agrandir, mais par des voies nobles et républicaines.

Surtout je ne puis imaginer qu'ils aspirassent en aucune maniere à la royauté, comme Saint-Réal paraît le supposer sans aucune preuve ; et s'ils ont été aussi cruellement égorgés que lâchement trahis, ce n'est pas une raison pour calomnier leur mémoire.

Je n'ai pas plus de foi à ses *Considérations* sur Antoine et sur Lépide, dont il veut faire de grands hommes, contre le témoignage de tous les historiens, qui nous montrent l'un comme un brave lieutenant de César, qui n'avait que les qualités et les vices d'un soldat, mais d'ailleurs rien de grand dans le caractere, et qui fut redevable de sa fortune à l'attachement que les légions conservaient pour la mémoire du dictateur, et à l'espérance qu'elles conçurent de s'enrichir sous un général qui leur abandonnerait tout ; l'autre, comme un homme très-médiocre de tout point, qui n'avait pour lui que l'illustration d'un des plus grands noms qu'il y eût à Rome, et que les circonstances porterent un moment à un degré d'élévation dont il tomba sur le champ dès qu'il fallut la soutenir par lui-même.

Saint-Réal, amateur des paradoxes historiques, s'efforce de rabaisser Auguste au dessous de sa valeur, comme il voulait relever Antoine et Lépide. Il s'étend sur les cruautés si connues du

triumvirat,

triumvirat, que personne ne conteste ni n'excuse. Mais trente années d'un regne doux et modéré prouvent de deux choses l'une, ou qu'Auguste n'avait été cruel que par un calcul d'ambition et de politique, ou que s'il l'était par caractere, il eut ensuite assez de force d'esprit pour vaincre le naturel. Il n'est pas vrai non plus qu'il manquât absolument de valeur; il fit voir en plus d'une occasion le courage guerrier, et ce qui est plus rare, le courage qui dicte une grande résolution dans un grand danger. Enfin, le résultat de l'abbé de Saint-Réal, *il fut ambitieux, fort dissimulé et fort heureux*, en ferait un homme très-ordinaire; et ce n'est pas avec ces seuls moyens que l'on peut faire une si grande révolution, et accoutumer en si peu de tems au gouvernement absolu le peuple le plus amoureux de sa liberté. Je crois qu'Auguste n'eut rien dans un degré supérieur que les lumieres de l'esprit, la politique et la connaissance des hommes; mais c'est un peu plus que de la dissimulation, et il ne fallait pas moins pour assujettir l'Empire romain et savoir le gouverner.

Il s'offrirait beaucoup de remarques à faire sur ses différens *Traités historiques*, où il cherche plutôt des idées singulieres, que des idées justes. Mais surtout je trouve peu digne de l'auteur d'un

aussi bon ouvrage que *la Conjuration de Venise*, d'avoir contribué plus qu'aucun autre à accréditer un genre de composition aussi frivole que celui de ces *Nouvelles historiques*, qui furent si longtems à la mode dans son siecle, et qui heureusement sont tombées dans le nôtre. C'est une corruption de l'histoire, inconnue aux Anciens, et qui caractérise la légéreté des Modernes, que de défigurer par un vernis romanesque des faits importans et des noms célebres, et de mêler la fiction à la réalité. *D. Carlos* et *Épicaris* sont dans ce goût. C'est un étrange projet que de nous donner les billets galans de Néron, et de s'égayer en inventions de la même espece sur une aventure aussi tragique que celle du fils de Philippe II : un Tacite en aurait tiré un autre parti.

Saint-Réal, quoique né à Chambéry, écrivait en français avec assez d'élégance, mais non pas avec une pureté soutenue ni avec un goût sûr. C'était, ainsi que Saint-Évremond, un bel esprit qui se pliait aisément à différens genres, mais bien plus solide et plus instruit que Saint-Évremond, quoiqu'en exceptant sa *Conjuration de Venise*, on ne trouve rien chez lui au dessus du médiocre.

C'était bien autre chose qu'un bel esprit, que ce Bossuet, si supérieur dans les oraisons funebres :

il ne l'est pas moins dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, d'autant plus admirable, que l'éloquence de l'orateur ne prend jamais la place de celle de l'historien; mais il possede l'une comme l'autre. Nous n'avons en français rien de mieux écrit que cet ouvrage, qui n'avait point de modele.

Voltaire a dit très-ridiculement que Bossuet *n'a été que l'historien du peuple juif*. Non, il a été celui de la Providence, et personne n'en était plus digne que lui. Personne, sans exception, n'a mieux saisi l'enchaînement des causes secondes, quoiqu'il les rapporte toujours à la cause premiere. Chez lui tout est conséquent, et ses résultats moraux tirent leur évidence des faits. Sa pensée marche avec les tems et les événemens, depuis la naissance du Monde jusqu'à nous, et jette à tout moment des traits de lumiere qui éclairent tout et font tout voir, les siecles, les hommes et les choses.

Il est honorable pour le christianisme, que ce soit un prêtre qui ait fait l'histoire de l'Église, et qu'il l'ait faite en vrai philosophe et en vrai chrétien. Ces deux titres, loin de s'exclure, se rapprochent et se fortifient l'un par l'autre dès qu'ils sont dans leur vrai sens, et l'abbé Fleury en est la preuve. On n'a pas une piété plus vraie ni plus éclairée : plus il aime la religion, plus il sépare,

dans son histoire, ce qui est de Dieu et ce qui est du monde; et on lui rend ce témoignage, que chez lui le prêtre n'a jamais nui à l'historien. Ses *Discours*, entremêlés d'abord dans son ouvrage, et réunis ensuite en un seul volume, ont été loués même par les ennemis de la religion. Ces louanges n'étaient que justes: ils les croyaient adroites; elles ne l'étaient pas. Fleury, en devançant leur censure sur tout ce que la corruption humaine a pu mêler à la sainteté d'une institution divine, leur ôtait le mérite, quel qu'il soit, d'un genre de critique très-facile, et gardait pour lui le mérite beaucoup plus rare de ne jamais confondre la chose avec l'abus. En se faisant juge impartial, il les avait convaincus d'avance de déclamation et de calomnie. Il dissimule d'autant moins les fautes, qu'il gémit plus sincérement sur le scandale; et dans tout ce que l'ignorance des peuples ou l'ambition des grands a pu produire de mal, au nom d'une religion qui ne fait et ne veut que le bien, le clergé et la cour de Rome n'ont point eu de censeur plus sévere; et ceux qui en ont été les calomniateurs forcenés, se condamnaient eux-mêmes en louant l'abbé Fleury.

Au reste, son volumineux ouvrage, continué depuis sa mort, et dans le même esprit, quoique avec moins de talent, est plutôt une compilation

qu'une histoire. Elle pourrait être élaguée considérablement sans y rien perdre, et serait beaucoup plus lue. On pouvait réduire les faits à l'essentiel, en prendre la substance, et laisser à Baronius, aux érudits, aux biographes, aux controversistes les détails du martyrologe, les procès-verbaux des miracles, les disputes des hérésiarques et les cahiers des conciles. En général, on ne distingue pas assez l'histoire de ce qui doit servir à la faire; et là-dessus les Modernes ont été longtems moins judicieux que les Anciens, et beaucoup moins sobres de paroles. Il est trop aisé et trop inutile de recueillir tout ce qu'on a lu. Le discernement consiste à laisser aux savans ou à ceux qui veulent l'être ce qui est de leur ressort, et à se resserrer dans ce qui convient au plus grand nombre de lecteurs, selon la nature des objets, et le degré d'intérêt et d'attention qu'ils peuvent y donner : c'est là l'esprit de l'histoire. Il est comme étouffé sous des monceaux de volumes, au lieu que, dans un espace borné, l'on recueille ce qu'il y a de substantiel et de fructueux.

Le style de Fleury, clair, simple et naturel, a un caractere de candeur qui va, s'il est permis de le dire, jusqu'à une sorte de bonhomie affectueuse, qui ne rabaisse point l'écrivain et qui fait aimer et estimer l'homme.

On exige d'un historien qu'il entremêle avec habileté et avec goût le récit des faits, l'examen des mœurs et la peinture des hommes ; qu'il nous indique leurs rapports, leur liaison, leur dépendance ; qu'il raisonne sans pesanteur, qu'il raconte sans prolixité, qu'il décrive sans emphase. Nous voulons qu'il satisfasse la raison par des pensées, l'imagination par des tableaux, l'oreille par la diction : tous ces devoirs sont, je l'avoue, difficiles à remplir. J'ai rappelé le peu que nous eûmes, dans le dernier siecle, d'historiens estimables à plusieurs égards ; et vous voyez qu'en mettant de côté Bossuet, comme un homme à part, il s'en faut qu'aucun d'entr'eux ait réuni toutes ces qualités. Il ne paraît pas que l'on se fût fait une idée exacte et complete de ce genre de composition, l'un des plus importans que le talent puisse embrasser ; on ne s'était pas représenté assez fidellement quel doit être l'homme qui peint les siecles, qui assemble en esprit les générations passées et futures, pour dire aux unes ce qu'elles ont été, et aux autres ce qu'elles doivent être.

Souvent on a demandé pourquoi la lecture des histoires anciennes est généralement beaucoup plus agréable et plus attachante que celle des histoires modernes. Cette différence ne vient pas seulement, comme on l'a cru, de la supériorité des

sujets et de la nature des faits historiques ; elle vient encore, il faut l'avouer, de l'excellence des écrivains qui ont travaillé sur l'histoire grecque et romaine. La nôtre (pour ne parler que de celle-là) est seche et embrouillée sans doute dans les premiers tems ; elle est barbare pour le fond des choses, et pauvre de matériaux. Mais en avançant dans la seconde et surtout dans la troisieme race, le sujet devient fécond et intéressant, et les secours ne manquent pas plus que le sujet. Croit-on que l'époque singuliere des croisades, ce mélange de l'Europe et de l'Asie, ce genre d'héroïsme pieux et guerrier, qui n'a point d'exemple dans l'antiquité ; que le siecle de Charles-Quint et de François Ier., les mouvemens de l'esprit humain et les secousses du monde politique au tems de ce qu'on appelle la réforme ; que la Ligue si fertile en grands crimes et en grands-hommes, ne fussent pas des tableaux aussi intéressans qu'ils sont neufs, s'ils étaient coloriés par la main d'un Tite-Live, ou d'un Salluste, ou d'un Tacite ? Le malheur de nos historiens, pour la plupart, a été de n'être ni peintres, ni philosophes, ni hommes d'État, et ceux de l'antiquité avaient au moins un de ces caracteres : plusieurs les ont réunis.

Il y eut du moins dans le genre historique une partie qui fut très-perfectionnée dans le dernier

siecle : c'est celle qu'on nomme la critique (car ce mot s'applique au jugement qui s'exerce sur l'histoire, comme à celui qui a pour objet les ouvrages de goût et d'imagination). Les bons critiques en histoire sont ceux qui savent discerner les pieces authentiques des pieces supposées, celles qui méritent créance et celles qui n'en méritent point : peser et concilier les témoignages, choisir les autorités, vérifier les dates, éclaircir ou épurer les textes et les manuscrits. On conçoit qu'il est plus aisé et plus commun d'avoir de bons critiques, que de bons historiens ; ce qui dépend du travail et du discernement, étant moins rare que ce qui demande du talent. On distingua dans cette classe un P. Pagi, un Tillemont, un Casaubon : ils rectifierent les innombrables méprises de Baronius, à qui pourtant l'on avait l'obligation d'avoir, dans le 16e. siecle, débrouillé, le premier, le chaos de l'histoire ecclésiastique. Le P. d'Avrigny marcha sur leurs traces avec plus de succès encore : c'est à lui que l'on doit une suite chronologique des annales de l'Église, depuis le commencement du 17e. siecle jusqu'aux premieres années du nôtre, qui ne laisse rien à desirer pour l'exactitude et la fidélité. Les *Mémoires pour l'histoire universelle* du même siecle n'ont pas moins de ce mérite, et il y joint celui d'une diction nette et

précise, sans aucuue teinte de ce jésuitisme dont les annales ecclésiastiques ne sont pas tout-à-fait exemptes. On peut citer dans le même genre l'*histoire des Juifs*, l'*histoire de l'Église*, l'*histoire des Provinces-Unies*, toutes trois de Basnage de Beauval, le plus célebre de cette famille réfugiée des Basnages, qui tous ont rendu des services aux lettres; l'*histoire du Manichéisme*, par Beausobre; l'*histoire des conciles de Bâle, de Pise et de Constance*, par Lenfant. Tous ces écrivains protestans lutterent contre les savans catholiques, dans ce genre de recherches qui demande autant d'impartialité que d'érudition, et ne montrerent pas toujours autant de l'une que de l'autre. Mais la sécheresse de leur style fait qu'ils sont plus estimés des gens de lettres qui cherchent l'instruction, que des gens du monde qui veulent y joindre l'amusement. C'est ce qui ôta beaucoup de son prix à l'*histoire d'Angleterre*, de Rapin Thoiras, quoique regardée comme la meilleure, même par les Anglais, du moins jusqu'à ce que le célebre Hume eût écrit. Mais sans parler de ces locutions étrangeres ou vieillies qui ternissent un peu ce qu'on appelle *le style réfugié*, aucun de ces auteurs n'a connu l'éloquence de l'histoire: leur principal mérite est de s'être préservés beaucoup plus que les autres, de cet esprit de parti qui in-

fecta les productions de tant d'écrivains de leur secte, autant pour le moins que celles de leurs adversaires. Il est fâcheux que le Vassor, fait pour valoir mieux que cette foule de libellistes aujourd'hui confondus dans le même oubli, les ait imités dans leurs emportemens, et qu'il ait cru faire assez de ne pas les imiter dans leurs mensonges: Son *histoire de Louis XIII* renferme dans sa volumineuse prolixité une multitude de faits curieux; mais il oublie entiérement qu'une histoire n'est pas un *factum*. Il déclame avec une animosité indécente contre Louis XIV; et s'il ne trompe guere sur les faits, il est très-souvent injuste pour les personnes. Il n'a pas su distinguer la sévérité judicieuse d'un historien, de l'amertume virulente d'un satyrique. La justice de l'histoire doit s'exercer comme celle des lois : l'une doit juger comme l'autre doit punir, sans colere et sans passion; et c'est infirmer son propre jugement, que de n'y pas porter cette raison tranquille et désintéressée, qui est la premiere disposition pour bien juger.

On ne peut mettre que dans la classe des savans en recherches historiques le comte de Boulainvilliers et l'abbé Dubos. Leur érudition n'a pas été dirigée par un jugement sain : il y a dans ce qu'ils ont écrit sur l'histoire de France, des vues et des lumieres dont on peut profiter; mais ils

sont le plus souvent égarés par l'esprit de système, aussi dangereux en histoire qu'en philosophie, et qui, dans l'une comme dans l'autre, commence par dénaturer les faits pour amener des résultats erronés. Heureusement les erreurs de ces deux écrivains ont été solidement réfutées par Montesquieu et le président Hénault, qui ont fait voir que Boulainvilliers et Dubos n'étaient, dans le genre de l'histoire, ni bons critiques, ni bons publicistes.

SECTION II.

Les Mémoires.

Les nombreux Mémoires qui nous restent du dernier siecle, offrent un plus grand fonds d'instruction, et surtout plus d'agrément que les historiens. Ils représentent plus en détail et plus naïvement les faits et les personnages; ils fouillent plus avant dans le secret des causes et des ressorts, et c'est avec leur secours que nous avons eu, dans le siecle présent, de meilleurs morceaux d'histoire. Il est peu de lectures plus agréables, si l'on ne veut qu'être amusé; mais généralement il en est peu dont il faille se défier davantage, si l'on ne veut pas être trompé. Ce sont, il est vrai, des témoins qui vous apprennent les circonstances les plus secretes; mais si l'on veut s'assurer de la vérité, autant du moins qu'il est possible, il faut les confronter l'un à l'autre, et comparer les dépositions. S'il est difficile qu'un écrivain hors d'intérêt se garantisse de toutes les préventions naturelles à l'esprit humain, il l'est bien plus que celui qui a été un des acteurs dans les événemens qu'il raconte, se dépouille de toute partialité, se désintéresse absolument dans sa propre cause, qu'il ne soit jamais flatteur ou

apologiste pour lui-même, ni ami ou ennemi pour les autres. Il y a même un danger de plus pour lui et pour ses lecteurs : il peut les tromper comme il se trompe, c'est-à-dire, de très-bonne foi. Les mêmes passions, les mêmes intérêts qui ont dirigé sa conduite, peuvent encore conduire sa plume. Il y a plus : nous sommes assez disposés à écouter favorablement et à croire avec facilité celui qui nous raconte sa propre histoire : c'est une espece de confidence qui sollicite notre amitié ; il nous gagne dès la premiere page, et si nous n'y prenons garde, il nous met bientôt de moitié dans ses sentimens comme dans ses secrets.

Le premier motif de confiance qui doit balancer ces considérations, c'est le caractere connu de l'auteur, ensuite l'attention à s'oublier soi-même, pour ne montrer que les choses comme elles sont. C'est ce double motif de crédibilité qui rend si précieux les Mémoires de Jeannin, de Villeroi, de Torcy, ceux de Turenne, malheureusement trop courts ; les lettres du cardinal d'Ossat. C'est là que la véracité, présumée dans la personne, a été constatée par tous les témoignages. Les Mémoires de Sully, rédigés par ses secrétaires et revus par l'abbé de l'Écluse, ont l'avantage de faire connaître et par conséquent de faire aimer notre Henri IV, plus qu'aucune des histoires que

l'on ait faite de ce grand-homme. Ils sont fideles dans tous les faits esssentiels ; mais la tournure d'esprit de l'auteur, où il entre volontiers un peu de complaisance en sa faveur, et un peu de dureté pour les autres, avertit de ne pas voir toujours les hommes et les objets dans le même jour qu'il nous les présente. Il faut lire avec plus de précaution encore les Mémoires de la Fronde, dont plusieurs ont été composés par des gens d'esprit et de mérite, tels que La Rochefoucauld, Gourville, Bussy, Lafare, etc. mais qui ne sont pas, à beaucoup près, purgés du levain de la faction. Celui que j'ai nommé le premier, comme le plus ingénieux et le meilleur écrivain, La Rochefoucauld, n'est pas plus exempt de préjugés en politique qu'en morale. L'avocat-général Talon, bien moins agréable à lire, mérite beaucoup plus de confiance. Il faut dévorer l'ennui de ses Mémoires diffus, qui sont un amas de matériaux entassés sans choix et sans art, mais que l'esprit de vérité et de justice a rassemblés. C'était un excellent citoyen, un grand magistrat, un orateur même pour ce tems, où l'éloquence n'était pas encore épurée. On le voit assez par celle qui regne dans ses harangues ; et pour comprendre le grand effet qu'elles produisaient, attesté d'une voix unanime, il faut songer qu'il avait deux grands

avantages, l'action, qui est nulle sur le papier, mais puissante sur un auditoire, et la vertu qui animait ses paroles ainsi que son ame, et qui respire encore dans ses écrits, les plus utiles et les plus instructifs pour qui voudrait écrire l'histoire de ces tems malheureux. Il n'avait aucun talent pour ce genre; mais on lui pardonne tout en faveur des sentimens qu'il montre, de sa candeur, de son amour pour le bien public, qui le mettent au dessus de l'esprit de corps, celui de tous dont il est le plus difficile de se défaire. Il déplore avec sincérité les égaremens et les scandales de sa compagnie, et nul ouvrage ne fait mieux voir combien un corps de magistrature est par lui-même étranger à la science de l'administration, combien des hommes, pour qui les formes sont toujours l'essentiel, sont loin de l'esprit des affaires publiques, pour qui ces mêmes formes ne sont jamais qu'un accessoire de convention; enfin, à quel point peut se dénaturer un corps de judicature, du moment où il veut joindre au pouvoir des lois celui de la force qui les détruit, ou celui de l'intrigue qui les déshonore.

Les Mémoires de mademoiselle de Montpensier et de madame de Motteville, écrits avec une extrême négligence, ne laissent pas de nous apprendre beaucoup de particularités et d'anecdotes qui ne sont

pas toutes indifférentes. Il y a beaucoup plus à profiter dans les derniers, pourvu qu'on ne s'en rapporte pas absolument à l'extrême attachement de cette dame pour Anne d'Autriche, attachement très-louable dans l'amitié, mais qui peut être suspect dans l'histoire. Quant à ceux de Mademoiselle, ce qu'on y voit surtout, c'est l'esprit le plus ordinaire à ceux qui ne sont de la cour que pour en être, c'est-à-dire, le sérieux des petites choses et l'importance des bagatelles.

Mais pour la connaissance des hommes et des affaires, pour le talent d'écrire, rien ne peut se comparer, même de fort loin, aux Mémoires du fameux cardinal de Retz : c'est le monument le plus précieux en ce genre, qui nous reste du siecle passé. Le nom de cet homme vraiment singulier réveille tant d'idées à la fois, qu'il est impossible de ne pas chercher à les démêler ; et la supériorité de l'homme et de l'ouvrage est une raison pour arrêter un moment la rapidité de ce résumé, et pour considérer avec réflexion un personnage qui, parmi tant d'autres plus ou moins célebres, n'a de ressemblance avec aucun d'eux.

Peut-être ne lui a-t-il manqué, pour être un grand-homme, que d'être à sa place. Mais malheureusement pour lui il était, par son caractere, également déplacé, et dans une monarchie, et dans l'Église ;

l'Église; et la premiere instruction qui résulte de ses aventures et de ses écrits, c'est que des qualités éminentes, en contradiction avec des circonstances insurmontables de leur nature, ne peuvent produire qu'une lutte brillante et momentanée, une célébrité passagere et une chute complete. La premiere loi d'une grande ambition fondée sur de grands talens, est donc d'en choisir et d'en décider l'objet, suivant les possibilités morales et politiques. C'est un grand acte de la raison, le plus important de tous, mais en même tems le plus difficile, parce qu'il dépend beaucoup du caractere, qui décide souvent contre la raison; et c'est ce qui arriva au cardinal de Retz. Né avec du génie pour les affaires, audacieux et adroit, ferme et souple, éloquent en public, insinuant dans le particulier, actif et patient, habile à se procurer de l'argent et à le répandre; sachant descendre de son rang jusqu'à la derniere popularité, et le soutenir jusqu'à la hauteur la plus fiere, il réunissait ce qui peut mener à tout dans un état républicain, où chacun a sa valeur personnelle, et peut se placer en raison de ses facultés. Il sentait ses forces, il y mesura ses projets; mais il ne mesura pas les projets aux moyens. Dans une monarchie que Richelieu venait de rendre absolue dans les principes et dans le fait, il n'y avait

pour l'abbé de Retz, désigné archevêque de Paris, de chemin à l'élévation que celui du ministere, ni de chemin au ministere que l'attachement à la cour. Toutes les conjonctures offraient des facilités : une minorité, un roi enfant, une régente incapable de gouverner par elle-même, et qui avouait le besoin d'être gouvernée, qui même, si l'on s'en rapporte à lui, ne donna la premiere place à Mazarin que faute de pouvoir se fier à un autre. Quoique ce dernier fait soit douteux, quoiqu'on ne sache pas bien précisément jusqu'où allait l'influence de Mazarin au commencement de la régence, parce qu'il pouvait être assez fin pour la dissimuler, et que la reine pouvait être intéressée à en déguiser les causes, il est au moins certain que le coadjuteur pouvait alors balancer cette influence, et devait s'y appliquer avant tout, s'il voulait fonder sa fortune sur une base solide. Il était beaucoup plus jeune que Mazarin : c'était un désavantage réel pour l'opinion; ce pouvait n'en être pas un dans le cabinet de la régente. Elle le voyait favorablement; il lui était redevable de la coadjutorerie qui lui assurait l'archevêché; la route était ouverte, il fallait la suivre; c'était de ce côté que devaient se tourner toutes les séductions et tous les efforts. Il était aimé de M. le Prince, qui ne pouvait souffrir le ministre. On

voyait avec peine un étranger, un cardinal dans un poste que Richelieu avait fait haïr et redouter. Cette considération, l'appui du grand Condé, les avantages naturels du coadjuteur, qui avait pour lui l'élocution et les manieres qui souvent rendaient Mazarin ridicule, l'intrigue, où il était aussi savant que personne; tous ces moyens réunis pouvaient lui obtenir l'entrée au conseil; et ce premier pas fait, il pouvait, comme Richelieu, devenir le maître dès qu'il aurait eu l'oreille de la maîtresse. Mais il eût fallu pour cela montrer un dévoûment entier aux intérêts de la régente, à ceux de son autorité, et de celle qu'elle devait conserver au roi. Ce fut là le grand art de Mazarin, qui lui servit plus que tout le reste; et ce sera toujours la marche la plus sûre auprès des souverains, surtout auprès de ceux dont le pouvoir, affermi par sa nature, n'est combattu que par les circonstances. Tel était le plan d'ambition que pouvait suivre le coadjuteur : il n'était pas infaillible, l'ambition n'a rien qui le soit; mais il était probable, et surtout c'était le seul possible dans l'exécution. Le pis-aller eût été de rester archevêque de Paris; et s'il avait un desir fort vif du chapeau, qui dans ce tems était un bien plus grand objet qu'aujourd'hui, lui-même

convient dans ses Mémoires, qu'un archevêque de Paris devait naturellement l'espérer.

Maintenant, que l'on examine la conduite qu'il tint, et l'on verra que cet homme, qui dans ses écrits a tant raisonné sur les principes de l'ambition, manqua entiérement au premier de tous, qui est d'avoir un objet, et que la sienne, qui dans Rome ou dans Athenes pouvait l'élever au plus haut degré, ne pouvait absolument que le perdre en France, comme en effet elle le perdit. Il suffit de lire dans ses Mémoires les motifs qui le déterminerent à la guerre civile, et dont il rend compte avec une bonne foi qui semble ne pas lui coûter, dès qu'il s'agit de choses qui ont au moins un côté brillant, et qui prouvent tout ce qu'il pouvait. C'était la veille de la journée des barricades; il apprend qu'au Palais-Royal on est persuadé qu'il a soufflé le feu de la sédition, loin de chercher à l'éteindre, et que par conséquent la cour le mettait au nombre de ses ennemis. Là-dessus voici comme il s'exprime : « Comme la maniere dont » j'étais poussé et celle dont le public était me- » nacé eurent dissipé mon scrupule, et que je » crus pouvoir entreprendre avec honneur et sans » être blâmé, je m'abandonnai à toutes mes pen- » sées; je rappelai tout ce que mon imagination

» m'avait jamais fourni de plus éclatant et de plus
» proportionné aux vastes desseins; je permis à mes
» sens de se laisser chatouiller par le titre de chef
» de parti, *que j'avais toujours honoré dans les vies*
» *de Plutarque.* Mais ce qui acheva d'étouffer tous
» mes scrupules, fut cet avantage, que je m'ima-
» ginai me distinguer de ceux de ma profession par
» un état de vie qui les confond toutes. Le déré-
» glement des mœurs, très-peu convenable à la
» mienne, me faisait peur..... Je me soutenais
» par la Sorbonne, par des sermons, par la fa-
» veur des peuples; mais enfin cet appui n'a qu'un
» tems, et ce tems même n'est pas fort long, par
» mille accidens qui peuvent arriver dans le dé-
» sordre. Les affaires brouillent les especes; elles
» honorent même ce qu'elles ne justifient pas, et
» les vices d'un archevêque peuvent être dans une
» infinité de rencontres les vertus d'un chef de
» parti. *J'avais eu mille fois cette vue;* mais elle
» avait cédé à ce que je croyais devoir à la reine.
» Le souper du Palais-Royal et la résolution de
» me perdre avec le public l'ayant *purifiée*, je la
» pris avec joie, et j'abandonnai mon destin à
» tous les mouvemens de la gloire. Minuit son-
» nant, je fis rentrer dans ma chambre Laigues et
» Montresor, et je leur dis..... Demain avant qu'il
» soit midi, je serai maître de Paris. »

Ces aveux sont un morceau bien curieux : ils contiennent en peu de lignes le caractere, le génie et l'histoire du cardinal de Retz. D'abord est-ce de bonne foi qu'il pouvait se plaindre de l'opinion de la cour ? et à la place de Mazarin, aurait-il jugé autrement le coadjuteur ? Avait-il joué jusque-là un rôle qui dût inspirer beaucoup de confiance ? Redevable à la reine, d'une dignité plus considérable alors qu'elle ne l'a été depuis, il avait commencé par se déclarer contre le ministere dans une assemblée du clergé, et n'avait tiré d'autre fruit de ses menées, que des querelles avec Mazarin, et le plaisir de braver impunément un ministre qui savait dissimuler les injures, mais qui ne les oubliait pas. L'adroit Italien en savait assez pour voir que le coadjuteur en voulait secrétement à sa place, mais que, désespérant de gagner la cour, il cherchait à s'en faire craindre. On ne pouvait ignorer ses liaisons avec les plus déterminés frondeurs, ses intrigues dans le parlement, les soins qu'il avait pris de se faire un parti dans le peuple, les sommes considérables qu'il avait répandues. Dans les premieres émeutes que le parlement avait encouragées, on avait entendu plus d'une fois crier : *Vive le coadjuteur !* et quand il avait paru pour les appaiser, il avait tenu cette conduite équivoque et ces discours d'un homme qui

ne veut modérer la sédition que de maniere à faire voir qu'il est en état de la gouverner. Il avait pris ce moment pour aller au Palais-Royal, comme pour jouir de l'embarras de la reine et du cardinal, et voir à quel point il pouvait se rendre nécessaire. Ce moment était celui qui pouvait le décider : s'il eût obtenu la confiance de la reine, il se fût très-certainement rangé de son parti, et aurait tout fait pour la servir et pour chasser Mazarin. Mais cette princesse, qui avait toute la fierté du sang d'Autriche, ne put souffrir qu'un sujet qui lui devait tout, prétendît se rendre important par le mal qu'il avait fait ou qu'il pouvait faire. Il fut reçu avec mépris; et plus altier encore que sa souveraine, il se livra dès ce moment à la vengeance et au plaisir si flatteur pour un homme de son caractere, de lutter contre l'autorité royale. À l'entendre, il avait été retenu par la reconnaissance; mais ce qu'il en dit prouve seulement qu'il avait quelque honte de l'ingratitude. Les vrais motifs qui le dirigent, se montrent ici d'eux-mêmes; il les produit avec cette effusion et cette complaisance que l'on remarque dans tout ce qui vient du cœur. *Il s'abandonne à ses pensées, aux vastes desseins, à ce que son imagination lui avait fourni de plus éclatant, à ce titre de chef de parti qui chatouille ses sens, et qu'il*

avait toujours honoré dans les vies de Plutarque. Ces expressions étalent le cardinal de Retz tout entier : c'est là tout ce qu'il était, tout ce qu'il pouvait être ; et si l'on y fait attention, cet homme qui rapporte tout à la politique, était dominé, sans qu'il s'en doutât, par une imagination où il entrait même un peu de romanesque, puisque le romanesque est ce qui va au-delà de la raison et du vraisemblable. *Il honore le titre de chef de parti*, et il a tort. On peut admirer un chef de parti comme on admire tout ce qui est au dessus du médiocre : on ne peut *honorer* que ce qui est juste. *Il abandonne son destin à tous les mouvemens de la gloire.* Voilà de beaux mots ; mais il fallait examiner s'il y avait une *gloire* bien réelle pour un archevêque à se faire chef de sédition, à marcher dans Paris, entouré de glaives, de mousquets et de poignards, si même, en se considérant comme homme d'État, il y avait beaucoup de *gloire* à mettre Paris et le royaume en feu, uniquement pour renvoyer un ministre ; à exciter la guerre civile sans pouvoir espérer, sans méditer même une révolution ; à profiter des circonstances pour se rendre puissant un jour, et tomber le lendemain. Mais ce n'étaient pas ces considérations qui occupaient Gondi : son génie le maîtrisait, et les troubles civils, les complots, les

conspirations étaient son élément naturel. Le coup d'essai de sa premiere jeunesse avait été une conspiration contre Richelieu, où il ne s'agissait de rien moins que de l'assassiner; et un prêtre nous raconte froidement qu'il eut pendant trois mois dans le cœur le dessein d'assassiner un prêtre; et pendant ce tems, dit-il, *il faisait un peu le dévot, et faisait même des conférences à Saint-Lazare.*

J'avoue que c'étaient les mœurs de ce tems, et que l'humeur implacable et sanguinaire de Richelieu, qui n'écrasait le pouvoir des nobles que pour établir le despotisme, ne pouvait guere produire d'autre effet. La tyrannie ne recueille que la haine: la force appelle la force, et à son défaut l'impuissance appelle la trahison. Mais il n'est pas moins vrai que tous les exemples que le coadjuteur avait devant les yeux, étaient plus faits pour l'avertir que pour l'égarer. Il devait voir clairement qu'en allumant la guerre civile contre Mazarin, il avait moins d'excuse, moins de consistance, moins de moyens de sûreté que ceux qui avaient voulu renverser Richelieu. Des princes du sang, tels que Gaston et le comte de Soissons, devaient penser que leur naissance les sauverait toujours des derniers dangers, et qu'un ministre, quel qu'il fût, croirait toujours avoir assez fait s'il n'en avait rien à craindre. Montmorency, en

servant Gaston, pouvait se flatter qu'à tout événement cet appui le sauverait : c'était un homme bien autrement considérable qu'un coadjuteur de Paris : il avait pourtant été décapité à la vue de la France entiere qui le pleurait. Cinq-Mars, favori de Louis XIII, avait eu le même sort. Que pouvait raisonnablement espérer Gondi, en se déterminant à la guerre civile ? Rien n'était si facile que de la commencer : sur ce point Mazarin l'avait servi à souhait. Depuis six mois les édits bursaux les plus odieux et les plus ridicules avaient montré la plus basse avidité ; et la résistance des parlemens et du peuple, d'abord traitée de révolte, ensuite enhardie et autorisée par des édits de révocation, puis éludée par mille petits artifices, avait arraché au ministere l'aveu de ce qu'il y a de plus méprisable dans un gouvernement, la violence qui hasarde tout, la faiblesse qui ne soutient rien, et la mauvaise foi qui est la plus vile des faiblesses. Paris d'ailleurs était alors assez redoutable : la bourgeoisie était armée ; elle l'était légalement et pour la défense de la ville. Il y avait des colonels et des compagnies de quartier, et le coadjuteur s'en était assuré par ses séductions, ses libéralités et par l'ascendant de sa place. Il disposait aussi des curés, qui disposaient de la populace. Le parlement outré, et avec raison,

contre Mazarin, était résolu à pousser à toute extrémité un ministre qui avait eu la double imprudence de le ménager trop, après l'avoir ménagé trop peu, et de faire sentir à ces vieux corps toute leur force après avoir attaqué leurs prérogatives. La difficulté n'était donc pas de faire la guerre domestique; il s'agissait de savoir quelle en serait l'issue. Un homme tel que le coadjuteur devait être capable de la prévoir, et le rapport du présent à l'avenir est l'étude du vrai politique. Il n'y avait encore rien à attendre des princes du sang: Gaston était absolument sans caractere et sans dessein, dépendant toujours des circonstances, et alors de la reine. Le prince de Condé, vainqueur à Roctoy et à Lens, le héros du siecle, était le protecteur naturel de la régente et du roi pupille, et d'abord il le fut effectivement. De plus, quelque parti que prissent ces deux princes, le coadjuteur, qui n'était auprès d'eux qu'un particulier, ne pouvait pas croire que leur destinée fût la sienne, quand même leur cause serait commune. Dans tous les cas, il était impossible que ni Gaston, ni Condé, ni le parlement songeassent à détrôner leur roi ni à renverser la monarchie, et en effet personne n'y songeait. Le résultat vraisemblable était donc un accommodement, soit que Mazarin fût chassé, soit qu'il ne le fût

pas, et Gondi pouvait-il présumer que la régente, dès qu'elle serait maîtresse, ou le roi, dès qu'il serait majeur, pardonnât à un archevêque de Paris d'avoir été le boutefeu de la sédition, et d'avoir soulevé la capitale? Lui-même ne s'aveuglait pas sur le sort qui l'attendait. A peine fut-il engagé dans la carriere, qu'il vit le précipice au bout; il vit que son existence était dépendante et secondaire. Il fallut d'abord s'attacher au parlement, ensuite à Gaston; et il n'ignorait pas que c'était là de ces appuis qui bientôt vous laissent tomber. Enfin, il prophétisa véritablement, lorsqu'il dit à Monsieur : *Vous serez fils de France à Blois, et moi cardinal à Vincennes.*

On sait ce qui lui arriva quand la paix fut faite, les rigueurs de sa détention, les périls et les accidens de sa fuite, son voyage à Rome. Il eut encore le plaisir d'y faire un pape; mais il ne put même demeurer archevêque; il fallut donner la démission de cette belle place. Il fallut n'être rien, pour avoir voulu être tout; paraître devant Louis XIV qui le méprisa, comme un homme qui n'avait rien été de ce qu'il devait être; vieillir dans l'obscurité; se borner pour toute gloire à l'acquit de quatre millions de dette, dont le paiement, quoique très-louable, n'en faisait pas oublier l'origine; et se réduire pour toute considération,

à une régularité de mœurs un peu tardive, et qui pouvait paraître forcée après des scandales si longs et si éclatans. C'est la derniere observation qui reste à faire sur les motifs de ses entreprises. Il avoue que ce qui acheva d'étouffer tous ses scrupules, fut principalement le desir de couvrir du nom d'un chef de parti les vices d'un archevêque. Ainsi, en dernier résultat, il fut cause de quatre années de guerre civile, parce qu'il avait du goût et du talent pour la faction, et parce qu'il voulait être moins obligé de cacher ses débauches; et le reste de sa vie fut sacrifié à l'expiation de ces quatre années d'un pouvoir employé à faire du mal. Certes il n'y a là rien de grand, ni dans les principes ni dans les effets : il n'y a de louable que le repentir.

La seule gloire qui lui soit restée, est celle à laquelle il songeait le moins, celle d'écrivain supérieur. Ce n'est pas que je le compare, comme on l'a fait un peu légérement, à Tacite, dont il n'a ni la profondeur de vues ni la force de pinceau; à Salluste, dont il n'égale ni la précision originale ni l'expression heureuse. Son style est comme son génie, plein de feu et de hardiesse, mais sans regle et sans mesure. On peut reprocher à quelques-uns de ses portraits des antitheses accumulées et forcées; mais ce défaut, qui est

rare chez lui, n'empêche point que le naturel et la vérité ne dominent dans sa diction : de même ses inégalités n'en diminuent point l'éclat : elles sont évidemment les négligences d'un homme qui adresse ses Mémoires à une amie intime comme une confidence épistolaire. Il sait raconter et peindre; mais on voit par les témoignages de ses contemporains, que sa mémoire le trompe assez souvent sur les faits et les dates, et que ses prétentions le rendent quelquefois injuste sur les personnes. Il a beaucoup de franchise sur ce qui le regarde, moins pourtant qu'il n'en veut faire paraître; et son amour-propre, qui le conduisait dans ses écrits comme dans ses actions, avoue quelques fautes, pour faire croire plus aisément à une suite de combinaisons qu'il est trop facile d'arranger après les événemens, pour que l'on puisse toujours les attribuer à la prudence. Malgré cet artifice, ce qu'il peint le mieux dans ses ouvrages, c'est lui-même, et l'on peut dire de lui, comme de César, qu'il a fait la guerre civile et l'a écrite avec le même esprit (1). Ses inclinations et ses principes percent de tous côtés; sa politique est tournée toute entiere vers les dissentions domestiques; toutes ses maximes sont adaptées à des

---

(1) *Eodem animo scripsit quo bellavit.*

tems de cabale et de discorde, et il ne juge presque les hommes que par ce qu'ils peuvent être dans les factions, c'est-à-dire, sur le modele qu'il est plus que personne en état de fournir d'après lui. Enfin, ces Mémoires, plein d'esprit, d'agrément, de saillies, d'imagination, de traits heureux, laisseront toujours l'idée d'un homme fort au dessus du commun. Il n'y a guere de défauts que ceux qu'il était capable d'éviter en composant avec plus de soin, comme dans sa conduite ce qu'il y a de plus vicieux n'empêche pas que l'on aperçoive ce qu'il aurait pu être si la fortune l'avait autrement placé.

CHAPITRE III.

Philosophie.

SECTION PREMIERE.

Métaphysique.

Descartes, Pascal, Fénélon, Mallebranche, Bayle.

LA philosophie eut le même caractere que l'éloquence; elle fut presque toute religieuse, c'est-à-dire, toujours appuyée sur ces bases premieres et universelles, la croyance d'un Dieu et l'immortalité de l'ame immatérielle : idées meres, dont les conséquences pour les esprits justes et les cœurs droits s'étendent infiniment plus loin qu'on ne l'a cru de nos jours, puisque, bien saisies et bien développées, elles vont jusqu'à la nécessité d'une révélation. C'est en ce sens que la religion entre dans toute bonne philosophie; et c'est pour cela que celle du dernier siecle fut souvent sublime, et s'égara fort peu, presque sans danger, et toujours sans scandale.

Hors les athées, qu'il ne faut jamais compter quand on raisonne, d'ailleurs tout le monde convient que l'idée d'un premier être est le principe de

de toutes nos connaissances métaphysiques, comme elle est en même tems le fondement et la sanction de toutes les vérités morales, puisque sans un Dieu il ne peut y avoir dans les actions des hommes de moralité réelle. Elle est aussi la seule explication satisfaisante de tous les phénomenes physiques, puisque leur premiere cause est le mouvement, et que le mouvement en lui-même, de l'aveu de Newton qui en a expliqué les lois, est inexplicable sans un premier moteur. Il s'ensuit que la vraie philosophie est inséparable de la religion, au moins de celle qui est pour ainsi dire le premier instinct des hommes les plus bornés, comme elle a été la doctrine des esprits les plus transcendans, de Platon, de Socrate, d'Aristote, de Cicéron, chez les Anciens, et parmi les Modernes, de Descartes, de Léibnitz, de Locke et de Fénélon, qui ont fait voir que cette religion primitive que rejettent les athées, conduit à la nôtre que rejettent les incrédules; et c'est ce qui fait que les philosophes du siecle passé les ont souvent fait marcher de front, et se sont servis de l'une pour appuyer l'autre.

Mais aussi la curiosité est inséparable de la raison humaine; et c'est parce que celle-ci a des bornes, que l'autre n'en a pas. Cette curiosité en elle-même n'est point un mal; elle tient à ce qu'il

y a de plus excellent dans notre nature ; car s'il n'est donné de tout savoir qu'à celui qui a tout fait, l'homme s'en rapproche du moins autant qu'il le peut, en desirant de tout connaître ; et l'on sait que ce grand et beau desir a été dans les sages de tous les tems le sentiment de leur noblesse et le pressentiment de leur immortalité.

Sans doute ce desir, qui ne peut être rempli que dans un autre ordre de choses, sera toujours trompé dans celui-ci ; mais du moins nous lui devons ce que nous avons pu acquérir de connaissances spéculatives ; et les illusions qui ont dû s'y mêler, sont celles de l'amour-propre, et prouvent seulement que la raison a besoin d'un guide supérieur qui lui trace la carriere, hors de laquelle elle ne peut que s'égarer.

C'est en méconnaissant ce guide que la curiosité en tout genre devient fanatisme ; et le fanatisme, soit religieux, soit philosophique, n'est, quoi qu'on en ait dit, ni l'enfant de la religion, ni celui de la philosophie : il est l'enfant de l'orgueil, puissance violente et terrible. La raison, au contraire, même quand elle se trompe, est par elle-même une puissance tranquille qui ne se passionne point, et pour laquelle les hommes ne se battent pas. Le fanatisme ment quand il parle au nom du ciel ou de la raison : la philosophie et

la religion le désavouent également : il les outrage et les dénature toutes les deux, et toutes les deux le détestent. Il prend de l'une des argumens dont il fait des sophismes, et de l'autre des dogmes dont il fait des hérésies : et de cet alliage impur sont sortis tous les maux qui ont désolé le Monde, depuis l'arianisme qui ensanglanta les conciles, jusqu'au *philosophisme* (1) de ce siecle, qui a fait de la France le théâtre de tous les crimes.

A la tête de tous ceux qui, dans le dernier siecle, ont vraiment mérité le nom de philosophes, il faut sans doute placer Descartes. Sa *dioptrique* et l'application de l'algebre à la géométrie, découverte qui l'a mis au rang des inventeurs en mathématiques, n'appartiennent qu'aux sciences

(1) On est obligé d'adopter ce mot, devenu nécessaire pour prévenir toute méprise, et qui signifie l'amour du sophisme, l'amour du faux, comme *philosophie* veut dire amour de la sagesse, amour du vrai. Dans le génie de la langue grecque, les mots de *sophisme* et de *sophistes* suffisaient pour marquer l'abus ; dans la nôtre, ce n'est pas assez, parce que nos *sophistes* ne ressemblent point à ceux de l'antiquité. Ceux-ci n'ont jamais troublé la Terre ; les autres ont voulu l'asservir, et ont été au moment de ramener le chaos. Il y a donc ici *amour du mal*, et par conséquent beaucoup plus qu'erreur : c'est ce qui doit faire admettre le mot de *philosophisme*.

exactes qui sont étrangeres à notre objet. Mais personne n'ignore les obligations que nous lui avons sous des rapports bien plus étendus, puisque par la révolution qu'il opéra dans la philosophie spéculative, il fut véritablement le réformateur de l'esprit humain. On doit à son heureuse hardiesse d'avoir pu briser enfin le lourd sceptre du pédantisme scholastique, qui avait produit depuis plusieurs siecles un très-mauvais effet, celui de n'éveiller la dispute qu'en assoupissant la raison. L'époque où l'on avait découvert les ouvrages d'Aristote étant celle de l'ignorance, il avait imprimé tant d'étonnement et de respect, que l'on crut avoir trouvé la science universelle et infaillible; et ce qu'on avait alors d'esprit étant plutôt tourné vers une finesse frivole que vers le jugement solide, la physique générale d'Aristote, toute composée d'hypotheses gratuites, mais substituant aux faits des définitions, des divisions et des subdivisions fort régulieres, et sa métaphysique presque toute formée d'abstractions très-savamment chimériques, furent embrassées avec avidité par des hommes qui avaient assez d'esprit pour argumenter sur des mots, et pas assez pour chercher les choses. Ainsi l'on n'avait pris d'abord que les erreurs d'un grand-homme; et ce ne fut que long-tems après que l'on sut profiter de ce qu'il avait fait de beau

et de bon, en régularisant les notions essentielles du raisonnement, de l'éloquence et de la poésie. Aristote avait pris dans toute l'Europe un tel ascendant, qu'il y était presque regardé comme un Pere de l'Église : sa philosophie était une religion; ses décisions étaient des oracles; et l'on n'oubliera jamais ce mot qui servait de réponse à tout, ce mot reçu constamment dans les écoles modernes, comme il l'avait été autrefois dans celle de Pythagore; ce mot qui est le sceau de l'esclavage des esprits, *le maître l'a dit.* Descartes ne voulut de maître que l'évidence : il la chercha par son doute méthodique, aussi sensé que le doute des pyrrhoniens était extravagant. Il apprit aux hommes à n'affirmer sur chaque objet que ce qui était clairement renfermé dans l'idée même de cet objet. C'est ainsi qu'il trouva les meilleures preuves que l'on eût encore données de l'existence d'un premier être, de l'immatérialité des esprits et de l'immortalité de l'ame; et son excellent livre *de la méthode* réduisit en démonstration des vérités de sentiment. Il lui fallait pour achever cette révolution, non-seulement le courage de l'esprit, mais celui de l'ame : car, quoiqu'il n'ait jamais été persécuté par le gouvernement, comme on l'a prétendu, il le fut par ceux qu'il contredisait, et qui trouverent des protec-

teurs de leurs theses dans les magistrats qui condamnaient celles de Descartes. Le ministere lui offrit même des places et des pensions ; mais il aima mieux philosopher en liberté chez l'étranger. Il eut de bonne heure des disciples et des admirateurs ; il fit même des martyrs, puisque ceux qui oserent les premiers enseigner sa philosophie dans les classes, furent destitués de leurs places. Les tribunaux s'armerent en faveur d'Aristote, et prohiberent le cartésianisme, qui ensuite eut à son tour le sort du péripatétisme ; car il domina dans les écoles, et y établit tout ensemble la vérité et l'erreur. On crut à la mauvaise physique de Descartes, parce qu'il était bon métaphysicien, comme on avait cru à celle d'Aristote, parce qu'il était bon dialecticien. Descartes, comme tant de grands esprits, n'avait pu se défendre de la tentation de faire un Monde, et n'y avait pas mieux réussi. Mais on adopta ses éblouissantes chimeres après avoir combattu ses vérités ; et quand Newton, sans chercher comment le Monde avait été formé, découvrit les lois mathématiques qui le gouvernent, cette nouvelle lumiere fut long-tems repoussée. On ne se rendit qu'avec peine au calcul et à l'expérience, qui firent voir enfin que des principes dans lesquels se trouve renfermée la régularité nécessaire du mouvement

de tous les corps, étaient incontestablement les meilleurs.

Un génie non moins élevé que Descartes dans la spéculation, et non moins vigoureux que Bossuet dans le style, Pascal, employa l'une et l'autre force à combattre l'incrédulité qui était venue à la suite du calvinisme, et quoique cachée et sans crédit, alarmait dès-lors les zélateurs du christianisme. Il attaqua d'abord ces malheureux casuistes, qui paraissent, il est vrai, avoir déraisonné de bonne foi, mais qui n'en avaient pas moins compromis l'honneur de la religion, en la rendant, autant qu'il était en eux, complice de cette ridicule scholastique qui avait rempli leurs livres des plus pernicieuses erreurs. On peut donc mettre sur le compte de la bonne philosophie ces fameuses *Provinciales* qui leur porterent un coup mortel. Si ce n'eût été qu'un livre de controverse, il aurait eu le sort de tant d'autres, et aurait passé comme eux. S'il n'avait eu que le mérite d'être écrit avec une pureté unique à cette époque, on ne s'en souviendrait que comme d'un service rendu à notre langue. Mais le talent de la plaisanterie réuni à celui de l'éloquence, et le choix ingénieux d'un cadre dramatique, où il fait jouer à des personnages sérieux un rôle si comique et si plaisant, et naître le rire de la gaieté au milieu des matieres

les plus seches et les plus graves, n'ont pas permis que cet excellent écrit polémique passât avec les intérêts particuliers qui lui promettaient d'abord une si grande fortune.

Mais une conception bien plus haute, ce fut celle du grand ouvrage qu'il ne put que méditer et n'eut pas le tems de composer, et où il se proposait de prouver invinciblement la nécessité et la vérité de la révélation; ce qui ne veut pas dire pour ceux qui connaissent leur langue et leur religion, qu'il eût jamais pensé à expliquer les mysteres par une théorie purement humaine; ce qui serait détruire la foi pour élever la raison. Pascal n'était pas capable de cette inconséquence anti-chrétienne; il voulait seulement démontrer les motifs de crédibilité fondés sur la certitude des faits et des conséquences, de maniere à ce que la raison n'ait rien à y opposer, et qu'elle soit forcée d'avouer qu'il suffit de ce que Dieu nous a voulu apprendre, pour croire ce qu'il a voulu nous cacher. Ce plan est très-philosophique, très-exécutable; et personne ne pouvait l'exécuter mieux que Pascal, à en juger seulement par les fragmens qui nous restent, tout informes qu'ils nous sont parvenus. La liaison des idées est nécessairement perdue : c'est une force principale qui manque pour le but de l'ouvrage; mais celle de

pensée et d'expression suffirait pour l'immortaliser. *Ex ungue leonem :* on voit l'ongle du lion ; c'est ce qu'on peut dire à chaque page de ce singulier recueil, qui ne parut qu'après sa mort sous le titre de *Pensées.* Voltaire en a combattu quelques-unes avec une très-mauvaise logique et beaucoup de mauvaise foi. Le projet d'attaque n'était pas même convenable en bonne justice. Comment se permet-on d'argumenter contre un homme qui, ne parlant encore qu'à lui-même, n'a souvent jeté sur des papiers détachés que des aperçus incomplets qu'il ne voulait que retrouver, pour les rattacher à la chaîne de ses raisonnemens ? Voltaire est allé se heurter contre des pierres d'attente : combien il eût réussi encore moins contre l'édifice entier !

Mallebranche s'avança sur les traces de Descartes dans les régions de la métaphysique : il y démêla très-bien la cause des illusions que nous font sans cesse nos sens et notre imagination, mais il ne se défia pas assez de la sienne ; et quand il voulut savoir ce qu'on ne saura jamais, comment nous pensons ; quand il voulut comprendre dans l'homme cette incompréhensible union de la matiere et de la pensée, et comment deux substances d'une nature si opposée peuvent concourir à une même action ; alors il fit le roman de

l'ame, comme Descartes avait fait celui de l'Univers. Il prétendit, comme l'on sait, que l'homme voyait tout en Dieu, sur quoi l'on fit ce vers fort plaisant :

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

C'était au moins un fou qui avait bien de l'esprit. On ne peut pas employer plus d'art à donner de la vraisemblance à un systême qui ne peut pas soutenir l'examen. Mallebranche se distingue d'ailleurs par un mérite particulier : son style est le meilleur modele de celui qui convient aux recherches métaphysiques. Il est de la clarté la plus lumineuse ; il est facile, agréable, coulant ; il n'est orné que de son élégance, et cette élégance ne va jamais jusqu'à la parure, encore moins jusqu'à la recherche. Aussi le lit-on toujours avec plaisir, parce que s'il se fait illusion à lui-même, il ne veut jamais en faire au lecteur.

Mais il est un mérite plus rare et plus précieux, c'est de joindre naturellement, et par une sorte d'effusion spontanée, le sentiment à la pensée, même en traitant des sujets qui exigent toute la rigueur du raisonnement, et c'est l'attribut distinctif de la philosophie de Fénélon ; c'est ce qui répand une éloquence si affectueuse et si persuasive dans son *Traité de l'existence de Dieu.* Il est divisé en deux parties : la premiere est un magni-

fique développement de cette grande et premiere preuve d'un être créateur, tirée de l'ordre et de l'harmonie de l'Univers; preuve d'autant plus admirable, qu'elle est à la portée du commun des hommes, qui la conçoit par le plus simple bon sens, en même tems qu'elle épuise la méditation du philosophe. Cette preuve, saisie en elle-même par le sens intime, étonne et confond dans les détails la plus haute intelligence. Fénélon n'a fait qu'étendre et analyser ces paroles de l'Écriture si souvent citées : *Cœli enarrant gloriam Dei ; les cieux racontent la gloire de l'Éternel.* Mais c'est en développant cette idée, que l'on sent mieux combien elle est juste et féconde. Les plus savans scrutateurs des choses semblent n'avoir travaillé que pour remplir l'étendue de cette idée. C'est ce que faisait un Newton, dont Voltaire a dit qu'*il démontrait Dieu aux sages ;* un Locke, lorsqu'il faisait pour ainsi dire l'anatomie de l'entendement humain; un Winslow, celle du corps de l'homme; et un Réaumur, celle des insectes. Mais aucun d'eux, ni aucun de ceux qui les ont devancés ou suivis, ni aucun de ceux qui les suivront, ni tous les hommes ensemble, s'ils pouvaient se réunir pour creuser cette idée immense, ne parviendraient à en trouver le terme. Les ouvrages de Dieu ne sont finis que pour lui, et

seront toujours infinis pour nous, non pas seulement dans le vaste édifice des cieux, qui semble offrir à notre vue bornée une image de la toute-puissance, mais dans l'imperceptible structure de l'insecte qui touche au néant. Partout on rencontre également la main de l'auteur de la nature qui repousse notre faiblesse; partout il nous dit : Je t'ai permis de concevoir que je suis et que j'ai tout fait; je t'ai permis d'étudier et d'apercevoir quelques parties de mon ouvrage; mais, quoique ce grand tout ne soit rien devant moi, tu n'es pas plus capable de le connaître que de me connaître moi-même.

A mesure que les sciences physiques ont fait plus de progrès, les merveilles sont devenues plus sensibles; mais les sages de tous les tems ont employé cet invincible argument des causes finales qui sera toujours le désespoir des athées. Dans l'impuissance d'y répondre, ils ont essayé de le tourner en ridicule, sous prétexte qu'il était aussi vieux que le Monde : sans doute; et il est vrai, depuis que le Monde existe. D'ailleurs, est-ce que toutes les vérités métaphysiques, qui ne sont que les rapports intellectuels des choses, ne sont pas nécessairement aussi anciennes que les choses même? Si l'esprit de l'homme, qui ne fait rien que graduellement, ne peut les apercevoir qu'à

différens intervalles, n'existent-elles pas avant d'être découvertes ? N'est-il pas vrai que tout effet supposait une cause, avant que Cicéron, dans ses livres de philosophie, eût fait valoir cet argument avec cette éloquence que Fénélon a imitée dans les siens ?

Il ne fait guere que le suivre dans la brillante esquisse où il a tracé l'économie du Monde ; mais il l'emporte sur lui dans la décomposition anatomique des différentes parties du corps humain, beaucoup mieux connues des Modernes que des Anciens. Fénélon sait revêtir de couleurs brillantes tous ces détails scientifiques par eux-mêmes, mais dont le résultat offre le plus merveilleux spectacle, et faisait dire avec raison à une anatomiste (1) qui venait de détailler aux yeux d'un des plus célebres athées de nos jours, cette continuelle correspondance de causes et d'effets qui compose et soutient notre organisation : *Eh bien ! marchand de hasard, avez-vous assez d'esprit pour nous faire concevoir que le hasard en ait tant ?* Je ne puis m'empêcher à ce sujet de citer aussi Montesquieu, qui n'était pas, ce me semble, *un petit esprit.* Voici ses paroles : « Ceux qui ont dit qu'une fatalité » aveugle a produit tous les effets que nous voyons

(1) Mademoiselle Byron.

» dans le Monde, ont dit *une grande absurdité;* car
» quelle *plus grande absurdité* qu'une fatalité aveu-
» gle qui aurait produit des êtres intelligens? »

Cette ridicule hypothese, inventée par Épicure et chantée par Lucrece, a pourtant, de nos jours encore, été la ressource de la plupart des athées dogmatiques; et, pour le dire en passant, quand on renouvelle de si vieilles rêveries, on n'a pas trop bonne grace à se moquer des vieilles vérités. Fénélon anéantit aisément ce systême qu'il examine dans tous ces points, et même un peu trop longuement; car sa métaphysique est aussi fertile que sa diction est abondante, et un peu de redondance est le défaut de toutes deux. Mais quelle sagacité dans l'une, et quelle richesse dans l'autre! que d'élévation dans ce morceau sur l'union de l'ame et du corps! « Comme l'Écriture nous repré-
» sente Dieu, qui dit, *que la lumiere soit, et elle*
» *fut*, de même la seule parole intérieure de mon
» ame, sans effort et sans préparation, fait ce
» qu'elle dit. Je dis en moi-même par cette pa-
» role si intérieure, si simple et si momentanée:
» Que mon corps se meuve, et il se meut. A
» cette simple et intime volonté, toutes les parties
» de mon corps travaillent; déjà tous les nerfs
» sont tendus, tous les ressorts se hâtent de con-
» courir ensemble, et toute la machine obéit,

» comme si chacun de ses organes les plus secrets
» entendait une voix souveraine et toute puissante.
» Voilà sans doute la puissance la plus simple et
» la plus efficace que l'on puisse concevoir. Il n'y
» en a aucun exemple dans tous les êtres que nous
» connaissons ; c'est précisément celle que tous
» les hommes, persuadés de la Divinité, lui attri-
» buent dans tout l'Univers. L'attribuerai-je à mon
» faible esprit ou à la puissance qu'il a sur mon
» corps, qui est si différent de lui ? Croirai-je que
» ma volonté a cet empire suprême par son pro-
» pre fonds, elle qui est si faible et si imparfaite ?
» Mais d'où vient que parmi tant de corps, elle
» n'a ce pouvoir que sur un seul ? Nul autre corps
» ne se remue selon les desirs de ma volonté. Qui
» lui a donné sur un seul corps ce qu'elle n'a sur
» aucun autre ? »

Cette question porte sur un fait de tous les momens, et la solution en est impossible : c'est un des mysteres de la nature, incompréhensibles pour l'homme. Quelqu'un disait à ce grand Newton qui avait calculé le mouvement de tous les corps : Pourquoi mon bras se meut-il quand je le veux, et quel rapport y a-t-il entre mon bras et ma pensée ? Le philosophe regarda le ciel, et répondit : *Il n'y a que Dieu qui puisse le savoir.*

Si Fénélon a suivi Cicéron dans la premiere

partie de son Traité, dans la seconde il suit Descartes. Il se sert du moyen de son doute méthodique pour parvenir à la connaissance d'une premiere vérité, et bientôt il arrive comme lui à cette proposition fondamentale, base de toute certitude : *Je pense, donc je suis.* Il s'éleve ensuite comme lui de conséquence en conséquence, jusqu'à l'idée de l'être nécessaire et nécessairement infini que nous appelons Dieu. Cette idée exalte son imagination sensible, naturellement portée à se répandre en spiritualité, et il commente éloquemment, quoiqu'avec un peu de diffusion, ces paroles de Moïse : *Celui qui est m'a envoyé vers vous.* Il prouve très-bien que rien ne caractérise mieux la Divinité que ce mot vraiment sublime, *celui qui est.* Il ne veut pas qu'on y ajoute rien, pas même le mot d'infini. « Quand je dis de Dieu » qu'il est l'être par excellence, sans rien ajou- » ter, j'ai tout dit..... C'est pour ainsi dire » dégrader l'être par excellence, que de croire » avoir besoin d'ajouter quelque chose quand » on a dit qu'il est. Dieu est donc l'être : l'être » est son nom essentiel, glorieux, incommuni- » cable. »

Fénélon réfute en passant ce qu'on nomme le spinosisme, mais en peu de mots : on voit qu'il dédaigne de s'occuper long-tems d'un systême

en

en général si obscur, et monstrueux dans ce qu'on en peut comprendre. C'est une peine bien perdue, que de chercher à entendre un homme qui peut-être ne s'est pas entendu lui-même. Fénélon fait ce qu'il peut pour l'interpréter, et résume son inintelligible livre en quatre pages, qui contiennent en effet tout ce qu'il est possible d'y apercevoir. Il en fait toucher au doigt toute l'extravagance, et ressemble à Hercule combattant Cacus dans les ténébres; mais ce combat était assez inutile. Il est vrai que l'obscurité même de Spinosa est ce qui a le plus contribué à sa réputation: on l'a cru profond parce qu'il fallait le deviner, et quelques gens se sont piqués d'en venir à bout. Mais si l'écrivain qu'il faut deviner, exerce quelques curieux, il rebute la plupart des lecteurs; et si la philosophie, comme on n'en peut douter, a l'évidence pour but, quoi de moins philosophique que l'obscurité? Comment peut-on établir un systême quelconque, en ne définissant rien qu'en termes équivoques? Locke, Clarke, Condillac, sont assurément des métaphysiciens profonds; sont-ils jamais obscurs? Et quand on s'est accoutumé à marcher à leur lumiere, a-t-on le courage de s'enfoncer dans la nuit de Spinosa? Au reste, si l'on pouvait soupçonner quelque prévention dans ce jugement, ou le croire uniquement dirigé sur

celui des philosophes théistes ou chrétiens, qui n'ont vu dans Spinosa que l'ennemi de tout systême religieux, je citerai ce qu'en a dit un homme connu par son indifférence sur cet article, Bayle, qui certainement ne voyait dans Spinosa que l'ennemi du bon sens : « Tout homme qui cherchera » sincérement les vérités philosophiques, et qui » verra qu'on ne saurait faire un pas dans l'école » de Spinosa sans rejeter comme fausses les regles » les plus certaines que la logique et la métaphysi» que nous puissent donner pour nous conduire » en fait de raisonnement, rejettera un pareil » systême avec le dernier mépris. »

Il n'était pas possible, dans un livre où l'on traite de Dieu, de ne pas traiter de l'infini, puisque l'idée de l'infini est contenue dans celle de l'être nécessaire. On peut penser avec quelle vivacité l'imagination de Fénélon s'élance dans cette haute sphere de pensées contemplatives, qui paraît être son élément, et combien il aime à s'y perdre. On est étonné de la fécondité de sentimens et d'expressions qu'il montre dans ces matieres purement intellectuèlles ; mais ce qui peut étonner aussi d'un philosophe tel que lui, c'est qu'il lui arrive quelquefois d'aller jusqu'à la subtilité. J'ai cru en voir deux exemples dans ce Traité, et c'est beaucoup pour Fénélon. Je n'en citerai

qu'un, qui surprendra peut-être un peu ceux qui ne connaissent en lui que l'auteur du *Télémaque* : « L'idée que j'ai de l'infini n'est ni confuse ni » négative ; car ce n'est point en excluant indé- » finiment toutes bornes, que je me représente » l'infini. Qui dit borne, dit une négation toute » simple ; au contraire, qui nie cette négation, » affirme quelque chose de très-positif : donc le » terme d'infini, quoiqu'il paraisse dans ma langue » un terme négatif, et qu'il veuille dire non fini, » est néanmoins très-positif. C'est le mot de fini » dont le vrai sens est très-négatif : rien n'est si » négatif qu'une borne ; car qui dit borne, dit né- » gation de toute étendue ultérieure. Il faut donc » que je m'accoutume à regarder toujours le terme » de *fini* comme étant négatif : par conséquent » celui d'*infini* est très-positif. La négation redou- » blée vaut une affirmation : d'où il s'ensuit que la » négation absolue de toute négation est l'expres- » sion la plus positive qu'on puisse recevoir, et la » suprême affirmation. Donc le terme d'infini est » infiniment affirmatif par sa signification, quoi- » qu'il paraisse négatif dans le tour grammatical. »

Au fond, la question me paraît assez inutile ; car il importe fort peu que l'infini soit pour nous une idée négative ou positive : il n'en peut rien résulter. Dans tous les cas, nous ne pourrons ja-

mais rien concevoir de l'infini, si ce n'est qu'il ne peut appartenir qu'au seul être qui, existant par soi et nécessairement, ne peut ni avoir commencé ni finir. De plus, le raisonnement de Fénélon ne me paraît pas concluant, au moins pour l'idée de l'infini considéré en lui-même. Que l'on s'occupe un moment de l'infini en espace et en durée, on sentira que notre entendement ne peut faire autre chose que d'écarter toujours l'idée d'un terme quelconque, et de la reculer aussi long-tems que nous pourrons y penser : voilà ce qu'on éprouve par le sens intime : d'où il suit que l'infini n'est pour nous que la négation de toute limite. On peut même le prouver encore par une raison très-sensible. Il est reconnu que nous ne pouvons rien embrasser par notre conception, qui ne soit fini; et c'est pour cela que nous ne pouvons embrasser l'essence de Dieu qui est infini, quoique nous concevions très-bien la nécessité de son existence. Donc l'idée de l'infini étant seule hors de l'ordre de toutes nos autres idées, nous ne pouvons la concevoir autrement que comme une négation du *fini*, de ce *fini* qui est tout ce que nous connaissons. J'en concluerais que l'infini est une idée positive pour Dieu qui embrasse tout, et négative pour nous qui trouvons des bornes partout.

On ne trouve aucune trace de ces recherches un peu trop rafinées dans ses admirables *Lettres sur la religion*, faites pour plaire même à ceux qui ne l'aiment pas. Ce qui pourra surprendre ceux qui n'ont lu de Bossuet que ses oraisons funebres et ses discours sur l'histoire, c'est que ses *Méditations sur l'évangile* n'ont pas moins d'onction, d'enthousiasme et d'effusion de cœur que ces *Lettres* du tendre Fénélon : seulement Bossuet conserve toujours cette tendance au sublime qui lui est naturelle. Mais j'ose dire que ceux qui n'ont pas lu ces *Méditations*, ne connaissent pas tout Bossuet (1).

---

(1) J'espere que l'on me pardonnera d'égayer un peu le sérieux de cet article par une singularité du moment, qui parut fort plaisante. Parmi les annonces de ces innombrables almanachs qui naissent et meurent au commencement de chaque année, on en trouvait une conçue en ces termes : *la Matinée de Paphos* ou *le Passe-Tems des Dames, par Voltaire, Rousseau, Fénélon, etc.* On imagine bien que ni Voltaire, ni Rousseau, ni Fénélon, ni ceux que l'on cite après eux, n'ont fait *la Matinée de Paphos* ni *le Passe-Tems des Dames.* Cela veut dire seulement que l'almanach qui porte ce titre, est composé de pieces de ces illustres écrivains, qui ont pu s'amuser, comme d'autres, à faire quelques chansons. Mais on demandera peut-être à quel titre Fénélon obtient les honneurs de l'almanach ? c'est qu'il a plu à Voltaire de lui attribuer, de sa seule autorité,

Pendant que les philosophes dont je viens de parler, établissaient les fondemens de la morale et de la religion sur la certitude d'un petit nombre de principes démontrés, un homme d'un génie tout différent travaillait de toute sa force à établir un scepticisme presque général, qui fut la premiere atteinte portée à l'une et à l'autre. A ce trait caractéristique, on reconnaît le fameux Bayle, qui dans ses nombreux écrits porta sur tous les objets la liberté de penser beaucoup plus loin qu'aucun écrivain n'avait encore osé le faire avant lui, mais pourtant avec un art et des précautions qui laissent encore douter si c'était en lui un fonds d'incrédulité raisonnée ou le jeu d'un

---

le couplet suivant, qu'il avait vu, dit-il, imprimé dans un exemplaire du *Télémaque*.

Jeune, j'étais trop sage
Et voulais trop savoir.
Je ne veux en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Il est un peu étrange de supposer que Fénélon, *touchant au dernier âge*, se soit permis une semblable légéreté. On a dit avec beaucoup plus de vraisemblance, que ce couplet était de madame Guyon. Mais Fénélon l'eût-il fait, je crois qu'il ne se serait jamais attendu à se voir annoncé dans le *Passe-Tems des Dames*.

esprit porté à la dispute et à la controverse. Ce qui est certain, c'est que hors de ses excursions métaphysiques, où il se plaît à soutenir tour-à-tour tous les systêmes, il ne parle jamais des objets de la révélation qu'avec un respect qui paraît sincere, et même un ton d'affirmation qui, s'il était faux, supposerait une hypocrisie dont il paraît bien éloigné.

Peu de savans ont été aussi laborieux; peu ont été doués au même degré de cette étendue de mémoire qui est un si grand secours pour l'érudition, et qui en conserve les richesses comme dans un dépôt où l'on peut toujours puiser. Nul n'a eu une pénétration aussi prompte et aussi vive pour envisager sous toutes les faces les matieres philosophiques, et une dialectique plus adroite et plus versatile pour se charger successivement de l'attaque et de la défense. Il avait acquis assez de réputation pour que les incrédules qui sont venus après lui, se soient empressés de se l'associer. Mais je présumerais volontiers qu'entouré d'écrivains dogmatiques qui tranchaient sur toutes les questions, et de théologiens de toutes les sectes qui s'anathématisaient réciproquement, il s'amusait à leur faire voir combien la plupart des sujets de leurs querelles offraient de difficultés qu'ils n'avaient pas soupçonnées; et se faisant sans peine l'avocat de

chaque cause, il évitait de se faire juge de peur de se compromettre.

On lui doit d'ailleurs cette justice, que le modique profit qu'il retirait du prodigieux débit de ses ouvrages, suffit jusqu'à la fin de sa vie, à la modération de ses desirs et à la frugale simplicité de ses mœurs, et qu'il n'eut d'autre passion que l'étude, d'autre ambition que celle de vivre et d'écrire en homme libre. Mais il avoue lui-même son goût pour un certain pyrrhonisme, dans une de ses lettres. « C'est la chose du monde la plus » commode. Vous pouvez impunément argumen» ter contre tout venant, et sans craindre ces ar» gumens *ad hominem*, qui font quelquefois tant » de peine. Vous ne craignez point la rétorsion, » puisque ne soutenant rien, vous abandonnez de » bon cœur à tous les sophismes et à tous les rai» sonnemens de la Terre, quelque opinion que ce » soit. Vous n'êtes jamais obligé d'en venir à la » défensive; en un mot, vous contestez, et vous » *daubez* sur toute chose *tout votre saoul*, etc. »

Le style de Bayle est naturel, fertile et agréable, mais souvent diffus, négligé, et familier jusqu'à cette trivialité d'expressions qu'on a pu remarquer dans le passage ci-dessus, où cependant elle est moins répréhensible que dans les livres sérieux qui n'admettent point la liberté épistolaire. On lui

reproche avec raison un autre défaut, des termes grossiers et obscenes : ce n'était pas que ses mœurs ne fussent pures ; mais accoutumé à vivre dans la retraite et avec ses livres, il oubliait ou ignorait les bienséances de la société. L'extrême vivacité de son esprit s'accommodait peu, et il en convient, de la méthode et de l'ordre. Il aimait à promener son imagination sur tous les objets, sans trop se soucier de leur liaison : un titre quelconque lui suffisait pour le conduire à parler de tout. C'est ainsi que dans son premier ouvrage, à propos de la comete qui parut en 1680, il traite, en quatre volumes, de toutes les questions métaphysiques, morales, théologiques, historiques et politiques qu'il est possible d'imaginer; mais on le suit avec quelque plaisir dans ses digressions, parce qu'il pense toujours et fait penser. Cette marche ou plutôt ce défaut de marche se remarque aussi dans son *Commentaire* sur ces mots de l'évangile, *compelle intrare, contrains-les d'entrer :* c'est là surtout qu'il établit le plus formellement celui de tous les principes qui lui était le plus cher, la tolérance civile, et dont alors on avait le plus de besoin, à commencer par ceux mêmes en faveur de qui Bayle la réclamait, et qui n'en eurent pas pour lui. On sait que c'est chez les protestans de Hollande qu'il trouva des persécuteurs acharnés : aussi

a-t-il bien su leur dire qu'ils ne prêchaient la tolérance que là où ils n'étaient pas les plus forts.

Il fut plus à son aise que jamais dans son *Dictionnaire*, rien n'étant plus commode pour se passer de plan et de suite, qu'une nomenclature alphabétique. Il est reconnu depuis long-tems et par l'aveu de l'auteur lui-même, que ce Dictionnaire qui contient, ainsi que *les Réponses à un Provincial*, beaucoup d'érudition frivole et de controverse superflue, pouvait être réduit à un seul volume. Il dit dans une de ses lettres, qu'il est obligé de fournir au jour marqué *de la copie* à ses libraires, en même tems qu'il reçoit les épreuves. Ce n'est pas le moyen d'abréger, de corriger et de choisir; mais la quantité d'articles curieux qui sont dans ce recueil, lui donnera toujours une place dans la bibliotheque de tous ceux qui ont des livres pour s'instruire.

Quelque inclination qu'il eût pour le scepticisme, on voit cependant par ses écrits, qu'il n'était pas capable de tomber dans le doute absolu de Pyrrhon, qui n'était qu'une folie complete. Il est vrai que, dans une de ses lettres, il nous dit que les pyrrhoniens *se tiraient admirablement de la chicane de leurs adversaires, qui voulaient conclure de cette proposition*, on peut douter de tout, *qu'ils posaient donc affirmativement quelque chose : ils s'en*

tiraient (dit-il) *en soutenant que leur proposition était aussi sujete à la loi générale du doute, que les autres propositions.* J'en demande pardon à Bayle, mais probablement il n'eût pas soutenu dans une discussion réfléchie ce qu'il hasarde dans une lettre fort légérement, et peut-être pour s'amuser. Quand on a fait l'honneur aux pyrrhoniens de leur répondre, on leur a opposé un raisonnement qui est sans réplique : c'est qu'en disant, *je doute*, on énonce une action de la faculté pensante, qui suppose nécessairement l'existence de cette faculté, quelque nature qu'on lui attribue, puisque l'action suppose de toute nécessité un être agissant. Donc, en énonçant le doute, quel qu'il soit, on affirme l'existence de l'être qui doute. Si quelqu'un essayait sérieusement de réfuter cette preuve, il ne faudrait pas plus l'écouter que s'il niait que deux et deux font quatre ; ce qui nous rappelle encore, en passant, que les vérités mathématiques suffiraient seules pour démontrer l'extravagance du pyrrhonisme.

Sur l'existence de Dieu et sur l'immatérialité du principe pensant, Bayle est si loin du scepticisme, qu'il énonce une opinion affirmative : *Je ne crois pas qu'il soit possible qu'aucun corps, aucun assemblage de divers corps, aucun atôme soit susceptible de la pensée.* Il parle contre l'athéisme dans les termes les plus forts : « Si l'on regarde les athées

» dans le jugement qu'ils forment de la Divinité
» dont ils nient l'existence, on y voit un excès
» horrible d'aveuglement, une ignorance prodi-
» gieuse de la nature des choses, un esprit qui
» renverse toutes les lois du bon sens, et qui se
» fait une maniere de raisonner fausse et déréglée,
» plus qu'on ne saurait le dire..... Si l'on regarde
» les athées dans la disposition de leur cœur, on
» trouve que, n'étant retenus ni par la crainte
» d'aucun châtiment divin ni animés par l'espé-
» rance d'aucune bénédiction céleste, ils doivent
» s'abandonner à tout ce qui flatte leurs passions. »
Un prédicateur chrétien parlerait-il autrement ? Il faut que les athées de nos jours, qui se plaignent si haut du mépris que leur marquent les auteurs vivans, n'aient jamais lu les morts ; ou s'ils les ont lus, de quel nom appeler des hommes qui nous disent formellement qu'*il n'y a de philosophes que les athées ;* en sorte que depuis Socrate jusqu'à Bayle, et depuis Bayle jusqu'à Montesquieu, il faut rayer du nombre des philosophes tous les grands esprits qui n'ont parlé de l'athéisme qu'avec autant d'horreur que de dédain.

A l'égard des *Pensées sur la comete*, la plupart des vérités qu'elles contiennent, sont devenues si communes, qu'aujourd'hui, soit qu'on les soutînt, soit qu'on les combattît, on ne se ferait guere

écouter. Il épuise sa logique à prouver que les cometes ne peuvent avoir aucune influence, ni morale ni physique sur notre globe. Il ne peut y avoir ici de difficulté que sur le physique : à l'égard du moral, la chose est hors de doute ; et pourtant l'on croyait alors très-communément que cette espece de phénomene présageait des événemens sinistres, des révolutions dans les Empires, des guerres, des désastres publics, la mort de quelque grand personnage ; et de nos jours encore un grand seigneur qui apparemment savait gré à sa destinée d'avoir quelque rapport avec les cometes, disait à un particulier qui riait de ces terreurs puériles : *Vous en parlez bien à votre aise, vous autres que cela ne regarde jamais.* Et remarquez que cet homme, qui croyait aux cometes et à cent autres superstitions aussi plates, ne croyait pas à l'évangile ; et ce contraste est ce qu'il y a au monde de plus commun.

SECTION II.

Morale.

Fénélon, Nicole, Duguet, la Rochefoucauld, la Bruyere, Saint-Évremond.

En passant de la métaphysique à la morale, nous retrouvons d'abord ce même Fénélon qui orna cette morale des grâces de son imagination, comme il avait animé la métaphysique de la douce chaleur du sentiment. Les leçons qu'il donnait à son royal disciple, sont celles que suivront tous les rois qui voudront être bons et aimés; et il les fondit toutes dans un ouvrage d'une espece unique, et qui jusqu'ici est demeuré le seul de sa classe, le *Télémaque.* Il y a long-tems que tout est dit sur ce livre, et je ne répéterai point ce que j'ai écrit, lorsque j'eus le bonheur de rendre à la mémoire de Fénélon un hommage solennel. J'oserai seulement remarquer que les critiques qu'on a faites de ce chef-d'œuvre, sont pour la plupart outrées et injustes. Voltaire a dit :

> J'admire fort votre style flatteur,
> Et votre prose, encor qu'*un peu traînante.*

Il me semble que cette prose ne l'est point, qu'elle est en général ce qu'elle doit être. Ce n'est pas la précision qui doit caractériser un ouvrage tel que

le *Télémaque*, qui sans être un véritable poëme, puisqu'il n'est pas écrit en vers, se rapproche pourtant des principaux caracteres de l'épopée, par l'étendue, par les fictions, par le coloris poétique. Ce qui doit y dominer, c'est une abondance facile et pourtant sage, un style nombreux et liant plutôt que serré ou coupé, et c'est celui du *Télémaque*. Il est vrai que dans la police de Salente, établie par Idoménée, l'auteur descend à des détails qui paraissent trop petits, parce qu'ils sont de nature à ne pouvoir être relevés que par l'élégance des vers et la grâce de la mesure, comme nous en voyons de fréquens exemples chez les Anciens, et chez les Modernes qui ont su les imiter. C'est un des avantages propres à la poésie, de pouvoir anoblir certains objets que la meilleure prose ne peut faire valoir. Il s'ensuit que ces détails, qui d'ailleurs occupent peu de place, sont un défaut particulier dans l'ouvrage de Fénélon, et nullement un vice général de style. Il me paraît même qu'il a su, dans son *Télémaque*, se garantir de la diffusion qu'on peut lui reprocher ailleurs : c'est là qu'heureux émulateur des Anciens dont il était si rempli, il s'est rapproché en même tems de la richesse d'Homere et de la sagesse de Virgile.

D'autres critiques auraient voulu qu'il eût plus

de profondeur dans ses idées morales et politiques : ils ne se sont pas souvenus que l'auteur du *Télémaque* ne devait pas écrire comme celui de *l'Esprit des lois*. Je ne veux pas dire qu'il l'eût fait s'il l'eût voulu : je dis que quand même il l'aurait pu, il ne l'aurait pas fait et n'aurait pas dû le faire. Chaque genre doit avoir un caractere de style analogue à son objet. Ce qui n'est que solide et fort dans un livre sur les lois, paraîtrait sec dans un ouvrage mêlé de morale et d'imagination. L'un doit donner à la raison toute sa force : il ne veut qu'instruire et faire penser : l'autre doit songer surtout à donner de l'agrément et du charme à ses instructions : il veut plaire afin de persuader. Des principes de droit public, de politique et de législation doivent avoir de la profondeur dans un traité didactique ; mais ces premiers principes de justice et de bienveillance universelle, qui sont la base de tout bon gouvernement, très-heureusement pour nous, ne demandent point de profondeur de pensée. La conscience les reconnaît, le sentiment les saisit, et ils n'ont de profond que leur racine, que la nature a mise dans tous les cœurs. Le devoir et le dessein de Fénélon étaient de les inspirer à un jeune prince né pour régner ; et dans ce genre d'instruction, celui qui réussit le mieux, est sans contredit celui qui la

fait

fait aimer. Quand tous les lecteurs ne rendraient pas ce témoignage à Fénélon, c'en serait un qui seul tiendrait lieu de tous les autres, que le succès rare et presque unique de ses préceptes et de ses leçons. Pour apprécier le maître, il suffit de voir ce qu'il fit de son éleve, d'où il le ramena et jusqu'où il le conduisit. Il suffit de savoir (et de fidelles traditions nous l'apprennent) ce qu'était devenu le duc de Bourgogne, quel regne il promettait à la France, et quels regrets le suivirent, lorsque tant d'espérances s'en allerent avec lui dans le même tombeau.

Écartons toujours cette espece de critique, qui demande à un écrivain le mérite qu'il n'a pas dû avoir. Je ne chercherai pas plus dans *Télémaque* la force et la profondeur de Montesquieu, que dans *l'Esprit des Lois* les grâces et la douceur de Fénélon. Rendons hommage à la nature, qui en sait plus que tous les critiques, et qui, déterminant toujours les hommes qu'elle a doués, vers le genre de travail où elle les appelle, leur donne les qualités propres à y réussir.

Voltaire rapporte qu'après la mort du duc de Bourgogne, Louis XIV, qui n'aimait pas l'auteur de *Télémaque*, brûla tous les manuscrits du précepteur, que l'éleve avait conservés. Il cite au même endroit une lettre de Ramsay, ami de

Fénélon, où il est dit que si l'archevêque de Cambrai *eût vécu en Angleterre, il aurait donné l'essor à ses principes que personne n'a connus.* Les manuscrits brûlés sont une perte sans doute : quoiqu'ils ne consistassent probablement que dans une correspondance suivie de l'instituteur et du prince, il serait curieux et intéressant de voir ce qu'écrivait Fénélon au duc de Bourgogne qui le consultait sur tout; mais d'ailleurs, je ne sais tropce que peut entendre Ramsay par ces *principes que personne n'a connus.* Je crois qu'ils le sont suffisamment par les *Dialogues des morts*, et encore plus par le livre intitulé *Direction pour la conscience d'un roi.* Peut-être ni l'un ni l'autre n'était imprimé quand Ramsay écrivit sa lettre : le dernier n'a paru que de nos jours, long-tems après la mort de l'auteur. Quoi qu'il en soit, toute sa morale sur la maniere de gouverner est très-clairement dévelopée dans ses deux ouvrages. Elle est d'abord, par rapport aux républiques, comme résumée toute entiere dans ce peu de mots qu'il met dans la bouche de Socrate : « Il faut qu'un peuple ait » des lois écrites, toujours constantes et consa- » crées par toute la nation; qu'elles soient au dessus » de tout; que ceux qui gouvernent, n'aient d'au- » torité que par elles; qu'ils puissent tout pour » le bien, suivant les lois; qu'ils ne puissent rien

» contre ces lois pour autoriser le mal. » Quand Fénélon aurait écrit en Angleterre, eût-il pu dire mieux ? eût-il pu dire davantage ? Quant aux monarchies pures, qui sans avoir positivement un premier code politique écrit, un contrat social formel, ont toutes cependant une constitution dans des lois traditionnelles et des coutumes fondamentales, Fénélon a tracé les devoirs de leurs souverains dans *la Direction pour la conscience d'un roi.*

« L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt » général de la société est donc la loi immuable » et universelle des souverains. Cette loi est anté» rieure à tout contrat : elle est fondée sur la nature » même ; elle est la source et la regle sûre de » toutes les autres lois. Celui qui gouverne, doit » être le premier et le plus obéissant à cette loi » primitive : il peut tout sur les peuples ; mais » cette loi doit pouvoir tout sur lui ; le pere com» mun de la grande famille ne lui a confié ses » enfans que pour les rendre heureux. Il veut qu'un » seul homme serve par sa sagesse à la félicité de » tant d'hommes, et non que tant d'hommes ser» vent par leur misere à flatter l'orgueil d'un seul. » Ce n'est point pour lui-même que Dieu l'a fait » roi : il ne l'est que pour être l'homme des peu» ples..... Le despotisme tyrannique des souverains » est un attentat sur les droits de la fraternité

» humaine ; c'est renverser la grande et sage loi
» de la nature, loi dont ils ne doivent être que
» les conservateurs.... Le pouvoir sans bornes est
» une frénésie qui ruine leur propre autorité..... On
» peut, en conservant la subordination des rangs,
» concilier la liberté du peuple avec l'obéissance
» due aux souverains, et rendre les hommes tout
» ensemble bons citoyens et fideles sujets, soumis
» sans être esclaves, et libres sans être effrénés.
» L'amour de l'ordre est la source de toutes les
» vertus politiques, aussi bien que de toutes les
» vertus divines. »

Fénélon ne se borne pas à ces vues générales : sa *Direction* est un examen sommaire de tous les devoirs du prince, et par conséquent de tous les droits des sujets. Rien n'y est oublié ; et dans ce moment où un monarque patriote veut entendre la nation, parce qu'il veut et peut seul la *régénérer* (1), vous reconnaîtriez dans ce livre de Fénélon les vœux qui se manifestent de tous côtés. Je ne m'arrêterai que sur deux articles principaux, l'emploi des revenus publics et le degré de confiance qu'il faut accorder aux ministres. « Le bien des peuples ne doit être employé qu'à
» la vraie utilité des peuples même. Vous avez

(1) On voit que ceci a été écrit en 1788.

» votre domaine qu'il faut retirer et liquider :
» il est destiné à la subsistance de votre maison.
» Vous devez modérer cette dépense, surtout
» quand vos revenus de domaine sont engagés
» et que les peuples sont épuisés. Les subven-
» tions des peuples doivent être employées pour
» les vraies charges de l'État. Vous devez vous
» étudier à retrancher, dans les tems de pauvreté
» publique, toutes les charges qui ne sont pas
» d'une nécessité absolue. Avez-vous consulté
» les personnes les plus habiles et les mieux inten-
» tionnées qui peuvent vous instruire de l'état
» des provinces, de la culture des terres, de la
» fertilité des années dernieres, de l'état du com-
» merce, pour savoir ce que l'État peut payer
» sans souffrir ? Avez-vous réglé là-dessus les
» impôts de chaque année ?..... Vous savez qu'au-
» trefois le roi ne prenait jamais rien sur les
» peuples par sa seule autorité : c'était *le parle-*
» *ment*, c'est-à-dire, l'assemblée de la nation
» qui lui accordait les fonds nécessaires pour les
» besoins extraordinaires de l'État : hors de ce
» cas, il vivait de son domaine. Qu'est-ce qui a
» changé cet ordre, sinon l'autorité absolue que
» les rois ont prise? De nos jours on voyait encore
» les parlemens, qui sont des compagnies infi-
» niment inférieures aux anciens *parlemens* ou

» États de la nation, faire des remontrances pour » n'enregistrer pas les édits bursaux. Du moins » devez-vous n'en faire aucun sans avoir bien » consulté des personnes incapables de vous flatter, » et qui aient un véritable zele pour le bien » public. N'avez-vous point mis sur les peuples » de nouvelles charges pour soutenir vos dépenses » superflues, le luxe de votre table, de vos équi- » pages et de vos meubles, l'embellissement de » vos jardins et de vos maisons, les graces exces- » sives prodiguées à vos favoris ? »

La publication de ce livre n'aurait sûrement pas été permise sous le regne de Louis XIV : c'eût été une censure trop directe et trop terrible de ces travaux de Maintenon et de Versailles, aussi meurtriers que dispendieux, qui dévoraient à la fois (selon le rapport des historiens), et la substance des peuples qui les payaient, et la vie des soldats qu'on y employait. Il fut publié pour la premiere fois en 1748, dans le tems des prospérités de Louis XV, et il a été réimprimé en 1774, au commencement du regne actuel, et suivant les termes des éditeurs, *du consentement exprès du roi.*

L'autre morceau a pour but de faire voir combien il est dangereux pour un monarque de s'en rapporter uniquement à ceux qui sont en posses-

sion de sa confiance. « Il n'est point permis de
» n'écouter et de ne croire qu'un certain nombre
» de gens : ils sont certainement hommes ; et
» quand même ils seraient incorruptibles, du
» moins ils ne sont pas infaillibles. Quelque con-
» fiance que vous ayez en leurs lumieres et en
» leurs vertus, vous êtes obligé d'examiner s'ils
» ne sont point trompés par d'autres et s'ils ne
» s'entêtent point. Toutes les fois que vous vous
» livrez à un certain nombre de personnes qui
» sont liées ensemble par les mêmes intérêts ou
» par les mêmes sentimens, vous vous exposez
» volontairement à être trompé et à faire des in-
» justices. »

Je regarde comme un devoir de citer encore (quoiqu'on l'ait cité partout) ce qui regarde la liberté de conscience. « Sur toute chose, ne for-
» cez jamais vos sujets à changer de religion.
» Nulle puissance humaine ne peut forcer le re-
» tranchement impénétrable de la liberté du cœur.
» La force ne peut jamais persuader les hommes ;
» elle ne fait que des hypocrites. Quand les rois
» se mêlent de religion, au lieu de la protéger,
» ils la mettent en servitude. Accordez à tous la
» tolérance civile, non en approuvant tout comme
» indifférent, mais en souffrant avec patience
» tout ce que Dieu souffre, et en tâchant de

» ramener les hommes par une douce persua-
» sion. »

Ces choses-là ne peuvent trop se répéter : elles ont bien une autre force dans un écrivain tel que Fénélon, que dans ceux qui n'ont été que philosophes. Ce n'est pas que la vérité soit en elle-même susceptible de plus ou de moins; mais une vérité de cette nature a plus d'autorité auprès de ceux qui l'entendent, quand elle sort de la bouche d'un prélat de l'Église romaine. Il n'est que trop commun, quand on ne peut combattre les choses, de se rejeter sur la personne. Que Bayle fasse un livre exprès pour prouver que la tolérance civile est de droit naturel, bien des gens diront : C'est un philosophe, et croiront avoir répondu. Mais qui osera dire à Fénélon : Vous n'êtes pas un bon chrétien. Ce n'est pas la moindre partie de sa gloire, d'avoir été l'apôtre de la tolérance sous un regne de persécution; et si nous avons été affligés de voir un Bossuet préconiser celle de Louis XIV, nous en aimerons davantage Fénélon qui a osé la condamner.

Les *Dialogues*, qu'il n'eût pas fallu intituler *Dialogues des morts*, puisqu'il y en a beaucoup dont les interlocuteurs sont censés vivans, ne roulent pas en général sur un fonds d'idées aussi grave ni aussi sévere; ils sont proportionnés à

l'âge du prince pour lequel ils étaient faits. La plupart ont pour résultat un point de morale qui doit servir de leçon ; mais quelquefois l'auteur, tout occupé de son dessein, sacrifie un peu la dignité du personnage pour établir le précepte ; et quelques grands-hommes de l'antiquité sont obligés de descendre pour instruire le petit-fils de Louis XIV. Les *Dialogues* entre les Modernes sont d'une raison plus forte, parce que celle du prince devenait plus mûre. Les meilleurs, à mon gré, sont ceux de Louis XI et du cardinal la Balue, de Charles-Quint et de François Ier. Ces quatre personnages se disent des vérités fort dures, mais fort instructives ; et leurs caracteres sont bien conservés. Fénélon a tiré un autre dialogue très-court, mais très-bien conçu, de l'anecdote piquante de ce jeune moine de Saint-Just, que l'ennuyé Charles-Quint allait réveiller avant le jour, et qui lui dit avec une naïveté si plaisante : *Eh ! n'êtes-vous pas content d'avoir si long-tems troublé le repos du monde ? Faut-il donc que vous l'ôtiez à un pauvre novice qui ne demande qu'à dormir ?* En total, quoique ces *Dialogues* soient quelquefois un peu négligés dans la diction et d'une raison assez commune, je préférerais le naturel qu'on y sent toujours, et le bon esprit qu'on y aperçoit souvent, au babil si spirituellement

raffiné, qui fatigue dans ceux de Fontenelle. On a joint à ceux de Fénélon quelques historiettes morales à la portée de la premiere jeunesse; mais tout le monde peut lire avec grand plaisir le morceau qui a pour titre *Aventures d'Aristonoüs* : il est écrit comme le *Télémaque*.

Nicole, oublié comme controversiste, a conservé de la réputation par ses *Essais de morale*, quoiqu'on ne les lise guere plus que ses *Dissertations polémiques*. C'est un logicien fort exact, et un auteur d'un style pur et sain, comme tous ceux de Port-Royal; mais il est un peu froid et très-verbeux : il prouve plus la morale qu'il ne la persuade, et raisonne plus qu'il ne touche; ce qui n'empêche pas que la lecture de ses écrits ne soit utile : Voltaire lui-même en a loué plusieurs.

Duguet, autre écrivain de la même école, et qui soutint aussi pour elle de longs combats dont on ne parle plus, est digne de se reproduire aux regards de la postérité, par le mérite et l'importance du sujet qu'il a traité sous le titre d'*Institution d'un prince*, livre composé pour le fils aîné du duc de Savoie, Victor-Amédée. Il est vrai que ce qui concerne la religion et le clergé occupe trop de place dans cet ouvrage : de quatre volumes, les deux derniers y sont entiérement consacrés; et Fénélon, dans une *Direction de conscience*, en dit

cent fois moins sur les matieres ecclésiastiques, que Duguet dans un Traité de l'art de gouverner. C'est que le premier, comme tous les esprits supérieurs, se restreint à l'essentiel, s'oublie lui-même pour son sujet, et ne prétend pas qu'un souverain en sache autant qu'un évêque ou un docteur ; l'autre, au contraire, abonde avec complaisance dans ce qui a été l'objet de ses études, et ne songe pas que, pour bien instruire, il ne faut pas dire tout ce qu'on sait, mais seulement ce qui convient à ceux qu'on instruit. Cependant, en laissant de côté ces deux volumes, qui pour un prince auraient pu être réduits à dix pages, on trouve dans les deux premiers, quoiqu'ils soient encore trop diffus, beaucoup d'ordre et de clarté, un fonds d'instruction solide, des principes sages et des moyens très-judicieusement présentés pour garantir un souverain de tous les piéges qui l'environnent, pour trouver la vérité et des amis, écarter le mensonge et éviter l'injustice. Le plan de conduite et de gouvernement qu'il trace, est certainement très-bon à suivre ; mais aussi celui qu'il a suivi lui-même dans son livre, lui ménageait de grands secours. Il en a fait une espece de recueil des plus beaux préceptes de sagesse et des traits les plus heureux des anciens philosophes qui ont écrit pour former de bons princes, ou pour

les louer, de Tacite, de Séneque, de Pline et des meilleurs historiens du siecle d'Auguste ou du moyen âge. Personne n'a plus mis à contribution l'antiquité; mais personne n'a mis plus de bonne foi dans ses emprunts. Il cite réguliérement en note tout ce qu'il traduit dans son texte, et son érudition et sa candeur font un honneur égal aux bonnes études qu'il avait faites, et aux maîtres qui les avaient dirigées. Son style a plus de force et d'intérêt que celui de Nicole, quoiqu'on puisse desirer qu'au talent de fondre habilement l'esprit des Anciens dans son ouvrage, il eût joint celui de s'exprimer, comme eux, avec cette imagination qui anime tout. Il est du moins animé d'un sincere amour de la vertu et du bien public : il déteste toute flatterie, et n'oublie rien pour mettre le prince en garde contre elle, et faire tomber toutes les sortes de masque dont elle se couvre. On pourra juger de la sévérité de ses maximes par ce morceau, qui aurait un peu embarrassé les prédicateurs qui se font panégyristes. « Un prince doit
» défendre en public comme en secret tout ce qui
» est excessif, et regarder comme excessif tout
» ce qui blesse la vérité. Un discours flatteur, pro-
» noncé dans une cérémonie, doit être interrompu
» par lui, si celui qui le fait n'a pas profité des
» avis qu'on lui a fait donner, de n'y rien mêler

» que de sage et de raisonnable. Une action de » cet éclat est sue dans tout le royaume; elle ferme » la bouche à tous ceux qui croiraient avoir de » l'esprit en disant de belles paroles, sans se mettre » en peine qu'elles fussent vraies; elle met en » honneur le prince, comme ennemi déclaré du » mensonge; elle apprend à tous ses sujets que » le moyen de lui plaire, est d'aimer, comme » lui, la vérité..... » Et ailleurs : « Les inscriptions » qu'on gravera sur le marbre ou sur l'airain se- » ront condamnées par le prince, et changées par » son ordre, si elles ne sont simples et sinceres. » C'est un mal plus grand de perpétuer la flatterie » par des monumens durables, que de la souffrir » dans des discours qui ne laissent point de ves- » tiges. C'est rendre le scandale comme éternel, » et apprendre à la postérité à mépriser la vérité, » que de lui laisser de si mauvais exemples. Les » hommes s'y accoutument; mais l'indignation » de Dieu ne passe point, et une statue avec un » titre insolent, est une espece d'idole qui lui » rend odieux le lieu où elle est érigée, et le » peuple qui n'en gémit pas. »

Jusqu'ici ce n'est que le langage d'une raison ferme et sévere; mais voici le rigorisme outré, qui tombe dans la petitesse et la puérilité. « Il » aura surtout une extrême indignation contre

» toutes ces vaines fictions où les noms des an-
» ciennes divinités lui seront attribués, aussi bien
» que leur prétendu pouvoir sur la terre ou sur la
» mer, sur la guerre ou sur la paix. Il n'y a rien,
» d'un côté, de si froid que ces chimeres, et d'un
» autre, de plus impie ni de plus scandaleux. Je
» sais que les noms de Mars, de Neptune et de
» Jupiter sont des noms vides de sens; mais ce
» sont des noms qui ont servi au démon pour
» tromper les hommes, et pour se faire rendre
» par eux les honneurs divins. C'est donc faire
» injure au prince, que de le mettre à la place
» de cet usurpateur; et le prince se déshonore en
» consentant à cette impiété. Cependant les théâ-
» tres en retentissent, la musique s'exerce sur ces
» indignes fictions, les peuples s'infectent de cette
» espece d'idolâtrie, et les châtimens pleuvent en
» foule du ciel sur une nation qui s'est fait un jeu
» d'un si grand mal. »

Ce sont des passages dans ce goût qui ont contribué à décréditer de bons auteurs. Comment concevoir dans un auteur, qui d'ailleurs écrit en homme de sens, une si bizarre proscription et une colere si déplacée? Voltaire a pu dire des Modernes en plaisantant :

Ils sont chrétiens à la messe,
Ils sont payens à l'opéra.

Mais en bonne foi, Duguet a-t-il pu penser que l'on fût *idolâtre* pour donner le nom de Mars à un guerrier, ou de Vénus à une belle femme? Comment n'a-t-il pas voulu voir que ces dénominations n'étaient que des figures de style, une sorte de métaphore, et que Mars signifiait la vaillance personnifiée; Jupiter, la puissance; Minerve, la sagesse, etc.? A-t-il cru que quelqu'un fût assez sot pour se croire une de ces divinités antiques, que les plus raisonnables des payens ne regardaient eux-mêmes que comme des emblêmes et des symboles? Et qu'est-ce que *le démon* a de commun avec ce langage figuré et de convention? Boileau, qui était dévot, mais dévot sensé, s'est moqué, dans son *Art poétique*, des rigoristes de son tems, qui avaient manifesté le même scrupule que Duguet. Tout le monde sait ces vers; mais ce sont les vers que tout le monde sait qu'il faut toujours citer, parce qu'ils font toujours plaisir. Le morceau où il explique les avantages du systême mythologique, est un des chefs-d'œuvre de sa plume.

Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre;
C'est Jupiter armé pour effrayer la Terre.

Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse;
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient des bords africains par l'orage emportés,
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole en sa faveur les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache,
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache,
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur.

. . . .

De n'oser de la fable emprunter la figure,
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,
D'empêcher que Caron dans sa fatale barque,
Ainsi que le berger ne passe le monarque,
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,

De figurer aux yeux la Guerre au front d'airan,
Et le Tems qui s'enfuit une horloge à la main.....

. . . .

Et partout des discours, comme *une idolâtrie*,
Dans leur faux zele iront chasser l'allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur.

Voilà bien la prétendue *idolâtrie* qui échauffe si mal à propos le zele de Duguet. Ces vers, imprimés long-tems avant son livre, auraient bien dû l'avertir de sa bévue. Je le réfute, d'ailleurs, dans toutes les regles ; car j'oppose à un docteur janséniste, une poëte janséniste aussi, comme j'ai opposé tout à l'heure aux dévots intolérans, un archevêque dévot et tolérant : c'est, ce me semble, faire bonne guerre et battre l'ennemi sur son terrain.

Peut-être dans cette invective contre les prologues d'opéra, entrait-il un peu d'animosité contre Louis XIV, que les jansénistes n'aimaient pas plus qu'il ne les aimait. Mais si ce monarque encouragea un peu trop les louanges, était-ce une raison pour traiter Quinault comme un payen ? Et pour citer encore Boileau,

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots ?

ne rendons pas moins de justice à ce que Duguet a dit de bon. Il parle fort sensément sur les inconvéniens de cette multiplicité d'ordonnances

successives et souvent contradictoires, qui révoquent aujourd'hui et sont révoquées demain. « Il
» n'y a point de plus grand mal dans l'État,
» qu'une foule de lois qui le chargent et l'em-
» barrassent. Leur multitude a toujours été re-
» gardée comme une preuve certaine d'une mau-
» vaise administration, parce qu'elle est un effet
» ou de l'imprudence qui ne sait pas choisir, ou
» de la faiblesse qui ne sait pas exécuter, ou de
» l'inconstance qui ne sait rien soutenir, ou
» du caprice qui convertit en lois toutes les fan-
» taisies. »

Il s'exprime sur la nature du pouvoir légal avec autant de justesse et de netteté que tous les philosophes que vous avez déjà entendus, et il importe de constater cette réunion de sentimens. « Le premier caractere de la souveraine
» autorité, quand elle est pure, et qu'elle n'a
» point dégénéré ni de son origine ni de sa fin,
» est de gouverner par les lois, de se régler sur
» elles, et de se croire interdit tout ce qu'elles dé-
» fendent. Ainsi le prince et les lois commandent
» la même chose : l'autorité n'est point partagée.
» L'exemple du prince n'affaiblit pas les lois, et
» les lois ne condamnent pas le prince. »

Il lui recommande spécialement de consulter la voix publique sur le choix de ses ministres.

« Un bon prince fait plus d'état d'une réputa-
» tion bien établie, que des relations secretes
» qui sont quelquefois l'effet des préjugés, et
» qui n'ont que l'autorité des particuliers dont
» on les reçoit. Il est plus facile de les tromper
» que le public qui examime tout, et qui est com-
» posé d'une infinité de sortes d'esprits et de
» caracteres qui ne s'unissent guere dans l'estime
» d'une même personne, à moins qu'elle ne le
» mérite. »

Tout ce qu'il prescrit sur les encouragemens que demande l'agriculture, sur le soulagement dû aux cultivateurs, sur la liberté nécessaire au commerce, sur les maux que lui font les droits de traite et de péage, est entiérement conforme aux documens de nos meilleurs économistes. Il s'éleve contre toute espece d'abus. « Le prince
» doit examiner si l'État n'est point chargé de
» doubles emplois; si une province ne paie pas
» en même tems les appointemens du gouver-
» neur et ceux du commandant qui en tient la
» place; s'il n'en est pas ainsi de plusieurs villes et
» de plusieurs ports; s'il n'en est pas ainsi de plu-
» sieurs emplois, dont l'un a le titre et les re-
» venus, et dont l'autre fait les fonctions avec
» des gages, peu différens de ceux du titulaire.
» Le prince doit regarder ces doubles emplois

» comme des abus, et il réduit tout à l'unité,
» sans avoir égard aux raisons qui servent de pré-
» texte à la multiplication des officiers et au dou-
» blement de leurs gages. »

Mais rien n'est mieux pensé que ce qu'il dit sur les impôts, sur la maniere de les promulguer, sur l'obligation de les motiver et d'en limiter la durée. « La maniere la plus naturelle d'éta-
» blir sur le peuple des taxes nouvelles, est de les
» faire accepter par les États assemblés..... Il
» n'y a rien dont le peuple ne soit capable quand
» on prend confiance en lui, et qu'on paraît l'ad-
» mettre dans les conseils publics. Il s'anime lui-
» même alors à sa propre défense, et il entre
» avec zele dans tous les sentimens d'un prince
» qui veut bien lui en prouver la justice. Mais
» si l'on paraît compter pour rien son approba-
» tion et ne vouloir que ses richesses, il se dé-
» tache des intérêts du prince, comme s'ils étaient
» différens des siens; il murmure contre toutes
» les impositions nouvelles, et il est encore plus
» blessé des préfaces dont on tâche de colorer cha-
» que édit..... La condition la plus importante
» est d'être exactement fidele à la parole de les
» supprimer dès que le besoin sera cessé. On ne
» saurait croire combien le prince a d'intérêt à
» ne chercher sur cela ni détour ni prétexte. Il

» a toute la confiance de ses sujets, s'il est sincere ; mais il la perd et avec elle sa réputation, s'il n'est exact jusqu'au scrupule. Il n'y a point de contribution que le peuple n'accepte, si elle n'est que pour un tems limité et s'il en est certain ; mais la plus légere taxe l'effraie avec raison, s'il la regarde comme éternelle. Il n'est pas assez injuste pour refuser un secours extraordinaire dans un pressant besoin ; mais il s'afflige avec justice de ce que le besoin étant passé, la charge extraordinaire devient un joug perpétuel. Il a donné à Louis XII, roi de France, le nom de *Pere du peuple*, quoique ce prince ait eu presque toujours la guerre, et qu'il ait fait de grandes levées d'hommes et de deniers, parce que tous les tributs extraordinaires étaient abolis dès qu'il lui était permis de désarmer. Il en sera ainsi de tous les rois qui auront la même conduite. Ils trouveront dans leurs sujets un zele pour leur service et une préparation à tout entreprendre, à tout souffrir pour leurs intérêts, que rien ne sera capable de ralentir s'ils observent religieusement leurs promesses, et s'ils prouvent par leur fidélité à supprimer les nouveaux tributs, qu'ils ne les exigent que dans la nécessité, qu'ils consentent avec peine à les établir et qu'ils les

» abolissent avec joie. Ils rendront cette preuve
» complete en prenant part eux-mêmes à la con-
» dition du peuple, en se privant avec plus de
» sévérité des choses qui ne servent qu'au plaisir,
» en retranchant toute dépense qui ne sera pas
» inévitable, en faisant suspendre tous les ouvra-
» ges commencés pour le bien public, mais qui
» peuvent être suspendus; en témoignant qu'ils
» sentent et qu'ils partagent la peine de leurs su-
» jets, et qu'ils sont eux-mêmes dans une situa-
» tion violente, jusqu'à ce qu'il leur soit permis
» de les soulager. Ils persuaderont ainsi le peu-
» ple qu'ils sont plus jaloux que lui-même de
» son repos, plus attentifs à son bien, plus oc-
» cupés de son intérêt. Ils établiront en son affec-
» tion la principale ressource de l'État. Ils met-
» tront chez les étrangers leurs royaumes en ré-
» putation, comme gouvernés par des princes
» aimés uniquement, et comme pleins de sujets
» préparés à tout entreprendre et à tout souffrir
» pour leur querelle; et ils empêcheront ainsi bien
» des guerres étrangeres et bien des entreprises
» secretes, dont le mécontentement public est
» souvent l'occasion et le prétexte. »

Ce ne sont pas là de vaines prédications: ce sont des vérités essentielles en politique comme en morale, fondées sur la nature des choses, prou-

vées par l'expérience, attestées par l'histoire de tous les tems. Quoique la violence et l'artifice puissent donner aux souverains quelques avantages passagers, il est démontré par les faits, qu'en total et en dernier résultat la puissance la plus solide est celle qui est appuyée sur l'affection des peuples, et que par conséquent pour être puissant, il faut être juste. Le proverbe connu :

Si vous voulez la paix, soyez prêt à la guerre,

est d'une vérité éternelle ; et quel meilleur moyen d'être prêt à la guerre, que d'établir l'ordre et l'abondance qui en est la suite, pendant la paix? Quelle différence entre les ressources pénibles, incompletes, incertaines que l'on peut tirer d'un peuple épuisé dès long-tems par des exactions habituelles, et celles qu'on peut attendre, quand il le faut, des tributs faciles, volontaires, empressés que vous offre la reconnaissance d'un peuple à qui l'on a laissé ses propriétés naturelles et légitimes jusqu'au moment du besoin ? Croit-on que ce calcul échappe aux puissances ennemies ; qu'elles ne sachent pas à peu près à quoi se bornent les secours extraordinaires que peut fournir malgré lui un peuple pauvre et mécontent ; qu'elles ne comptent pas très-souvent sur l'impossibilité de faire la guerre dant cet état de détresse, et qu'elles ne sachent pas y proportionner les sacri-

fices qu'elles exigent avec un orgueil insultant ? De là des humiliations qu'il faut dévorer, la perte d'une considération nationale, si importante sous tous les rapports : de là une foule de disgraces dont le regard sévere et perçant de l'histoire apercevra la cause dans le désordre des finances et dans le systême funeste de porter les impositions jusqu'au dernier degré du possible. Mais aujourd'hui surtout que, la guerre étant si dispendieuse et si peu décisive, il ne s'agit presque plus que de savoir quel est celui qui pourra la payer le plus long-tems, on y regarderait à deux fois avant d'attaquer ou d'offenser un prince qu'on saurait avoir à sa disposition le cœur, le bras, la bourse de vingt-cinq millions de sujets heureux, dont on oserait troubler le bonheur. Toutes ces considérations sont renfermées implicitement dans le paragraphe que je viens de citer. L'auteur ne s'échauffe pas souvent ; mais ordinairement il raisonne bien. Un des endroits (et il y en a peu) où il a quelque véhémence, encore en s'aidant de l'Écriture et des prophetes, c'est celui où il montre à quels revers s'expose un monarque qui a fait craindre aux autres son orgueil et son ambition. « Il excite la jalousie et la défiance des » princes voisins qui s'unissent pour réprimer son » ambition, qui l'obligent à se défendre au lieu

» de les attaquer, et qui tâchent de le réduire » à un tel état qu'il ne puisse les intimider. Il » est contraint d'acheter la paix qu'il avait lui- » même troublée, de restituer pour cela des places » usurpées, et d'en raser d'autres qu'il avait for- » tifiées avec des dépenses infinies. Il est forcé de » passer les dernieres années de sa vie dans la » guerre, au lieu du repos qu'il s'y était promis; » elle devient plus générale et plus animée lors- » qu'il en est las, et qu'on sait bien qu'il desire » de la terminer même à des conditions honteu- » ses. On commence à le mépriser lorsqu'il n'est » plus en état de mépriser les autres; on lui de- » mande plus qu'il n'a pris. On veut lui enle- » ver son ancien héritage, pour le faire repentir » de ses usurpations; et il éprouve dans une triste » vieillesse la vérité des imprécations que l'Écri- » ture fait contre les princes qui s'imaginent être » grands, parce qu'ils sont orgueilleux et injustes. » *Malheur à vous*, dit-elle à l'un d'entr'eux, *qui* » *ravissez ce qui n'est point à vous! Pensez-vous* » *donc que vous ne serez pas vous-même la proie* » *d'un autre, et qu'après avoir méprisé les autres,* » *vous ne tomberez pas vous-même dans le mépris?* » *Il viendra un tems où vous cesserez d'usurper ce* » *qui n'est point à vous, et où vous serez la proie* » *des autres, où vous serez las de traiter les autres*

» *avec mepris, et où vous en serez méprisé.* L'idée
» fastueuse qu'un prince s'était efforcé de donner
» de lui-même, disparaît alors. On lui insulte dès
» qu'on ne le craint plus, et il est contraint de
» souffrir qu'on dise hautement de lui ce qui est
» marqué dans un prophete : Quoi ! est-ce donc
» là cet homme qui troublait toute la Terre, qui
» ébranlait les royaumes, qui désolait l'Univers
» et qui ruinait les villes ? »

Quand on ne saurait pas que le livre de Duguet a été composé dans les dernieres années de Louis XIV, et dans les tems de la malheureuse guerre de la succession d'Espagne et des conférences trop mémorables de Gertrudenberg, il serait impossible de ne pas reconnaître dans ce tableau le prince que l'on y désigne si clairement. Le tableau n'est que trop fidele dans tous les points ; et il n'est pas étonnant que les écrivains jansénistes, dont la persécution aigrissait la sévérité naturelle, aient été si odieux à ce monarque, qui les haïssait comme sectaires, et les craignait comme censeurs ; que les plus célebres aient été forcés, sous son regne, de vivre et d'écrire dans les pays étrangers, et que plusieurs de leurs ouvrages, particuliérement celui-ci, n'aient été imprimés en France qu'après la mort du roi. L'on ne peut nier que la leçon ne fût vraie ; mais il eût mieux valu, je pense, la laisser

à la justice de l'histoire. Il était peu généreux et peu décent d'insulter à l'infortune d'un roi septuagénaire, qui d'ailleurs la soutenait avec tant de courage et de grandeur d'ame. Au reste, à cette leçon que donne Duguet, on peut en ajouter une autre : c'est que ceux même qui voulaient punir un monarque long-tems victorieux, d'avoir abusé de sa prospérité, abusaient à leur tour de la leur à un excès capable de tourner contr'eux l'indignation qu'ils avaient d'abord excitée contre lui, et qu'à leur tour encore ils furent bientôt punis de leur aveugle et imprudente animosité. Il n'y avait pas plus de politique que de noblesse à rejeter avec une dureté outrageante les conditions les plus avantageuses qu'ait pu jamais offrir aucun traité. Quelle petitesse et quelle erreur de l'esprit de vengeance, de rebuter les demandes d'un ennemi abattu, plutôt que de profiter des avantages durables et solides qu'il vous assure ! Quoi de plus heureux que de pouvoir se donner les honneurs de la modération en consultant ses propres intérêts ! Au lieu de répéter avec une hauteur méprisante, aux négociateurs français : *Eh bien! vous dites donc que le grand roi propose.....* Il eût mieux valu écouter avec attention, et accepter avec sagesse les énormes sacrifices que *le grand roi* proposait. L'éloquent Polignac, qui soutint avec tant de dignité

un ministere humiliant, avait raison de leur dire: *On voit bien que vous n'êtes pas accoutumés à vaincre.* Et lorsque, trois ans après, l'ascendant de Villars, la journée de Denain et la prudente neutralité de l'Angleterre eurent rétabli l'équilibre; quand l'Empire et la France traiterent avec égalité, et qu'il ne fut plus question ni des offres démesurées de Louis XIV, ni de l'influence que les Hollandais auraient eue dans un traité dont ils avaient pu être les arbitres, ils durent se souvenir de ce que leur avait prédit quelque tems auparavant ce même Polignac: *Nous traiterons de vous, chez vous et sans vous.*

Le principal défaut de la plupart des écrivains dont je viens de parler, c'est une diction lâche et diffuse. Les deux hommes qui donnerent le premier modele de ce style précis qui fortifie la pensée en la resserrant, furent la Rochefoucauld et la Bruyere. Personne n'a porté ce mérite plus loin qu'eux; mais il ne faut pas oublier que, pour y parvenir, ils adopterent une méthode qui exclut d'autres avantages et dispense de beaucoup de difficultés. En écrivant par petits articles détachés, et faisant ainsi un livre d'un recueil de pensées isolées, ils s'épargnerent, comme l'observait Boileau, le travail des transitions, qui est un art pour les bons écrivains et un écueil pour les autres. Ils

n'avaient besoin non plus, ni de plan, ni de méthode, ni de proportions, ni de cet intérêt général, dont il est si difficile et si beau d'animer l'ensemble d'un ouvrage qui joint l'unité d'objet à l'étendue des détails. Ils ne s'occupaient qu'à faire valoir une seule idée à la fois, à en tirer le meilleur parti possible, pour passer ensuite à une autre sans aucune liaison qu'une étoile ou un alinéa. Mais en revanche ils se distinguerent par les qualités propres à ce genre d'ouvrage; et la tournure réfléchie et les formes concises de leur style donnerent à notre prose un caractere qui lui a été utile, et une sorte de beauté qu'il convenait de joindre à tous les titres qu'elle avait déjà.

Voltaire a dit que les *Maximes* de la Rochefoucauld étaient un des livres originaux du siecle de Louis XIV; et J. J. Rousseau n'a pas dissimulé son éloignement pour ce *triste livre.* Voltaire ajoute qu'il n'y a presque qu'une seule vérité, c'est que l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions, et tous ces divers jugemens sont fondés. On peut même aller plus loin, et dire que non-seulement cet ouvrage attriste et flétrit l'ame, mais qu'il a un grand défaut en morale : c'est de ne montrer le cœur humain que sous un jour défavorable. Il y aurait peut-être tout autant de sagacité, et sûrement beaucoup plus de justice à dé-

mêler aussi ce qu'il y a dans l'homme de noble et de vertueux. Croit-on que la vertu ne garde pas souvent son secret tout aussi bien que l'amour-propre, et qu'il n'y ait pas autant de mérite à l'apercevoir ? Il y a de plus un avantage réel, celui de faire voir à l'homme tout ce qu'il porte en lui de principes du bien, de lui faire sentir tout ce dont il est capable, et de l'élever ainsi à ses propres yeux. Au contraire, en généralisant trop la satyre, il semble que tout le monde la mérite, et que par conséquent personne n'en soit flétri : là où l'on inculpe tous les hommes, nul ne peut être noté.

Les *Maximes* de la Rochefoucauld calomnient souvent la nature humaine, en supposant que ce qu'elle a de meilleur part d'un principe vicieux. « Cette clémence, *dont on fait une vertu*, se pra-» tique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, » souvent par crainte, et presque toujours par » tous les trois ensemble. » D'abord, que signifient ces mots, *dont on fait une vertu ?* Quoi donc, la clémence n'en est-elle pas une ? Est-il sûr qu'elle n'ait jamais d'autre source que la *vanité*, la *paresse* ou la *crainte ?* Pourquoi donc ne naîtrait-elle pas, ou de la pitié, qui est si naturelle à tous les hommes, ou d'une bonté généreuse, naturelle aux grandes ames ? César était-il *timide*, était-il

paresseux? et s'il sentit qu'il y avait quelque chose de plus noble à pardonner à tous les sénateurs prisonniers à Pharsale, qu'à les faire tous égorger; si ce sentiment lui fit éprouver quelque satisfaction de lui-même, est-ce là ce que la Rochefoucauld appelle de *la vanité?* Ce terme serait très-impropre. *La vanité* est l'orgueil des petites choses : celui du vainqueur de Pharsale, pardonnant aux Romains, ne peut, dans aucun cas, s'appeler ainsi. Et puis est-il bien sûr que le plaisir de faire une bonne action soit nécessairement de l'orgueil? Si le contentement de la bonne conscience n'est pas autre chose, il ne faut donc plus croire au bonheur qu'elle procure, à ce bonheur regardé comme le plus pur de tous et le plus doux; car certainement l'orgueil n'est rien de tout cela, et Voltaire l'a caractérisé parfaitement par ce vers :

Il renfle l'ame, et ne la nourrit pas.

Ce que j'ai dit de la clémence de César, je le dis de celle de Titus, de Trajan, d'Henri IV, de Louis XII. Pourquoi donc ne penserait-on pas qu'ils étaient clémens, tout simplement parce qu'ils étaient bons? N'y a-t-il point de bonté dans l'homme? La Rochefoucauld voudrait-il nous défendre de croire à la bonté?

« La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans leur cœur. »

Où est la preuve de cette assertion générale ? Restreignez-la, elle sera aussi vraie que commune; énoncée comme elle l'est, elle est démentie par cent exemples. Comment savons-nous que le calme apparent cache souvent *l'agitation* intérieure ? parce que dans ce cas, quelque effort que l'on fasse, elle se trahit toujours par quelque indice; mais lorsqu'on n'en voit paraître aucun, de quel droit affirmer que cette agitation existe ? Sera-ce en jugeant du cœur d'autrui par le nôtre ? Mais qui aura le droit de dire : Nul n'a plus de force d'ame que je n'en ai ? L'accusation est donc gratuite : c'est vouloir en deux lignes infirmer le témoignage de tous les siecles, et l'hommage qu'ils ont rendu aux ames fortes qui ont fait honneur à la nature humaine par leur inébranlable fermeté. Qui a dit à l'auteur des *Maximes*, que Soranus et Thraséas étaient agités à leurs derniers momens, quand un observateur tel que Tacite les représente tranquilles ? Et cet électeur de Saxe, qui jouait aux échecs lorsqu'on vint lui annoncer qu'il fallait aller à l'échafaud, qui, pour toute réponse, demanda la permission d'achever la partie, la gagna, et alla mourir ! Sommes-nous bien sûrs que sa *constance* ne fût qu'une agitation cachée ? L'on dira peut-être qu'il n'est guere possible qu'un souverain quitte la vie avec une

une indifférence absolue, et qu'il aurait mieux aimé ne pas mourir. Je le crois, et c'est pour cela que j'admire sa *constance;* elle ne détruit pas la nature, elle la dompte, et si promptement, qu'on ne s'aperçoit pas du combat. Est-ce là de l'agitation? Non : c'est du vrai courage, qui n'est autre chose qu'une résignation tranquille à la nécessité.

« La modération est une crainte de *tomber* dans » l'envie et le mépris que méritent ceux qui s'eni- » vrent de leur bonheur; c'est *une vaine ostenta-* » *tion* de la force de notre esprit; enfin, la mo- » dération des hommes dans leur plus haute élé- » vation, est un desir de paraître plus grands que » leur fortune. »

Toujours des généralités qui font croire que l'observateur n'a vu l'homme que d'un côté, et que la différence des caracteres lui échappe. Qui peut ignorer qu'il y a des hommes naturellement modérés, comme d'autres sont incapables de l'être; des hommes qui par eux-mêmes ne sont susceptibles d'aucune espece d'enivrement, tandis que d'autres ont la tête tournée pour très-peu de chose? Pour en bien juger, il n'y a qu'à les suivre dans leur conduite habituelle. Était-ce par une *vaine ostentation* que Catinat s'amusait à jouer aux quilles le lendemain d'une bataille gagnée? On

pourrait le soupçonner, si d'ailleurs on avait vu son humeur dépendre de sa fortune; mais quand on le voit le même dans tous les momens, n'est-il pas très-présumable qu'il était dans son caractere d'être de sang-froid dans toutes les circonstances, et qu'accoutumé à s'amuser des petiteschoses, comme à s'occuper des grandes, il nevoyait aucune raison pour que la victoire de la veille l'empêchât de faire sa partie de quilles le lendemain ?

« L'orgueil est égal dans tous les hommes, et » il n'y a de différence qu'aux moyens et à la ma- » niere de le mettre au jour. »

Je ne crois point du tout cette proposition vraie, pas même en mettant l'amour de soi à la place de *l'orgueil*; ce qui pourtant se rapprocherait de la vérité, du moins en ce sens, que l'amour de soi est commun à tous les hommes; et il leur est commun, parce qu'il leur est nécessaire. Il ne devient un vice que par l'excès, et alors il s'appelle *orgueil*. Dire que cét orgueil *est égal dans tous*, c'est anéantir une vertu qui lui est opposée, la modestie. Il n'est pas vrai qu'elle ne consiste que dans les formes extérieures : prétendre que personne n'est véritablement plus modeste qu'un autre, c'est dire que nul homme n'a plus de bon sens qu'un autre homme; que nul n'est capable de restreindre par la réflexion l'idée trop

avantageuse qu'il est tenté d'avoir de lui-même ; que nul n'est assez raisonnable pour apprécier à leur juste valeur les avantages de la fortune, de la naissance et de la nature, et de compenser ce qu'il a par ce qui lui manque, ce qu'il sait par ce qu'il ignore. Or, cette assertion est démentie par l'expérience. Vous voyez de grands seigneurs estimer au juste le hasard de la naissance, et des bourgeois anoblis entêtés de leur noblesse d'un jour ; vous voyez des hommes instruits discuter avec réserve, et des ignorans qui tranchent sans discuter ; des hommes d'un grand talent le révérer très-sincérement dans les autres, et de plats écrivains se mettre de la meilleure foi du monde au dessus des plus grands génies. Si la maxime de la Rochefoucauld était vraie, il faudrait mettre sur la même ligne Racine, qui disait à son fils : *Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens*, et ce rimeur écervelé (1), qui de nos jours disait publiquement : *Il n'y a pas dans Voltaire un seul vers que je voulusse avoir fait.*

« La force et la faiblesse de notre esprit sont » mal nommées : elles ne sont en effet que la » bonne ou mauvaise disposition des organes du » corps. »

---

(1) Gilbert.

Si la Rochefoucauld était matérialiste, on croirait qu'il a voulu dire que tout est physique dans nous; mais dans tout son livre il se montre très-religieux. Il faut donc entendre sa pensée dans le sens de ces vers de Chaulieu :

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

C'est une vérité poétique, c'est-à-dire, du nombre de celles à qui l'on ne demande que de pouvoir être souvent appliquées avec fondement. Mais un moraliste doit écrire et penser avec une justesse plus sévere; et il est très-faux que la force d'esprit dépende toujours de la disposition du corps. Il est démontré par des faits sans nombre, que cette force peut se trouver dans le corps le plus mal *disposé.* Quand le maréchal de Saxe, gonflé d'hydropisie, ne pouvant se mouvoir sans douleur, se faisait porter à Fontenoy dans une gondole d'osier, et disait en riant : *Il serait plaisant que ce fût une balle ou un boulet qui me fît la ponction;* la force de son ame était-elle *mal nommée?* n'était-ce que *la bonne disposition de ses organes?*

« L'amour de la justice n'est, en la plupart » des hommes, que la crainte de souffrir l'in» justice. »

Je n'en crois rien du tout : c'est le cri de la conscience, c'est un sentiment qui précede toute réflexion. Il y a mille injustices que nous ne craignons pas de souffrir, et dont la seule idée nous révolte. En vérité, c'est un étrange projet que celui d'anéantir toutes les vertus, la bonté, la justice, la modération, la modestie, etc.

Il ne lui restait plus qu'à détruire l'amitié ; voici ce qu'il en dit : « L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un commerce où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. »

Ne prend-il pas ici l'amour de soi pour l'amour-propre ? on les confond souvent dans le langage philosophique : dans le langage usuel on les distingue ; et l'amour-propre ne se dit ordinairement que de l'amour de soi porté jusqu'à l'égoïsme, ou la présomption, c'est-à-dire, jusqu'à tout rapporter à soi seul, ou présumer trop de ce que l'on vaut. Mais en morale, l'amour de soi n'est point vicieux en lui-même ; il ne le devient que par l'excès : aussi la saine philosophie et la religion se réunissent-elles pour nous avertir de nous en défier sans cesse et de le combattre sans relâche, parce qu'il est toujours près de cet excès qui en fait un vice.

Tout amour (1) vient du ciel : Dieu nous chérit, il s'aime,
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, surtout dans nos amis.

Voltaire.

Cette doctrine est parfaitement conforme à la raison, et c'est en ce sens que Dieu nous ordonne expressément *d'aimer notre prochain comme nous-mêmes*. En effet, l'amour de soi ou l'amour-propre bien réglé, soit qu'on les confonde ensemble, comme ont fait la plupart des moralistes, soit qu'on les considere séparément, sont des sentimens naturels et légitimes, donnés à l'homme pour l'attacher au soin de sa conservation, et lui inspirer le desir de se rendre meilleur. Si la Rochefoucauld a voulu dire que cet amour de nous entre dans *l'amitié la plus désintéressée*, c'est une vérité, et non pas un reproche; car nul ne peut se séparer absolument de lui-même. Mais s'aimer ainsi dans un autre n'est point *un commerce d'amour-propre*, du moins dans l'acception vulgaire de ce mot, qui répond à celle d'intérêt personnel : c'est au contraire l'usage le plus noble de cette heureuse faculté d'étendre nos sentimens hors de nous, et de nous retrouver dans autrui. On sait com-

(1) Bien ordonné, s'entend.

bien cet attrait réciproque a produit d'actions héroïques, et cet héroïsme ne sera pas détruit par la sentence équivoque et vague de la Rochefoucauld.

« Quelqu'éclatante que soit une action, elle » ne doit pas passer pour *grande* lorsqu'elle n'est » pas l'effet d'un grand dessein. »

Oui, dans tout ce qui suppose de la réflexion; mais dans ce qui est instantané, dans ce qui est l'effet d'un sentiment prompt, dans tout ce qui tient à la pitié généreuse, dans ce qui est l'élan du courage, dans l'oubli de sa vie et de ses intérêts, n'y a-t-il point de *grandeur?* Il semble que la Rochefoucauld ne voie rien de grand qu'en politique : il avait toujours la Fronde devant les yeux.

« Les rois font des hommes comme des pieces » de monnaie; il les font valoir ce qu'ils veulent, » et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, » et non pas selon leur véritable prix. »

Comparaison plus ingénieuse que solide. Si cette pensée était vraie, tout homme vaudrait dans l'opinion, en raison de la place qu'il occupe dans le monde. Heureusement il n'en est pas ainsi; et quand Louis XIV envoyait Villeroi commander à la place de Villars ou de Catinat, le dernier soldat de l'armée savait évaluer cette

fausse *monnaie :* les chansons militaires du dernier siecle en sont la preuve.

« Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme » les fleuves se perdent dans la mer. »

Autre comparaison beaucoup plus fausse : tous les fleuves tendent à la mer, et la vertu ne tend point à l'*intérêt*, si ce n'est celui d'être bien avec soi et avec les autres, et ce n'est pas ce qu'on entend ordinairement par *intérêt*. Il serait plus vrai de dire que la vertu s'arrête souvent quand elle rencontre l'*intérêt* dans son chemin : c'est là sa véritable épreuve : si la vertu est faible, elle recule; si elle est forte, l'intérêt se range devant elle et lui fait passage.

« La constance en amour est une *inconstance* » *perpétuelle*, qui fait que notre cœur s'attache » *successivement* à toutes les qualités de la per- » sonne que nous aimons, donnant tantôt la pré- » férence à l'une, tantôt à l'autre; de sorte que » cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée, » et renfermée dans un même objet. »

Ceci est bon pour une chanson ou un madrigal, et on l'y a vu vingt fois, mais n'est pas assez solide pour un livre de morale. C'est une subtilité frivole, d'imaginer que l'on aime sa maîtresse, aujourd'hui pour son teint, demain pour sa taille, ensuite pour sa chevelure, et puis pour

sa conversation, etc. La vérité est que toutes ces choses ensemble sont hors de comparaison, dans la personne aimée, tant qu'elle est aimée; ce n'est pas que l'on ne convienne qu'elles peuvent être, absolument parlant, plus parfaites dans une autre; mais dans ce qu'on aime, elles ont toujours un charme qui n'est point ailleurs; et si l'on demande quel est ce charme, c'est l'amour.

Veut-on savoir ce que la Rochefoucauld pense de l'amour? Voici ce qu'il en dit : « Il est diffi-
» cile de définir l'amour; ce qu'on *en peut dire*
» est que dans l'ame c'est une passion de régner;
» dans les esprits, c'est une sympathie; dans le
» corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate
» de posséder ce qu'on aime, après beaucoup
» de mysteres. »

Je crois *qu'on en peut dire* tout autre chose, et je doute que beaucoup de gens goûtent cette définition. On est souvent tenté de dire aux moralistes qui parlent de l'amour, comme à Burrhus :

Mais croyez-moi; l'amour est une autre science.

D'abord, ce n'est point *une passion de régner;* car celui des deux qui aime le plus, est toujours le plus gouverné. Ce n'est pas toujours une sympathie; car il y a des amans qui n'ont entr'eux aucune conformité de caractere, d'esprit ni d'humeur, et qui ne peuvent s'accorder sur rien, si

ce n'est à s'aimer. Quant au desir de posséder, *après beaucoup de mysteres*, je ne crois pas que ces *mysteres-là* entrent dans les vues de celui qui aime; mais heureusement ils entrent dans l'amour, parce que l'attaque est d'un côté, et la défense de l'autre, et plus ces mysteres-là durent, plus il y a à gagner pour l'amour. Au reste, je pense comme la Rochefoucauld, qu'il est *très-difficile à définir* : aussi ne le définirai-je point, d'abord parce qu'il me convient d'être plus réservé que lui, et puis parce que chacun ne définit que le sien.

« Nous ne pouvons rien aimer que par rap-
» port à nous, et nous ne faisons que suivre notre
» goût et notre plaisir quand nous préférons nos
» amis à nous-mêmes. »

Maxime qui rentre dans l'explication que j'ai donnée ci-dessus, de l'amour de soi; explication dont un moraliste tel que la Rochefoucauld ne devait pas se dispenser. Il est vrai que s'il l'eût donnée, il eût retranché la moitié de son livre, qui roule sur l'équivoque de l'amour de soi qui est légitime, et de l'amour-propre qui est vicieux, dans l'acception usuelle qui en a fait l'abus de l'amour de soi.

« Il y a des gens de qui l'on ne peut jamais
» croire du mal sans l'avoir vu; mais il n'y en

» a point de qui il nous doive surprendre en le » voyant. »

Exagération satyrique : l'étonnement est proportionné au défaut de probabilité, et très-certainement il est des hommes en qui rien n'est plus improbable qu'un crime ou une bassesse.

« La folie nous suit dans tous les tems de la vie. » Si quelqu'un paraît sage, c'est seulement parce » que ses folies sont proportionnées à son âge et à » sa fortune. »

Autre exagération qui ne peut passer que dans une satyre. Il serait assez difficile de nous dire quelles étaient les folies de Sully ou du chancelier de Lhôpital ; et comment accorder cette maxime avec celle-ci ? « Qui vit sans folie n'est » pas si sage qu'il croit. » Il y a donc des gens qui n'ont point de *folie ;* et de plus on n'est pas *très-sage* pour n'en pas avoir. Tout cela est-il bien clair et bien conçu ; et au lieu de chercher à se faire deviner, ne vaudrait-il pas mieux s'assurer de ce qu'on veut dire ?

« *On a fait une vertu de la modération*, pour borner l'ambition des grands-hommes et pour con- » soler les gens médiocres de leur peu de fortune » et de leur peu de mérite. »

Autant de mots, autant d'erreurs. L'homme ne fait point de *vertus :* la modération en est une,

parce qu'elle est opposée à tous les excès, qui sont des vices. Les *grands-hommes* ne sont point tous des *ambitieux*, et le desir de paraître modéré n'arrête point ceux qui ont de l'ambition ; et comment un moraliste peut-il faire entendre que la modération n'est le partage que des *gens médiocres ?* Cette maxime est incompréhensible dans tous les points.

« La bonne grace est au corps ce que le bon » sens est à l'esprit. »

Cela ne serait-il pas plus vrai du goût que du bon sens ? Ce n'est pas que le premier ne suppose l'autre ; mais le bon sens tout seul ne donne point l'idée de la grace, et le goût donne au bon sens une délicatesse d'expression, qui est pour l'esprit ce qu'est pour le corps l'aisance et la justesse des mouvemens.

« On s'est trompé, lorsqu'on a cru que l'esprit » et le jugement étaient deux choses différentes ; » le jugement n'est que *la grandeur de la lumiere* » de l'esprit ; cette lumiere pénetre le fond des » choses ; elle y remarque tout ce qu'il faut remar- » quer, et aperçoit celles qui sont impercep- » tibles. Ainsi, il faut demeurer d'accord que » c'est l'étendue de la lumiere de l'esprit qui » produit tous les effets qu'on attribue au ju- » gement. »

Toutes ces idées manquent de justesse et de clarté. Dans le langage philosophique, l'esprit n'est que l'entendement, la faculté pensante, et ce n'est pas de celui-là qu'il s'agit ici. Dans l'usage commun, le manque d'expressions nécessaires pour rendre chacune de nos idées, a fait donner génériquement ce nom d'esprit à l'une de ses qualités, dont l'effet est le plus sensible dans la société, à la vivacité des conceptions. C'est là ce qu'on nomme communément *esprit*, soit en parlant, soit en écrivant; et je crois qu'on a eu raison de le distinguer du *jugement*. Celui-ci désigne une autre qualité, la solidité des conceptions, et l'on sait combien l'une se rencontre souvent sans l'autre. *Le jugement* n'est pas non plus la *grandeur des lumieres* : il n'en est que la netteté : *la grandeur des lumieres* appartient à l'esprit étendu; le jugement appartient à l'esprit juste, et l'un ne suppose pas l'autre. Le premier embrasse beaucoup d'objets; le second juge bien ceux qu'il aperçoit. L'on pourrait ajouter, en poussant plus loin cette distinction des diverses sortes d'esprit, que la sagacité démêle dans les objets de nos idées les différences difficiles à saisir; que la profondeur en aperçoit les rapports les plus éloignés et les plus féconds; que la finesse y distingue des nuances délicates et imperceptibles; que l'élévation se

porte vers ce qu'ils ont de plus noble et de plus haut; que la force les assemble en grand nombre pour en tirer des effets ou des conséquences; et toutes ces différences ne sont, en philosophie, que des modifications de la substance pensante, et dans l'acception vulgaire, différens dons de la nature, qui constituent les différentes sortes de talens.

Ce ne sont pas là les seules maximes qui soient susceptibles de censure ou de discussion; beaucoup ne sont que des répétitions les unes des autres; plusieurs sont extrêmement communes; plusieurs, mais en petit nombre, sont de mauvais goût. Il y en a qui péchent par l'expression, comme d'autres par la pensée; mais il en est un plus grand nombre encore où l'une et l'autre sont d'une égale perfection. Le défaut général de cet ouvrage, c'est que la morale n'y est presque jamais que de la satyre. Malheureusement l'auteur avait vécu dans toute la corruption et toute la folie de la Fronde, guerre civile d'une espece particuliere, guerre d'humeur et de légéreté, essentiellement différente des autres guerres civiles, en ce que celle-ci donnant à chacun toute l'énergie dont il est capable, tirent ordinairement de la foule quantité d'hommes inconnus à eux-mêmes et aux autres, et dont elles font de grands per-

sonnages ; au lieu que la Fronde, n'étant qu'un vertige épidémique, rabaissa même les grands-hommes au niveau de la multitude. On conçoit aisément que la philosophie d'un écrivain nourri à cette école, n'ait guere été que de la misanthropie.

La Bruyere est meilleur moraliste et surtout bien plus grand écrivain : il y a peu de livres en aucune langue où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées justes, solides, et un choix d'expressions aussi heureux et aussi varié. La satyre est chez lui bien mieux entendue que dans la Rochefoucauld : presque toujours elle est particularisée, et remplit le titre du livre : ce sont des *caracteres ;* mais ils sont peints supérieurement. Ses portraits sont faits de maniere que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de lignes, il met ses personnages en scene de vingt manieres différentes ; et en une page il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. Nul prosateur n'a imaginé plus d'expressions nouvelles, n'a créé plus de tournures fortes ou piquantes. Sa concision est pittoresque et sa rapidité lumineuse. Quoiqu'il aille vîte, vous le suivez sans

peine; il a un art particulier pour laisser souvent dans sa pensée une espece de réticence qui ne produit pas l'embarras de comprendre, mais le plaisir de deviner; en sorte qu'il fait en écrivant, ce qu'un Ancien prescrivait pour la conversation; il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien.

On citerait des exemples sans nombre du grand sens qu'il renferme dans son énergique briéveté.

« Il n'y a pour l'homme que trois événemens,
» naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître,
» il souffre à mourir et il oublie de vivre.

» L'esprit s'use comme toutes choses : les scien-
» ces sont ses alimens; elles le nourrissent et le
» consument.

» Deux choses toutes contraires nous prévien-
» nent également, l'habitude et la nouveauté.

» Le devoir des juges est de rendre la justice;
» leur métier est de la différer : quelques-uns
» savent leur devoir et font leur métier.

» L'on confie son secret à l'amitié; mais il
» échappe dans l'amour.

» La cour ne rend pas content; elle empêche
» qu'on le soit ailleurs.

» Il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaler
» à soi. »

Je ne citerai aucun de ses portraits, ils sont plus

plus étendus, et l'abondance des matieres me force d'économiser le tems. On convient d'ailleurs qu'il excelle également comme observateur et comme peintre. Je conseillerai toujours à un poëte comique d'étudier la Bruyere : il y trouvera des sujets, des idées et des couleurs. Tant de mérites ne sont pas sans quelques défauts : j'essaierai de les indiquer en discutant quelques-unes de ses pensées.

« Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on » veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on » espere du bien. »

Cette maxime fait voir que la Bruyere n'est pas toujours exempt d'obscurité. On peut soupçonner ce qu'il a voulu dire ici : il faut se donner plus de soins pour se faire pardonner le bien qu'on fait, que pour obtenir celui qu'on espere. Mais le dit-il ?

« Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a » de plus rare au monde, ce sont les diamans et » les perles. »

Quel rapprochement bizarre et frivole, pour dire que le discernoment est rare ! et puis les diamans et les perles, sont-ce des choses si rares ?

« Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : » de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin,

» *les femmes*, l'ignorance, la médisance, l'envie,
» l'oubli de soi-même et de Dieu. »

Ce passage prouve une vérité humiliante, c'est que de grands esprits peuvent écrire des choses absolument dénuées de sens. Tout notre mal ne vient pas *de ne pouvoir être seuls*; car nul être n'est *mal* en suivant sa destination naturelle, et l'homme n'est point né pour être *seul.* Si les vices existent dans l'état de société, hors de cet état il n'y aurait non plus aucune vertu, et ni l'un ni l'autre n'a son principe dans l'état social, mais dans la nature de l'homme, susceptible de mal et de bien. C'est une vérité triviale que la Bruyere a oubliée, on ne sait comment, dans cet endroit de son livre.

« Les hommes n'ont point de caractere, ou s'ils
» en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit
» suivi, qui ne se démente point, et où ils soient
» *reconnaissables.* »

Il est bien singulier de trouver ce principe dans un ouvrage qui a pour titre, *des Caracteres* : outre qu'il est en contradiction avec l'objet de l'auteur, il est d'ailleurs faux en lui-même. Le caractere, dans ceux qui en ont un, est généralement *reconnaissable* dans tout le cours de leur vie; et s'il n'est pas constamment suivi, s'il se dément quel-

quefois, il s'ensuit seulement qu'il n'y a rien dans l'homme de parfaitement régulier. Mais soutenir qu'il n'y a point de caractere, parce que tout caractere est sujet à quelque inégalité, c'est dire qu'il n'y a point de vertu, parce que la vertu la plus pure a quelques taches; qu'il n'y a point de beauté, parce que la plus grande beauté a quelques défauts, etc.

« Si les hommes sont hommes plutôt qu'ours » et pantheres; s'ils sont équitables; s'ils se font » justice à eux-mêmes et qu'ils la rendent aux » autres, que deviennent les lois, leur texte et le » prodigieux *accablement* de leurs commentaires? » que devient le *pétitoire*, et le *possessoire*, et tout » ce qu'on appelle jurisprudence? où se réduisent » même ceux qui doivent toute leur enflure à » l'autorité *où ils sont établis*, de faire valoir ces » mêmes lois? Si ces mêmes hommes ont de la » droiture et de la sincérité, s'ils sont guéris de » la prévention, où sont évanouies les disputes de » l'école, la scholastique et les controverses? S'ils » sont tempérans, chastes et modérés, que leur » sert le mystérieux jargon de la médecine, qui » est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le » parler? Légistes, docteurs, médecins, quelle » chute pour vous, si nous pouvions tous nous » donner le mot de devenir sages! »

Que résulte-t-il de ce long verbiage, si ce n'est que celui qui sait mettre tant de sens en deux lignes, peut en écrire vingt qui n'en ont aucun? D'abord ce n'est point parce que les hommes sont *ours* et *pantheres*, qu'ils ont des lois, des juges et des médecins; c'est précisément parce qu'ils sont hommes; car les *ours* et les *pantheres* n'ont rien de tout cela, et l'auteur se contredit dans les termes. Et si les hommes ont besoin de toutes ces choses, qui sont un mélange de bien et de mal, c'est parce qu'ils sont eux-mêmes un composé de mal et de bien. N'est-ce pas une belle découverte, que de nous apprendre que si tous les hommes étaient sages, il ne leur faudrait point de lois, et que s'ils n'étaient jamais malades, il ne leur faudrait point de médecins?

« L'honnêteté, les égards et la politesse des » personnes avancées en âge, de l'un et de l'autre » sexe, me donnent bonne opinion de ce qu'on » appelle le vieux tems. »

Pensée peu philosophique. On a dit la même chose dans tous les siecles; ce qui prouve qu'un plus grand usage du monde dans les vieillards est seulement le fruit des années et de l'expérience, et que ce sont eux qui ont acquis, et non pas les autres qui ont perdu.

Non-seulement la Bruyere a sur plusieurs points

des opinions outrées, mais même il n'est pas exempt de préjugés sur les matieres politiques. Il se répand en invectives contre Guillaume, prince d'Orange et roi d'Angleterre. L'aversion que l'on avait généralement en France pour ce prince, n'est point une excuse suffisante pour la Bruyere. Il était d'un philosophe, non pas de suivre la multitude, qui ne voyait dans Guillaume III qu'un ennemi de Louis XIV, mais de devancer la postérité, qui l'a mis au rang des grands-hommes. La Bruyere, en parlant de lui, descend jusqu'aux idées et même jusqu'au langage du peuple.

« Vous avez surtout un homme *pâle et livide*
» *qui n'a pas sur soi dix onces de chair, et que*
» *l'on croirait jeter à terre du moindre souffle;*
» *il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres,*
» *et met tout en combustion. Il vient de pêcher en*
» *eau trouble une île toute entiere.* Ailleurs, à la
» vérité, il est battu et poursuivi; mais il *se sauve*
» *par les marais*, et ne veut *écouter ni paix ni*
» *trêve.* Il a montré de bonne heure ce qu'il savait
» faire; il a *mordu le sein de sa nourrice; elle en*
» *est morte, la pauvre femme! je m'entends* : il
» suffit. En un mot, *il était né sujet* et il ne l'est
» plus; au contraire, il est maître..... Il s'agit,
» il est vrai, *de prendre son pere et sa mere par*
» *les épaules, et de les jeter hors de leur maison;*

» on l'aide dans une si honnête entreprise; *les*
» *gens delà l'eau et ceux en deçà se cottisent*,
» et mettent chacun du leur pour le rendre *à eux*
» *tous* de jour en jour plus redoutable..... Des
» princes, des souverains viennent trouver cet
» homme *dès qu'il a sifflé;* ils se découvrent dès
» son antichambre, et ils ne parlent que quand
» il les interroge, etc.

Tout ceci n'est qu'une parodie grossiere, dont l'auteur ne s'aperçoit pas que chaque trait de satyre peut devenir, en examinant les faits, un sujet d'éloge. Son éditeur l'a si bien senti, qu'il s'est cru obligé de mettre en note que la Bruyere s'exprimait *plus en poëte qu'en historien.* Voilà une plaisante maniere d'excuser un philosophe qui déraisonne, de dire qu'il *parle en poëte!* Il n'y a rien dans tout cela de *poétique*, il n'y a que du mauvais esprit. C'était sans doute une chose délicate, de parler d'un prince vivant, d'un prince qui faisait la guerre à Louis XIV; mais si la Bruyere voulait à toute force en parler quand rien ne l'y obligeait, il fallait songer aux bienséances et à la postérité. Il fallait se demander si la nation anglaise n'avait pas usé de ses droits constitutionnels, en réprouvant un roi qui les violait, qui se déclarait l'ennemi de leur liberté et d'une religion erronée sans doute, puisqu'elle est séparée de

l'Église, mais que les Anglais regardent comme une des bases de cette liberté; si le prince d'Orange, appelé au trône par les Anglais, n'y montait pas avec le plus légitime de tous les titres, le vœu des peuples qui le voulaient pour roi. Il était le gendre du roi Jacques, je l'avoue; mais des intérêts de la plus haute importance devaient-ils céder à des considérations de famille, qui ne doivent jamais être les premieres pour un prince? Si le prince d'Orange, par son caractere, par ses talens, par son activité, était digne d'être à la tête des puissances protestantes, et de les défendre contre l'ennemi le plus puissant du protestantisme; s'il était assez habile pour réunir dans la cause commune l'Angleterre et la Hollande, que Louis XIV eut d'abord l'adresse de diviser; s'il était le lien de leur union avec l'empereur et le duc de Savoie, contre un monarque dont la puissance prépondérante menaçait d'asservir l'Europe: c'était jouer à la fois le rôle le plus imposant et le plus glorieux, et ce fut en effet celui de Guillaume jusqu'à son dernier moment. La Bruyere lui reproche son ascendant sur tous les princes alliés contre la France, et il lui donne, sans y songer, la plus grande de toutes les louanges, en faisant voir qu'un stathouder de Hollande était l'ame de cette ligue puissante et politiquement

nécessaire ; qu'il la dirigeait par son génie, et l'échauffait par son courage. Et où a-t-il pris qu'un prince de la maison d'Orange, qu'un stathouder de la république hollandaise était *né sujet ?* Quelle petitesse de plaisanter sur sa maigreur, sur ses *dix onces de chair !* On a honte qu'un écrivain de mérite ait imprimé ces platitudes. Est-ce qu'une ame forte dans un corps faible, n'en est pas plus admirable ? Cet homme, qu'il semblait que l'on dût *jeter à terre du moindre souffle,* ne put être renversé par tous les efforts de Louis XIV, et mérita d'être l'objet de sa haine, en opposant une barriere inébranlable à son ambition. Il mérita d'être regardé par les Anglais comme le véritable fondateur de cette constitution que les autres peuples admirent, mais qu'ils auraient tort d'envier, parce qu'elle ne convient qu'à l'Angleterre : il le mérita, parce que ce fut lui qui l'affermit sur des bases plus assurées.

C'est à ce titre que l'époque de son regne est célébrée tous les ans par la reconnaissance du peuple anglais ; et n'est-ce pas un honneur pour sa mémoire, que le regne des lois date du sien ?

N'oublions jamais que le zele de la vraie religion, dans un écrivain catholique, ne doit jamais aller jusqu'à le rendre injuste envers les peuples et les rois qui ont le malheur d'être dans le schisme.

La piété doit en gémir, sous les rapports d'un ordre à venir; mais le jugement de l'histoire est de l'ordre temporel; et nous savons de plus que les hérésies entrent dans celui de la providence (1), dont nous ne pouvons ni juger ni pénétrer les décrets.

Si l'auteur, en injuriant avec tant d'indécence un roi d'Angleterre, ne voulait que flatter le roi de France, c'était encore un tort de plus : qu'est-ce qu'un moraliste flatteur ? Il est trop vrai que la Bruyere l'était : il dit quelque part : « *Les enfans des* » *dieux*, pour ainsi dire, *se tirent des regles de la* » *nature*, et en sont comme l'exception. Ils n'at- » tendent presque rien du tems et des années. Le » mérite chez eux devance l'âge : *ils naissent ins-* » *truits, et ils sont plus tôt des hommes parfaits,* » *que le commun des hommes ne sort de l'enfance.* »

En voilà, pour cette fois, des hyperboles *poétiques*, mais bien déplacées dans un livre de morale. Que veut dire cette expression, *les enfans des dieux ?* A qui l'auteur veut-il les appliquer? Sans doute, comme l'éditeur nous en avertit en note, *aux fils, aux petits-fils de roi :* c'est eux en effet que les poëtes appellent souvent *les enfans des dieux ;* mais ce qui est une figure en poésie, est ici une adulation très-blâmable. Pourquoi le cen-

(1) *Oportet hæreses esse.* S. PAUL.

seur amer de toutes les conditions cherche-t-il à corrompre celle de toutes qui est le plus près de la corruption ? Comment un philosophe ose-t-il dire à ceux qui ont le plus besoin d'être instruits, qu'ils *naissent instruits ?* Si ces termes peuvent s'appliquer à quelques hommes privilégiés, c'est aux *enfans* de la nature qu'elle a le plus favorisés ; et ceux-là se trouvent dans toutes les classes, aussi souvent pour le moins que parmi ceux que l'auteur appelle *enfans des dieux*.

C'est avec peine aussi qu'on voit un écrivain que son talent rend digne d'écrire pour la gloire, avouer qu'il écrit pour le gain, et se plaindre crûment au public de n'être pas assez payé de ses ouvrages. « *Vous écrivez si bien !* continuez » d'écrire..... Suis-je mieux nourri et plus *lour-* » *dement* vêtu ? Suis-je dans ma chambre à l'abri » du nord ? Ai-je un lit de plumes, après vingt » ans entiers qu'on me débite dans la place ? *J'ai* » *un grand nom*, dites-vous, et beaucoup de gloire. » Dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à » rien. Ai-je un grain de ce métal qui procure » toutes choses, etc. ? »

Ces sortes de saillies se pardonnent à un poëte : les poëtes, de tems immémorial, sont en possession de se louer de leur génie, et de se plaindre de leur fortune : un livre grave exige d'autres bien-

séances. Il y a trop d'amour-propre d'auteur à se faire dire : *Vous écrivez si bien ! vous avez un grand nom et beaucoup de gloire.....* et trop peu de la fierté d'un honnête homme, à dire : *Ai-je de l'or ?* Quand on a pris le rôle de philosophe, il faut le soutenir : on est fondé à vous répondre : Vous devez connaître les hommes et les choses, puisque c'est l'objet de vos études ; et quand vous avez pris le parti d'écrire, vous deviez savoir que ce n'était pas le chemin de la fortune. « Il » ne dépend pas de nous (a dit très-judicieuse- » ment Voltaire) de n'être pas pauvres, mais il » dépend toujours de nous de faire respecter notre » pauvreté. »

Je passe sous silence quelques phrases mal écrites, quelques tournures forcées, défauts moins essentiels que ceux dont je viens de parler, et je me hâte, pour terminer cet article, d'arriver à un écrivain qui n'a rien de commun avec aucun de ceux dont j'ai fait mention, si ce n'est d'avoir écrit sur la morale : je veux dire Saint-Évremond.

Il eut, dans le dernier siecle, une réputation prodigieuse : il en a perdu beaucoup, et peut-être trop dans celui-ci ; et l'on peut assigner les raisons de cette extrême disproportion. D'abord c'était véritablement un homme de beaucoup d'esprit, un écrivain agréable, délicat et ingénieux,

du moins en prose (car il ne faut pas même parler de ses vers) ; c'était en même tems un homme de cour, un homme de très-bonne compagnie. Sa naissance, ses places et ses agrémens l'avaient mis dans la société des plus grands princes : il jouit des mêmes distinctions en Angleterre, et la disgrace même qui le relégua chez l'étranger, et les correspondances qu'il conservait en France, étaient de nature à donner un nouveau relief à sa célébrité. Il avait joué un rôle dans la Fronde, guerre de plume aussi bien que d'intrigue ; et ses satyres contre le cardinal Mazarin, ses plaisanteries sur le voyage du duc de Longueville en Normandie, ses différens écrits politiques, qui ne manquaient ni de finesse ni de gaieté, et qui empruntaient un nouvel intérêt de celui des affaires publiques, le mirent à la mode, comme un des hommes qui possédaient le mieux la raillerie, l'une des armes alors le plus en usage. D'ailleurs, soit par insouciance, soit par une espece de vanité que l'on sait avoir été dans son caractere, et qu'il ne cache pas dans ses écrits, il n'imprimait jamais rien, regardant comme au dessous d'un homme de condition le titre d'auteur, en même tems qu'il desirait la réputation du talent. Ses ouvrages, circulant d'abord dans les sociétés qui donnaient le ton aux autres, y acquéraient

cette sorte de renommée, la plus facile et la moins dangereuse, qui s'augmente par la curiosité d'avoir ce que tout le monde n'a pas, par l'indulgence que l'on a toujours pour les manuscrits, et par la disposition à juger ce qu'on appelle un homme du monde d'autant plus favorablement, qu'on lui suppose moins de prétentions, et qu'on exige moins de lui. De plus, rien de ce qu'il faisait n'avait la forme et l'importance d'un ouvrage : c'étaient des morceaux détachés qui paraissaient de tems en tems par l'officieuse infidélité de quelques amis : on se les arrachait de toutes parts. Ce qu'ils avaient de mérite excitait moins de jalousie, soit parce que l'auteur était éloigné, soit parce que lui-même avait l'air d'abandonner tout ce qu'il écrivait à ceux qui voudraient s'en emparer. Les fautes n'étaient pas mises sur son compte : on supposait de la négligence dans les copistes. Nous avons vu depuis beaucoup d'exemples de cette existence mixte de bel esprit et d'homme du monde, et nous avons toujours vu que l'un de ces deux titres adoucissait extrêmement la sévérité que l'on a d'ordinaire pour l'autre.

Enfin, il est juste d'avouer que plusieurs de ces morceaux avaient de quoi plaire, malgré leurs défauts, et peuvent encore aujourd'hui être lus avec quelque plaisir. Saint-Évremond sut éviter

dans sa prose l'enflure de Balzac et l'affectation de Voiture. Il avait réellement un caractere de style qui était à lui, et qui tenait à celui de son esprit. Sa philosophie était douce et mesurée : c'était un épicuréisme bien entendu; sa raison n'avait point l'austérité chagrine des moralistes de Port-Royal; son érudition était exempte du pédantisme dont les savans n'étaient pas encore entiérement défaits. Son goût pour le plaisir est du moins celui de ce qu'on appelle honnêtes gens; il rejette tout excès. Son style, quoiqu'inégal, trop peu correct et trop peu soigné, prouve généralement le talent d'écrire, celui de rendre souvent sa pensée avec une facilité assez élégante. Les expressions ne lui manquent point, et quelquefois elles sont heureures; il saisit sur plusieurs objets des rapprochemens d'idées, qui, sans être rigoureusement justes, ont un fonds de vérité ingénieusement aperçu, comme dans cet endroit : « Le plus dévot ne peut venir » à bout de croire toujours, ni le plus impie de » ne croire jamais. » Et celui-ci : « La sagesse » nous a été donnée principalement pour ménager » nos plaisirs. » On trouve beaucoup de choses bien pensées et bien dites dans ses *Considérations sur les Romains*, dans ses *Dissertations morales, historiques et politiques*; et l'on conçoit que cette

liberté de penser sur toutes sortes de matieres, qui alors était rare, et sa maniere d'écrire aisée et spirituelle, sa facilité à discourir de tout agréablement, quoiqu'il n'approfondît rien, aient pu avoir assez d'attrait pour faire dire aux libraires, qui ne jugent que sur la vogue et le débit : *Faites-nous du Saint-Évremond.*

Mais lorsqu'après sa mort, et dans un tems où les personnes et les choses qui l'avaient fait valoir n'étaient plus, on rassembla dans une volumineuse collection tous ces fragmens épars, qui séparément avaient fait tant de fortune ; ce recueil, qui montrait Saint-Évremond tout entier, le réduisit à sa juste valeur. Les grands modeles qui avaient paru en tout genre de poésie firent sentir le peu que valait la sienne, qui même n'en mérite pas le nom. Ses prétendues comédies, dénuées de toute apparence de comique; ses froides galanteries, que ne soutenait plus le nom de la fameuse Hortense Mancini; ses dialogues, ses madrigaux, ses épîtres, ses sonnets, cette foule de vers de toute espece, qui ne sont que de la prose rimée, tout ce fatras fut mis au rang des vieilleries du tems passé; et dans sa prose même, le mélange du bon et du mauvais, inconvénient ordinaire des recueils, et surtout des recueils posthumes, rendit les lecteurs d'autant plus séveres,

que les éditeurs l'avaient été moins. Saint-Évremond, que tous les critiques avaient respecté, et que Bayle avait appelé un *auteur incomparable*, tomba peu à peu dans la classe des écrivains médiocres. Il fut peu lu, et pourtant il mérite de l'être, du moins par ceux qui ne se font pas une peine de chercher et de démêler quelques morceaux estimables parmi beaucoup d'autres qui ne sont d'aucune valeur.

Il me semble qu'il y a beaucoup de sens dans ce qu'il dit de la vieillesse. « Quand nous sommes » jeunes, l'opinion du monde nous gouverne, et » nous nous étudions plus à être bien avec les » autres qu'avec nous. Arrivés à la vieillesse, nous » trouvons moins précieux ce qui nous est étran- » ger. Rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, » qui sommes sur le point de nous manquer. Il » en est de la vie comme de nos autres biens; » tout se dissipe quand on pense en avoir un » grand fonds; l'économie ne devient exacte que » pour ménager le peu qui nous reste. C'est par-là » qu'on voit faire aux jeunes gens comme une » profusion de leur être, quand ils croient avoir » long-tems à le posséder. Nous nous devenons » plus chers à mesure que nous sommes plus » près de nous perdre. Autrefois mon imagination » errante et vagabonde se portait à toutes les

» choses

» choses étrangeres ; aujourd'hui mon esprit se » ramene au corps, et s'y réunit davantage. A la » vérité, ce n'est point pour le plaisir d'une douce » liaison; c'est par la nécessité des secours et de » l'appui mutuel qu'ils cherchent à se donner l'un » à l'autre. »

Saint-Évremond me paraît avoir démêlé avec assez de justesse cette vérité d'observation, que les jeunes gens, quoique naturellement portés aux voluptés de leur âge, sont pourtant très-vifs et très-empressés pour les jouissances de l'esprit, et en font grand cas; que les vieillards, au contraire, se refroidissent sur les choses d'esprit, et sont principalement occupés de tout ce qui tient aux facultés corporelles; et la raison en est simple: c'est que les uns courent après ce qu'ils veulent acquérir, et que les autres s'attachent à ce qu'ils craignent de perdre.

Il y a dans ce morceau de Saint - Évremond quelque chose de la vérité de Montagne, quoique son imagination n'y soit pas; mais on croit retrouver l'une et l'autre dans celui-ci, où l'on reconnaît le vieux soupirant de la belle Hortense. « Vous vous étonnez mal à propos que les vieilles » gens aiment encore; car leur ridicule n'est pas » à se laisser toucher; c'est à prétendre imbécille- » ment de pouvoir plaire. Pour moi, j'aime le

» commerce des belles personnes autant que ja-
» mais ; mais je les trouve aimables, sans des-
» sein de m'en faire aimer. Je ne compte que sur
» mes sentimens, et cherche moins avec elles la
» tendresse de leur cœur que celle du mien.....
» Le plus grand plaisir qui reste aux vieillards,
» c'est de vivre, et rien ne les assure si bien de
» leur vie que leur amour. *Je pense, donc je suis*,
» sur quoi roule la philosophie de Descartes, est
» une conclusion pour eux bien froide et bien lan-
» guissante. *J'aime, donc je suis*, est une consé-
» quence toute vive, toute animée, par où l'on
» rappelle les desirs de la jeunesse, jusqu'à s'ima-
» giner quelquefois être jeune encore. Vous me
» direz que c'est une double erreur de ne croire
» pas être ce qu'on est, et de s'imaginer être ce
» qu'on n'est pas. Mais quelles vérités peuvent
» être si avantageuses que ces bonnes erreurs qui
» nous ôtent le sentiment des maux que nous
» avons, et nous rendent celui des biens que nous
» n'avons pas.

Les Anacréon, les Saint-Aulaire n'ont rien dit de plus spirituel et de plus aimable pour justifier le culte de la beauté, pratiqué jusqu'au dernier moment. Cette morale ne saurait déplaire à un sexe flatté de faire sentir son pouvoir à tous les âges, et surtout quand céla ne l'engage à rien.

L'on voit que Saint-Évremond l'avait assez bien connu; ne fût-ce que par ce passage sur la maniere de converser avec les femmes. « Le premier mérite » auprès des dames, c'est d'aimer; le second est » d'entrer dans la confidence de leurs inclinations; » le troisieme, de faire valoir ingénieusement tout » ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne vous mene » au secret du cœur, il faut gagner au moins leur » esprit par des louanges; car, au défaut des » amans à qui tout cede, celui-là plaît le mieux » qui donne aux femmes les moyens de plaire da» vantage. Dans leur conversation, songez bien à » ne les tenir jamais indifférentes; leur ame est » ennemie de cette langueur : ou faites-vous aimer, » ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites» leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux; » car enfin il leur faut de l'amour, de quelque » nature qu'il puisse être. »

Il est clair que Saint-Évremond était un homme de fort bonne compagnie. Il ne s'exprime pas moins agréablement sur la dévotion dans le déclin de l'âge, c'est-à-dire, sur les erreurs dont elle est susceptible, et qui sont le contraire de la véritable dévotion. « La pénitence ordinaire des fem» mes, à ce que j'ai pu observer, est moins un » repentir de leurs péchés, qu'un regret de leurs » plaisirs; en quoi elles sont trompées elles-

» mêmes, pleurant amoureusement ce qu'elles » n'ont plus, quand elles croient pleurer sainte- » ment ce qu'elles ont fait..... Quand elles » étaient jeunes, elles sacrifiaient des amans; n'en » ayant plus, elles se sacrifient elles-mêmes. La » nouvelle convertie fait un sacrifice à Dieu de » l'ancienne voluptueuse..... Quelquefois elles » veulent s'élever au ciel de bonne foi, et leur fai- » blesse les fait reposer en chemin avec les direc- » teurs qui les conduisent. La dévotion a quelque » chose de tendre pour Dieu, qui peut retourner » aisément à quelque chose d'amoureux pour les » hommes. »

Je ne citerai rien de plus sur ce chapitre des dévotes, qui devient un peu satyrique. Ce qu'il y a de mieux, c'est le titre : (*La dévotion est le dernier de nos amours.*) On en ferait une maxime digne de la Rochefoucauld, qui, en sa qualité de chrétien, aurait pu ajouter que cet amour-là sert à faire sentir le vide de tous les autres.

Voltaire, qui a tiré parti de tout, s'empare quelquefois des idées de Saint-Évremond, jusqu'à mettre sa prose en vers; témoin cet endroit : « César profita des travaux de tous les Romains ; » les Scipions, les Émiles, Marcellus, Marius, » Sylla et Pompée, ses propres ennemis, avaient » combattu pour lui : tout ce qui s'était fait en

» six cents années, fut le fruit d'une heure de » combat. »

Et dans *la Mort de César :*

Nos imprudens aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la Terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siecles de gloire à peine avaient produit.

Il y aurait beaucoup à observer dans ce que Saint-Évremond écrit sur l'histoire. Quoique le jugement ne manque point chez lui, en général, il n'est ni assez sûr ni assez étendu; et nous verrons ailleurs qu'il en est de même de sa critique en littérature (1). Il n'a guere sur tous les sujets qu'il traite, qu'un premier aperçu, quelquefois assez vivement saisi par un goût naturel, mais qui s'arrête ou s'égare là où il faudrait que la réflexion vînt diriger ou étendre ses vues. Quant à sa diction, quoique peu soutenue, quelquefois elle n'est pas au dessous de sa matiere. Il dit, en parlant d'Alexandre : « Il n'était proprement dans son » naturel que dans les choses extraordinaires : s'il » fallait courir, il voulait que ce fût contre des » rois; s'il aimait la chasse, c'était celle des lions.

(1) Dans le nouveau commentaire de Racine, qui est sous presse.

» Il avait peine à faire un présent qui ne fût digne » de lui; jamais si résolu, jamais si gai que dans » l'abattement des troupes; jamais si constant, » si assuré que dans leur désespoir; en un mot, » il commençait à se posséder pleinement où les » hommes ordinaires, soit par crainte, soit par » quelqu'autre faiblesse, ont accoutumé de ne se » posséder plus. »

Ce qu'on appelle les œuvres de Saint-Évremond, est en grande partie composé de lettres. Il était alors à la mode de les écrire comme des ouvrages; et c'était le plus souvent un moyen pour qu'elles ne fussent bonnes, ni comme ouvrages ni comme lettres. Les siennes sont, pour la plupart, très-médiocres. On y a joint jusqu'aux billets les plus insignifians, tant on était avide de tout ce qui sortait de sa plume. Mais heureusement il s'y rencontre aussi quelques lettres de la célebre Ninon de Lenclos : celles-là n'étaient pas écrites pour le public, on le voit bien; et on les lit avec d'autant plus de plaisir, qu'elle y montre avec la même franchise et son caractere et son esprit, et que tous deux la font aimer. C'est pour elle que Saint-Évremond fit ces quatre vers, à peu près les seuls qu'on ait retenus de lui :

L'indulgente et sage nature
A formé l'ame de Ninon

De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

On peut cependant y joindre ceux-ci, qu'il adresse à cette même Ninon :

Je vis éloigné de la France,
Sans besoin et sans abondance,
Content d'un vulgaire destin.
J'aime la vertu sans rudesse ;
J'aime le plaisir sans mollesse ;
J'aime la vie, et n'en crains pas la fin.

Si les Mémoires pour la duchesse de Mazarin, imprimés dans les Œuvres de Saint-Évremond, étaient de lui, il y aurait de quoi s'étonner, que cet homme qui professait la galanterie, écrivît mieux comme avocat que comme galant. Mais il est avéré qu'ils sont d'Érard, célebre avocat de ce tems, et qui méritait sa réputation, à n'en juger que par ces Mémoires. On les crut long-tems de Saint-Évremond, parce qu'ils étaient d'un style piquant et d'une tournure légere ; ce qui prouvait seulement que l'avocat, homme d'esprit, avait quitté le style du barreau pour prendre celui de son sujet.

Il serait superflu de s'étendre sur les autres bagatelles de ce recueil ; elles prouvent à tout moment l'extrême incertitude de son goût. Cependant les

pieces réunies à ses Œuvres, comme lui ayant été attribuées, prouvent aussi son mérite ; et quand un abbé Pic et un la Valterie veulent *faire du Saint-Évremond*, ils sont encore fort loin de lui. Mais il n'en est pas de même de la conversation si connue du *Pere Canaye et du maréchal d'Hoquincourt.* Ce morceau, qui est de Charleval, est connu comme un modele de finesse, de gaieté et de bonne plaisanterie, et je ne serais pas surpris qu'on aimât mieux l'avoir fait que tous les ouvrages de Saint-Évremond.

CHAPITRE IV.

Littérature mêlée.

SECTION PREMIERE.

Romans.

LES bons romans sont l'histoire du cœur humain, et ce n'est pas ce qu'ils furent d'abord parmi nous. Les plus anciens, tels que *le Roman de la Rose*, ont pu n'être pas inutiles à notre langue naissante, dans un tems où on ne la croyait pas encore digne des ouvrages sérieux. J'avoue franchement que jamais je n'ai pu les lire, non plus que *l'Astrée*, quoique beaucoup plus moderne, et malgré la vogue prodigieuse qu'elle avait encore au commencement du dernier siecle. Quelques traits de naïveté, quelques images pastorales que l'on pouvait rechercher dans un tems où l'on manquait de meilleurs modeles, ne peuvent aujourd'hui faire supporter le verbiage et le galimathias, si ce n'est aux philologues de profession, aux érudits, aux étymologistes, qui se font un plaisir d'habiter dans les ténébreuses antiquités de notre langue, de deviner

notre vieux jargon, et qui se croient assez payés de leur patience quand ils ont déterré quelques origines ou qu'ils peuvent citer un mot heureux. Chacun se nourrit de ce qu'il aime : on s'est même avisé de faire revivre ce vieil idiôme dans des productions modernes, et d'écrire au dix-huitieme siecle comme on parlait au douzieme. On a employé dans des romans de nos jours le style de *la belle Maguelone* et de *Pierre de Provence.* Il y a des gens qui trouvent dans cette sorte de pastiches une invention merveilleuse : moi, qui n'y entends pas finesse, je n'y vois qu'un moyen facile de se passer de style et d'esprit.

Je n'ai pas lu non plus, du moins jusqu'au bout, la *Clélie* ni le *Cyrus*, dont Boileau s'est tant moqué et avec tant de raison, ni l'*Ariane* de Desmarets, qui vaut encore moins, et qui n'eut pas moins de réputation : ce n'est pas faute de bonne volonté ; mais il m'est impossible de lire ce qui m'ennuie.

Il faut toujours en revenir à ce que disait Voltaire : *Oh ! qu'il fait bon venir à propos !* Mademoiselle Scudéry, avec ses grands romans, se fit une grande renommée, du moins jusqu'au moment où Despréaux les eut réduits à leur valeur. On avait alors la manie des portraits, et cette demoiselle ne manquait pas de faire celui de tous les

personnages célebres de son tems, sous des noms anciens. On était flatté de se voir encadré dans cette galerie. Mademoiselle de Rambouillet y parut sous le nom d'*Artenice*, qu'elle conserva toujours, jusque dans l'oraison funebre que l'on fit en son honneur ; et la modestie des solitaires de Port-Royal ne put résister à la petite vanité de se voir désignés avec éloge dans ces productions mensongeres, que d'ailleurs leur goût rejetait et que réprouvait le rigorisme janséniste.. On fit venir au Désert ces livres que l'on traitait de poison, quoiqu'en vérité il n'y eût d'autre poison que l'ennui, et il est sûr au moins que l'amour-propre était assez puissant pour mêler un peu de son miel à ce qu'ils appelaient du venin.

Le chef-d'œuvre de ces sortes de romans (si l'on peut se servir de ce terme dans un si mauvais genre) est sans contredit *Cléopâtre*, malgré son énorme longueur, ses conversations éternelles et ses descriptions qu'il faut sauter à pieds joints ; la complication de vingt différentes intrigues qui n'ont entr'elles aucun rapport sensible, et qui échappent à la plus forte mémoire ; ses grands coups d'épée qui ne font jamais peur et que madame de Sévigné ne haïssait pas, ses résurrections qui font rire, et ses princesses qui ne font pas pleurer. Avec tous ces défauts que l'on retrouve

dans *Cassandre* et dans *Pharamond*, la Calprenede a de l'imagination : ses héros ont le front élevé ; il offre des caracteres fiérement dessinés, et celui d'Artaban a fait une espece de fortune, car il a passé en proverbe. Il est vrai que ce proverbe même prouve le ridicule de l'exagération ; mais enfin les ouvrages de cet auteur respirent l'héroïsme, quoique le plus souvent ce soit un héroïsme outré ; et il peut y avoir à profiter pour ceux qui s'exercent dans la tragédie, pourvu que l'on se garantisse de l'excès où tombe Crébillon, qui, passionné pour la lecture de ces sortes de livres, transporta dans ses pieces le goût et le style romanesque.

Il y a long-tems que l'on a pris le parti de rire des héroïnes de tous ces romans, pour qui la déclaration la plus respectueuse est un outrage si grand, qu'il ne se pardonne qu'après des années d'expiation. Mais rien n'approche en ce genre d'un *Polexandre, du sieur de Gomberville*, en cinq gros volumes ou billots de mille ou douze cents pages chacun, qui sont d'un excès de folie si curieux, qu'il donne le courage de les lire, à la vérité un peu légérement. La princesse, héroïne de ce terrible ouvrage, est une certaine Alcidiane, qui est bien la plus extraordinaire créature que l'on ait jamais imaginée. Elle est aimée de tous

les monarques du monde, et il lui vient des ambassadeurs de tous les coins de l'Univers pour la demander en mariage. Ceux qui ne peuvent pas y prétendre, se contentent de se déclarer ses chevaliers à cinq ou six cents lieues d'elle, rompent des lances en son honneur, et s'abstiennent de regarder aucune femme au monde, après avoir vu le portrait d'Alcidiane. Il semble d'abord que cette espece d'hommage ne doive pas tirer beaucoup à conséquence, et il faut avoir de l'humeur pour s'en formaliser. Cependant la princesse en est très-offensée : elle trouve très-mauvais que le grand kan des Tartares, et le roi de Cachemire et les sultans des Indes aient la hardiesse d'être amoureux d'elle, quoique d'un peu loin. Enfin aimer Alcidiane, même à mille lieues, est un crime digne de mort, excepté pour Polexandre, le héros du roman, à qui seul elle a permis de l'aimer, parce qu'après tout il faut bien faire grace à quelqu'un. En qualité de son chevalier, elle le dépêche dans toutes les cours, pour châtier les insolens qui osent se déclarer ses soupirans sans sa permission. Polexandre fait ainsi le tour du Monde, défiant tout ce qu'il rencontre; et quand il a tué l'un, blessé l'autre, détrôné celui-ci, fait celui-là prisonnier, et tiré parole de tous qu'ils n'oseront plus se dire amoureux d'Alcidiane, il revient auprès

de sa belle qui daigne l'honorer d'un regard, mais qui ne peut encore s'accoutumer que long-tems après à l'idée d'épouser un homme après en avoit tant fait tuer. Lui-même ne le conçoit pas plus qu'elle, et lorsqu'enfin il est marié, il a toutes les peines du monde à se persuader qu'un mortel puisse être l'époux d'Alcidiane, et que cet époux ce soit lui. La tête lui tourne lorsqu'il faut monter à l'appartement de sa femme; il faut que deux écuyers le soutiennent dans l'escalier; il est prêt à tomber à chaque marche, et le roman est fini, que l'on n'est pas encore bien assuré de sa vie.

Nous avons été imitateurs en tout, il faut l'avouer, dans nos défauts comme dans nos beautés. C'est à l'imagination ardente et déréglée des peuples du Midi et de l'Orient, qui ont été lettrés avant nous, que nous empruntâmes ce caractere si follement outré qui régna d'abord dans nos grands romans. Nous imitions les Espagnols qui avaient imité les Arabes : c'est dans les écrits de ces derniers que l'on retrouve originairement ces princes amoureux d'un portrait dont l'original est au bout du Monde, et quelquefois même n'existe pas, comme on le voit par l'aventure d'un prince qui, dans les *Mille et un Jours*, court le monde pour chercher l'objet d'une passion qu'a fait naître la vue d'un portrait; et qui au bout de je ne sais

combien d'années, apprend d'un sage, que la princesse dont il est épris, était une des maîtresses de Salomon. La galanterie enthousiaste des Castillans et des Arabes, ces passions exaltées, ces paladins invincibles qui disposent de la destinée des rois et des empires, toutes ces idées hors de nature et de vraisemblance, dominerent dans notre littérature, en même tems que la puissance espagnole donnait le ton dans l'Europe, et nous faisait adopter ses habillemens, ses fêtes et ses tournois; et c'est ainsi que l'histoire du goût est liée partout à celle des mœurs. Il faut dire plus : il en était de ces inventions extravagantes, comme de toutes les erreurs qui sont originairement fondées sur un peu de vérité. La passion de l'amour avait eu effectivement chez les peuples asiatiques et méridionaux, un degré d'enthousiasme que la chevalerie des nations occidentales avait imité sans l'égaler, et que l'imagination ambitieuse de nos romanciers se piqua de surpasser, dussent-ils aller jusqu'à la folie complete. A l'égard des héros, ce qu'avait fait Duguesclin en Espagne et Varvic en Angleterre, qui tous deux avaient renversé et relevé des trônes dans un tems où les rois, n'ayant point de grandes armées à leur solde, ni de grands trains d'artillerie, dépendaient plus de l'ascen-

dant d'un homme et des coups de la fortune; ces exemples fameux semblaient donner quelque fondement à la supposition de ces aventuriers, que nos romans représentaient faisant et défaisant des rois, mais avec des circonstances trop dénuées de toute apparence de raison.

L'esprit de la cour de Louis XIV, pendant la jeunesse de ce prince, qui lui-même avait alors la tête un peu romanesque, favorisa d'abord ce goût pour les fictions outrées, et les rôles qu'avaient joués les femmes dans nos guerres civiles, l'influence toute puissante qu'elles y avaient portée, accoutumaient les romanciers à faire valoir cet empire d'un sexe qui commande partout où il n'est pas esclave. On passait la mesure sans doute; c'est toujours par-là que l'on commence : de bons esprits ramenent à la nature. Le ridicule fit passer de mode tous ces fatras héroïques dont l'Espagne nous avait inondés. Nous avions payé longtems le tribut de l'imitation aux écrivains de cette contrée : ils étaient devenus nos maîtres, comme les Italiens l'avaient été lorsque nous composions nos historiettes sur leurs *nouvelles*, et que nos poésies galantes, à quelques morceaux près, respiraient l'affectation de Pétrarque, sans avoir son harmonie et son élégance. Enfin Boileau

et Racine nous apprirent à n'imiter que la nature et les Anciens, et à sentir que l'amour était mieux peint dans vingt vers du quatrieme livre de *l'Énéide*, que dans tous les romans de l'Europe moderne.

Le premier qui offrit des aventures raisonnables écrites avec intérêt et élégance, fut celui de *Zaïde*, et ce fut l'ouvrage d'une femme. Il était juste que l'on dût ce premier modele au tact naturel et prompt qui distingue les femmes dont l'esprit a été cultivé. Rien n'est plus attachant ni plus original que la situation de Gonsalve et de Zaïde s'aimant tous les deux dans un désert, ignorant la langue l'un de l'autre, et craignant tous les deux de s'être vus trop tard. Les incidens que cette situation fait naître, sont une peinture heureuse et vraie des mouvemens de la passion. Quoique le reste de l'ouvrage ne soit pas tout-à-fait aussi intéressant que ce commencement, quoique le caractere d'Alphonse, jaloux d'un homme mort, au point de se brouiller avec sa maîtresse, soit peut-être trop bizarre, cependant la marche de ce roman est soutenue jusqu'au bout, et on le lira toujours avec plaisir. *La Princesse de Cleves* est une autre production de madame de Lafayette, encore plus aimable et plus touchante. Jamais l'amour combattu par le devoir n'a été peint avec plus de déliçatesse : il n'a été donné qu'à une autre femme de peindre, un siecle après, avec un

succès égal, l'amour luttant contre les obstacles et la vertu. *Le Comte de Comminges*, de madame de Tencin, peut être regardé comme le pendant de la *Princesse de Cleves*.

Passer de madame de Lafayette à Scarron, et de Zaïde au *Roman comique*, c'est aller de la bonne compagnie à la taverne. Mais les honnêtes gens ne sont pas sans indulgence pour la gaieté : c'est une si bonne chose ! il y en a dans ce livre, et même de la bonne. Le caractere de la Rancune est piquant, vrai et bien tracé ; et plusieurs chapitres, entre autres celui des bottes, sont traités fort plaisamment. Le style a du naturel et de la verve : il est même assez pur et beaucoup plus que celui de tous les autres écrits du même auteur. Il faut passer presque toutes les *nouvelles* qu'il a tirées des Espagnols, ou qu'il composa dans leur goût. J'aime cent fois mieux Ragotin que toutes ces fadeurs amoureuses et ces froides intrigues. Ragotin est de la farce ; mais il fait rire. *Le Virgile travesti* est d'un genre de turlupinade insupportable au bout de deux pages. *Jodelet* et *D. Japhet* sont deux pieces dégoûtantes, indignes de la scene française. *Le Roman comique* vaut infiniment mieux : c'est à proprement parler tout ce qui reste de Scarron ; et voilà aussi ce qui nous reste de meilleur des romans du dernier siecle ; car *Gil Blas* est du nôtre ;

et mademoiselle de la Force, auteur de l'*Histoire secrete de Bourgogne*, et madame d'Aulnoy, auteur d'*Hyppolite*, *comte de Douglas* (roman où il y a pourtant de l'imagination), ne sont que des imitatrices de madame de Lafayette, fort inférieures à leur modele pour l'art d'inventer et d'écrire.

SECTION II.

Contes.

Le merveilleux de la féerie, les *peris* des Persans, les *gines* des Arabes, le pouvoir des génies et des talismans, toutes ces fictions de la théologie des Orientaux, fondées sur la croyance d'êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, qui a été commune à toutes les nations, quoiqu'avec différens caracteres, sont le fond de ces contes dont les traductions, qui parurent dans le dernier siecle, étaient la suite et la preuve de l'encouragement donné à l'étude des langues orientales par Louis XIV qui encourageait tout. On peut les rapprocher de la classe des romans, comme appartenans à l'imagination. Il est vrai que ce genre de merveilleux en est l'abus; mais l'agrément fait tout pardonner. On sait que l'Orient fut le berceau de l'apologue et la source de ces contes qui ont rempli le Monde. Ces peuples, amollis par le climat et intimidés par le despotisme, ne se sont point élevés jusqu'à la vraie philosophie, et n'ont fait qu'effleurer les sciences. Mais ils ont habillé la morale en paraboles, et inventé des fables amusantes que les autres peuples ont adoptées à l'envi. Quelle prodigieuse fécondité dans ce genre! quelle

variété ! quel fonds d'intérêt ! Ce n'est pas que dans la mythologie des Arabes il y ait autant d'esprit, d'art et de goût que dans celle des Grecs : les fables de ces derniers semblent faites pour des hommes : ici l'imagination connaît des bornes et des regles ; là elle n'en a point, et ces inventions semblent faites pour des enfans. Mais ne sommes-nous pas tous un peu enfans dès qu'il s'agit de contes ? Y a-t-il une histoire plus agréable que celle d'Aboulcasem, une histoire plus touchante que celle de Ganem ? D'ailleurs, l'amusement que ces livres procurent, n'est pas leur seul mérite : ils servent à donner une idée très-fidelle du caractere et des mœurs de l'Orient, et surtout de ces Arabes qui autrefois y régnaient. On y reconnaît cette générosité qui a toujours été une de leurs vertus favorites, et sur laquelle l'ame et la verve de leurs poëtes et de leurs romanciers semble toujours exaltée. Les plus beaux traits en ce genre nous viennent d'eux ; et ce qui rend cette nation remarquable, c'est la seule chez qui le despotisme n'eût point avili les ames ni étouffé le génie. Il n'y eut point de despote plus absolu, plus redoutable que ce fameux Aaron, dont le nom revient à tout moment dans leurs contes, et dont le regne fut l'époque la plus brillante du califat et de

la grandeur des Arabes. On est toujours étonné de ces mœurs et de ces opinions singulieres qu'inspirent à une nation ingénieuse et magnanime, d'un côté l'habitude de l'esclavage, et de l'autre l'abus du pouvoir ; cette disposition dans des princes d'ailleurs éclairés, à compter pour rien la vie des hommes, et dans ces mêmes hommes la facilité à se persuader qu'ils ne valent pas plus qu'on ne les apprécie, et à faire de la servitude politique un dévoûment religieux. Voilà ce qu'on voit sans cesse dans leurs livres, et peut-être ce mépris d'eux-mêmes tient en partie à ce dogme de la fatalité, de tout tems enraciné dans les têtes orientales. Il revient dans toutes leurs fables, dont le fond est presque toujours un passage rapide de l'excès du malheur au faîte des prospérités, de l'abjection la plus basse au plus haut point d'élévation, et de l'ivresse de la joie au comble de l'infortune. Il semble qu'ils n'aient eu pour objet que de nous faire comprendre à quel point nous sommes assujettis à cette destinée éternelle, écrite sur *la table de lumiere* ; et il faut encore observer que ces révolutions extrêmes ont toujours été beaucoup plus fréquentes chez eux que parmi nous, parce que la volonté d'un seul homme, dans les gouvernemens asiatiques, peut en un moment tout renver-

ser et tout confondre, et que ce même homme, par la même raison, peut passer de la grandeur au néant aussi facilement qu'il y précipite les autres. Les États despotiques sont nécessairement le théâtre le plus mobile de tous les jeux de la fortune.

Les Mille et une Nuits sont une sorte de peinture dramatique des peuples qui ont dominé dans l'Orient. L'audace et les artifices de leurs femmes, qui osent et risquent d'autant plus qu'elles sont plus rigoureusement captives, l'hypocrisie de leurs religieux, la corruption des gens de loi, les friponneries des esclaves; tout y est fidellement représenté, et beaucoup mieux que ne pourrait faire le voyageur le plus exact. On y retrouve aussi de ces traditions antiques que plusieurs nations ont rapportées à leur maniere. L'histoire de Phedre et celle de Circé y sont très-aisées à reconnaître. Plusieurs endroits ressemblent à des traits historiques des livres juifs. Cette aventure de Joseph, la plus touchante peut-être que l'antiquité nous ait transmise, cet emblême de l'envie qui anime des freres contre un frere, se retrouve aussi en partie dans les *Contes arabes*, mais d'une maniere bien inférieure à celle de l'ouvrage hébreu. Quant à la maniere dont ces contes sont amenés, on ne saurait en faire cas. L'on sait que l'aven-

ture de Joconde sert de fondement aux *Mille et une Nuits*, et que le sultan Schak-Riar, irrité de l'infidélité d'une sultane, prend le parti de faire étrangler, tous les matins, la nouvelle épouse de la veille, pour éviter les accidens du lendemain. Si le moyen est sûr, il est violent; mais enfin la fille de son visir parvient à faire cesser ces noces meurtrieres, et à sauver sa propre vie, en amusant le sultan par des contes. On peut en conclure que Schak-Riar aimait mieux les contes que les femmes, et qu'il était à peu près aussi raisonnable dans sa clémence que dans sa cruauté. Il faut pourtant avouer que toutes les histoires du premier volume sont arrangées de maniere à exciter tellement la curiosité dès le commencement, qu'en effet il est bien difficile de n'avoir pas envie de savoir le reste, surtout lorsqu'on peut dire ce que le sultan disait de sa femme en se levant: *Je la ferai toujours bien mourir demain.*

Les contes persans, que l'on appelle *Mille et un Jours*, ont un fondement plus raisonnable. Il s'agit de persuader à une jeune princesse trop prévenue contre les hommes, qu'ils peuvent être fideles en amour; et en effet, la plupart des contes persans sont des exemples de fidélité. Plusieurs sont du plus grand intérêt; mais il y a

moins de variété, moins d'invention que dans *les Mille et une Nuits.* On s'aperçoit d'ailleurs qu'ils sont l'ouvrage d'un religieux, à la multitude de traditions tirées de la théologie musulmane, et à la haine fanatique qu'ils respirent contre la religion des Mages, détruite par les successeurs de Mahomet.

C'est à Galland et Pétis de la Croix que nous avons l'obligation (et c'en est une véritable) de nous avoir fait connaître les contes arabes et persans. Le premier a écrit avec une grande négligence; le second, avec plus de correction, et tous deux avec du naturel. Au reste, il n'y a peut-être personne qui n'ait entendu raconter ce qui arriva au traducteur *des Mille et une Nuits*, quelque tems après la publication de son premier volume, où il répétait si souvent : *Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, contez-moi un de ces contes, etc.* Quelques jeunes gens que cette répétition continuelle avait impatientés (et ils n'étaient pas les seuls) imaginerent d'aller réveiller ce pauvre Galland au milieu d'une nuit d'hiver, en criant de toute leur force sous sa fenêtre : *M. Galland! M. Galland!* Il ouvre enfin la fenêtre, et demande ce qu'on lui veut. *M. Galland, n'est-ce pas vous qui nous avez donné ces beaux contes arabes? — Oui, Messieurs, c'est moi. — Eh bien!*

M. Galland, si vous ne dormez pas, contez-nous un de ces contes, etc.

Il faut bien, à propos de contes, descendre à ceux qu'on appelle particuliérement *Contes des Fées*, ne fût-ce que pour observer le tort qu'on a eu de les croire bons pour des enfans, sous prétexte de la moralité qu'on y joint. Cette espece d'instruction, que l'on peut leur donner beaucoup mieux de toute autre maniere, ne balance pas, à beaucoup près, l'inconvénient de remplir leur faible cerveau d'ogres, de loups-garoux, de sorciers, en un mot, de tout ce qui est propre à entretenir la peur et la crédulité, deux faiblesses dangereuses, qui de l'imagination passent quelquefois dans le caractere; tant les premieres impressions ont de force, surtout quand les enfans ont l'esprit naturellement borné, et que leur condition ne les met pas à portée d'acquérir des lumieres. Il n'est jamais bon à rien de tromper l'enfance; au contraire, c'est l'âge dont il importe le plus de soigner les premieres idées, parce qu'il en reçoit plus facilement l'empreinte. On ne saurait croire combien les premiéres erreurs, gravées dans une imagination tendre, ont produit souvent de très-mauvais effets. La raison qui vient ensuite, ne détruit pas toujours radicalement ce qu'ont fait la nourice et la gouvernante. Il est bien étrange que

l'on ait cru la tête d'un enfant plus faite pour le mensonge que pour la vérité : elle est également ouverte à l'un et à l'autre ; il ne s'agit que de mettre la derniere à sa portée. C'est un principe sûr, que tout ce qui peut former le jugement et affermir le courage, ne saurait être trop tôt mis en œuvre dans l'éducation des enfans : les abuser et les effrayer est toujours un mal. L'imagination, que Montagne appelle si bien *la folle de la maison*, n'a que trop de facilités pour s'en rendre la maîtresse ; et au lieu de lui ouvrir toutes les portes, on ne saurait de trop bonne heure mettre la raison en sentinelle pour écarter *la folle*.

Plusieurs collections récemment publiées font voir combien l'on a été fécond dans ces bagatelles, et que quelquefois des personnes d'esprit et de mérite n'ont pas dédaigné de s'y exercer. On peut mettre de l'art et du goût jusque dans ces frivolités puériles. Madame d'Aulnoy est celle qui paraît y avoir le mieux réussi ; elle y a mis l'espece d'intérêt dont ce genre est susceptible, et qui dépend, comme dans toute fiction, d'un degré de vraisemblance conservé dans le merveilleux, et d'une simplicité de style convenable à la petitesse du sujet.

Mais il convient de mettre à part Hamilton, esprit original, qui, pressé par des dames de la

cour de faire des contes dans le goût des *Mille et une Nuits*, qui étaient en grande faveur, prit le parti d'en faire, comme Cervantes avait fait un livre de chevalerie, mais pour s'en moquer. Il affecta d'enchérir sur la bizarrerie des fictions, et de la pousser jusqu'à la folie ; mais cette folie est si gaie, si piquante, si bien assaisonnée de plaisanteries, relevée par des saillies si heureuses et si imprévues, que l'on y reconnaît à tout moment un homme très-supérieur aux bagatelles dont il s'amuse. Il va plus loin dans *Fleur-d'Épine :* il y a des traits d'une vérité charmante, et de l'intérêt dans les caracteres et les situations. L'objet en est moral, et très-agréablement rempli ; c'est de faire voir qu'avec beaucoup d'esprit, de courage et d'amour, un homme sans figure et sans fortune peut vaincre les plus grands obstacles ; et que dans les femmes la grâce l'emporte sur la beauté. Hamilton devait en effet vanter la grâce : son style en est plein. Il suffirait, pour le prouver, de se rappeler le tableau de Tarare, emmenant avec lui, sur la jument Sonnante, la jeune Fleur-d'Épine, qu'il a tirée des mains de la fée Dentue, et qui ne le connaît encore que pour son libérateur, mais qui, à ce titre, commence déjà à sentir de l'inclination pour lui. On ne trouve point ici de ces conversations de ro-

man, mille fois répétées dans des situations pareilles ; Hamilton sait s'y prendre autrement pour nous faire lire dans le cœur de Fleur-d'Épine. Tarare lui raconte, chemin faisant, comment il a été choisi pour peindre la belle Luisante, dont les yeux faisaient mourir tant de monde. « Vous » l'avez donc souvent regardée ? dit Fleur-d'Épine. » — Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, et sans » aucun danger, comme je viens de vous le dire. » — L'avez-vous trouvée si merveilleusement » belle qu'on vous l'avait dit ? — Plus belle mille » fois, répondit-il. — On n'a que faire de vous » demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes » d'abord devenu passionnément amoureux ; mais » dites-m'en la vérité. Tarare ne lui cacha rien » de ce qui s'était passé entre lui et la princesse, » pas même l'assurance qu'elle lui avait donnée » de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son en- » treprise. Fleur-d'Épine ne l'eut pas plutôt » appris, que repoussant les mains dont il la te- » nait embrassée, elle se redressa, au lieu d'être » penchée sur lui comme auparavant. Tarare crut » entendre ce que cela voulait dire ; et continuant » son discours sans faire semblant de rien : Je » ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avait » disposé le premier penchant de la princesse

» en ma faveur; mais je sentis bientôt que je
» n'en étais pas digne par les agrémens de ma
» personne, et que je le méritais encore moins
» par les sentimens de mon cœur; car je ne me
» suis que trop aperçu depuis, que l'amour que je
» croyais avoir pour elle, n'était tout au plus que
» de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloi-
» gnait, effaçait insensiblement son idée de mon
» souvenir; et dès les premiers momens que je
» vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du
» tout. Il se tut, et la belle Fleur-d'Épine, au
» lieu de parler, se laissa doucement aller vers
» lui comme auparavant, et appuya ses mains sur
» celles qu'il remit autour d'elle pour la sou-
» tenir. »

Dans la foule des peintures que l'amour a fournies (et il en fournira jusqu'à la fin du monde), je ne crois pas qu'il y en ait une plus vraie, plus douce et plus gracieuse. Elle remplit le cœur de l'idée d'un de ces momens délicieux qui sont faits pour lui, et qui sont d'un prix d'autant plus grand, qu'il semble que tout ce que l'amour promet, soit encore au dessus de tout ce qu'il peut donner.

Il n'y a personne qui n'ait lu et relu *les Mémoires de Grammont*: c'est de tous les livres fri-

voles le plus agréable et le plus ingénieux; c'est l'ouvrage d'un esprit léger et fin, accoutumé, dans la corruption des cours, à ne connaître d'autre vice que le ridicule, à couvrir les plus mauvaises mœurs d'un vernis d'élégance, à rapporter tout au plaisir et à la gaieté. Il y a quelque chose du ton de Voiture, mais infiniment perfectionné. L'art de raconter les petites choses de maniere à les faire valoir beaucoup, y est dans sa perfection. L'histoire de l'habit volé par Termes, est en ce genre un modele unique. Ce livre est le premier où l'on ait montré souvent cette sorte d'esprit qu'on a depuis appelé *persiflage*, que Voiture avait mis quelquefois en usage avant qu'il fût connu sous ce nom, et qui consiste à dire plaisamment les choses sérieuses, et sérieusement les choses frivoles. Lorsque le C. de Grammont dit, en parlant de son valet-de-chambre Termes, *je l'aurais infailliblement tué si je n'avais craint de faire attendre mademoiselle d'Hamilton*, il dit une chose très-folle du ton le plus sérieux, et n'en est que plus gai. Mais cet esprit demande beaucoup de mesure et de choix, et n'a rien de commun avec ce langage décousu, néologique, vague et burlesque, que de nos jours on a qualifié du nom de *persiflage*, et qui n'est qu'une absence totale de sens et de goût, une espece de baladinage

d'autant plus éloigné du bon ton, qu'il semble plus y prétendre.

Un autre mérite d'Hamilton, et qui n'est pas commun, c'est que dans la partie de ses contes qu'il a versifiée, il a particuliérement saisi la maniere de narrer en vers. Voltaire citait surtout le commencement du *Bélier* comme un morceau charmant en ce genre. Celui des *quatre Facardins* ne l'est guere moins, mais il est plus négligé. Rien n'est plus connu que sa jolie lettre au comte de Grammont, mêlée de prose et de vers,

Honneur des rives éloignées, etc.

Mais voilà aussi tout ce qu'il a fait de bon en poésie. Ses pieces de société, ses chansons, dont on a fait un volume, ne sont pas au dessus de celles de Voiture.

Il en est de même de Chapelle. On ne sait pas ce qui lui appartient en propre dans ce *Voyage* qu'il fit en commun avec Bachaumont, et qui est de tout point un petit chef-d'œuvre. C'est encore un de ces morceaux qui prouvent que le dernier siecle eut, jusque dans les petites choses, une originalité et une richesse de talent qui lui sont propres; car quoique nous ayons plusieurs *Voyages* où des auteurs de beaucoup de mérite, Desmahys, Lefranc, M. de Parny, ont essayé de

de rivaliser avec celui de Chapelle, aucun n'a pu en approcher. Mais c'est là tout Chapelle : ses autres poésies, qu'on a jointes à celles du chevalier d'Aceilly, ne les valent même pas, quoique celles-ci soient extrêmement faibles. Chapelle devait pourtant se tirer assez bien de l'impromptu (qui d'ailleurs est assez ami du vin), si l'on en juge par les deux suivans, que je ne me souviens pas d'avoir vu imprimés nulle part, et qui sont en effet de ces bagatelles qui ne méritent que les honneurs de la tradition, après avoir eu ceux de la table. Le premier est adressé à Boileau, qui venait aussi de s'égayer jusqu'à faire, entre deux vins, un petit quatrain contre Chapelle.

Qu'avec plaisir de ton haut style,
Je te vois descendre au quatrain !
Bon Dieu ! que j'épargnai de bile
Et d'injures au genre humain,
Quand, renversant ta cruche à l'huile,
Je te mis le verre à la main !

L'autre est sur le fameux gourmand Broussin, celui à qui le *Voyage* fut adressé.

Broussin, dès l'âge le plus tendre,
Inventa la sauce-robert ;
Mais jamais il ne put apprendre
Ni son *Credo* ni son *Pater*.

SECTION III.

Lettres, Traductions, Critiques.

Le genre épistolaire eut dans le dernier siecle une assez grande importance : il avait fait la réputation de Balzac et de Voiture, suivis par cette foule d'imitateurs qui marche toujours à la suite des succès. Si les modeles ne sont plus guere lus, les copistes sont entiérement oubliés. Les gens plus curieux que difficiles vont encore chercher des anecdotes dans les lettres de Guy-Patin, dans celles de madame Dunoyer, dans celles de Marana, connues sous le nom d'*Espion turc*, etc. Tous ces livres, décriés auprès des gens instruits, ne sont guere que des recueils de satyres grossieres, ou d'historiettes romanesques et de contes populaires, alimens passagers de la malignité d'une génération, rebutés par la suivante. Un seul recueil de lettres a mérité de passer jusqu'à nous, et de vivre dans la postérité, et c'est celui dont l'auteur ne songeait à faire ni un roman, ni une satyre, ni un ouvrage quelconque. Tout le monde me prévient, et nomme madame de Sévigné.

C'est avec justice qu'on lui a dit dans un poëme dont le sujet, ébauché dans un tems plus heureux,

n'est guere de nature à être achevé dans le nôtre :

Charmante Sévigné, quels honneurs te sont dus !
Tu les a mérités, et non pas attendus.
Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente
Cette postérité pour qui l'on se tourmente.
Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien :
Tes lettres font ta gloire, et sont notre entretien.
Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine.
Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne !
Qui te surpassera dans l'art de raconter ?
Ces portraits d'une cour qu'on se plaît à citer,
Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire :
Ces héros, dont ailleurs je n'appris que la gloire,
Je les vois, les entends, et converse avec eux, etc.

Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup relu, qui a été plus loué que ces *Lettres ?* Elles sont de toutes les heures : à la ville, à la campagne, en voyage, on lit madame de Sévigné. N'est-ce pas un livre précieux, que celui qui vous amuse, vous intéresse et vous instruit presque sans vous demander d'attention ? C'est l'entretien d'une femme très-aimble, dans lequel on n'est point obligé de mettre du sien ; ce qui est un grand attrait pour les esprits paresseux, et presque tous les hommes le sont, au moins la moitié de la journée.

Je sais bien que les détails historiques d'un siecle et d'une cour qui ont laissé une grande renommée, font une partie de l'intérêt qu'on prend à cette lecture. Mais la cour d'Anne d'Autriche et la Fronde sont aussi des objets piquans pour la curiosité, et madame de Motteville est un peu moins lue que madame de Sévigné. Il y a donc ici un avantage personnel; et qui pourrait l'ignorer ou le méconnaître ? C'est le mélange heureux du naturel, de la sensibilité et du goût; c'est une maniere de narrer qui lui est propre. Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte : elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Une imagination active et mobile, comme l'est ordinairement celle des femmes, l'attache successivement à tous les objets : dès qu'elle s'en occupe, ils prennent un grand pouvoir sur elle. Voyez dans ses *Lettres* la mort de Turenne : personne ne l'a pleuré de si bonne foi; mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer. C'est la plus attendrissante des oraisons funebres de ce grand-homme; mais ce n'est pas seulement, il faut l'avouer, parce que tout est vrai et senti; c'est qu'on ne se méfie pas d'une lettre comme d'un panégyrique. C'est une terrible tâche,

que de dire : Écoutez-moi, je vais louer : écoutez-moi et vous allez pleurer. Alors précisément on pleure et on admire le moins qu'on peut ; et lorsque l'orateur nous y a forcés, il a fait son métier, et l'on peut mettre sur le compte de son art une partie de la gloire de son héros. Madame de Sévigné probablement n'aurait pas fait le beau discours de Fléchier ; et si elle produit plus d'impression, c'est qu'elle s'entretient familiérement avec nous, qu'elle n'a point de mission à remplir, que son ame parle à la nôtre, sans annoncer le dessein de lui parler, et qu'elle nous communique tout ce qu'elle sent.

Ceux qui aiment à réfléchir et à tirer une instruction de leur plaisir même, peuvent trouver dans ces *Lettres* un autre avantage ; c'est d'y voir sans nuage l'esprit de son tems, les opinions qui régnaient, ce qu'était le nom de Louis XIV, ce qu'était la cour, ce qu'était la dévotion, ce qu'était un prédicateur de Versailles, ce qu'était le confesseur du roi, le jésuite Lachaise, chez qui Luxembourg accusé allait faire une retraite ; cet assemblage de faiblesses, de religion et d'agrément, qui caractérisait les femmes les plus célebres ; cette délicatesse d'esprit qui dans les courtisans se mêlait à l'adulation ; ce ton qui était encore un peu celui de la chevalerie et de l'hé-

roïsme, et qui n'excluait pas le talent de l'intrigue. Il est peu de livres qui donnent plus à penser à ceux qui lisent pour réfléchir, et non pas seulement pour s'amuser.

Une autre remarque à faire sur madame de Sévigné, c'est qu'on peut montrer beaucoup de goût dans son style et fort peu dans ses jugemens; parce que notre style est notre esprit, et que nos jugemens sont souvent l'esprit des autres, surtout dans ce qu'on appelle le monde. Les gens de lettres sont sujets à mal juger, par un intérêt qui va jusqu'à la passion : les gens du monde, d'abord par une indifférence qui leur fait adopter légérement l'avis qu'on leur donne, ensuite par un entêtement qui leur fait soutenir le parti qu'ils ont embrassé. Voilà ce qui fait durer plus ou moins les préventions de société, source de tant d'injustices : de là celles de madame de Sévigné envers Racine, dont elle a dit qu'*il passera comme le café*. Elle se défendait de l'admirer, pour ne pas avoir l'air de revenir sur Corneille. On croirait pourtant qu'il n'y a rien de plus simple et de plus aisé que d'admirer à la fois deux grands écrivains; mais il n'en est pas ainsi de la plupart des hommes. Il semble qu'ils n'aient tout au plus que ce qu'il faut pour en goûter un, qu'ils soient jaloux dans leur opinion, comme on l'est

dans l'amour, et qu'ils ne puissent pas souffrir que l'on compare rien à l'objet de leur choix ; et puis ne faut-il pas se dédommager sur l'un de la justice que l'on rend à l'autre, et faire la part de la malignité? On ne loue presque que pour rabaisser ; et sans sortir de notre tems, j'ai vu depuis vingt années, sept ou huit écrivains dont chacun a été à son tour, *le seul poëte, le seul génie, le seul talent* que nous eussions. Il est vrai que le tems a mis tout le monde d'accord en les faisant tous oublier, et il est bien juste de faire place à d'autres.

On a fait à madame de Sévigné un reproche plus grave, mais qui n'est nullement fondé : on a prétendu qu'elle faisait parade dans ses *Lettres*, d'un sentiment qui n'était point dans son ame ; qu'en un mot elle n'aimait point sa fille. Cette accusation est non-seulement dénuée de preuve, mais de probabilité : on n'affecte pas de ce ton-là ; et si madame de Sévigné ne sentait rien, qui donc l'obligeait à cette effusion de tendresse? A quoi bon cette pénible hypocrisie? Heureusement elle est impossible. On contreferait plutôt le ton d'un amant que le cœur d'une mere ; et madame de Sévigné ne pouvait puiser que dans le sien cette prodigieuse abondance d'expressions qui ne pouvait se sauver d'une ennuyeuse monotonie qu'à force de vérité.

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.

C'est Boileau qui l'a dit; et si ce n'était pas lui, ce serait la raison.

Les traductions tiennent une grande place dans l'histoire littéraire du siecle passé, et n'en ont conservé aucune dans le nôtre. De celles qui sont en vers, rien n'est resté que l'exorde du premier livre de Lucrece, par Hénaut, quoique généralement assez médiocre. De celles qui sont en prose, les plus renommées dans leur tems, et les plus passables, sont celles de Vaugelas, de d'Ablancour et de Tourreil. Le mérite qui les fit justement estimer, était une attention à la pureté et à l'exactitude du langage, fort utile aux progrès dont il était alors susceptible. Mais il eût fallu joindre à ce travail le talent de se pénétrer de l'esprit de l'auteur, et de le faire parler en français comme dans son idiôme naturel. Ils sont tous bien loin de cette force; aucun ne peut soutenir la comparaison avec les originaux, aux yeux de ceux qui les connaissent. La traduction d'un grand écrivain est une lutte de style et une rivalité de génie. Ceux qui en avaient alors, ne s'y sont pas engagés; ce n'est que dans ce siecle que les ressources de la langue étant plus généralement reconnues, et les genres commençant à s'épuiser,

quelques hommes supérieurs se sont aperçus qu'il pouvait y avoir de la gloire à faire revivre un Ancien; et ce n'est aussi que de nos jours que les traductions ont été des ouvrages de talent et des titres durables de célébrité.

La critique, dont il me reste à parler, est générale ou particuliere : la premiere examine la théorie de l'art; la seconde, l'application bonne ou mauvaise des principes dans les ouvrages des artistes. Il était naturel qu'à l'époque où tous les genres de littérature étaient cultivés à l'envi, avec plus ou moins de succès, on en discutât les regles. Mais, comme je l'ai observé ailleurs, le talent va plus vîte que le goût, et celui-ci ne se forme que long-tems après, par la comparaison du bon et du mauvais, et par l'étude des modeles. Corneille avait donné tous ses chefs-d'œuvre, et il n'y avait pas encore en français une poétique supportable. *La Pratique des théâtres*, de l'abbé d'Aubignac, est un lourd et ennuyeux commentaire d'Aristote, fait par un pédant sans esprit et sans jugement, qui entend mal ce qu'il a lu, et qui croit connaître le théâtre parce qu'il sait le grec. Redisons, à la louange de la poésie, que c'est à elle que l'on doit le premier ouvrage qui offrit les élémens du bon goût, et cet ouvrage, c'est *l'Art poétique* de Despréaux. Il y a mille fois

plus à profiter dans ce qu'il a dit de la tragédie et des autres genres de poésie, en un petit nombre de vers, que dans tous les Traités que l'on faisait de son tems. Celui du P. le Bossu, sur la poésie épique, n'apprendra jamais rien à un poëte. On confondait alors l'érudition avec le jugement, et l'on ne songeait pas que tout le monde peut devenir érudit, et que la nature seule peut donner un bon esprit que l'étude perfectionne. Sans cette lumiere naturelle, toutes les connaissances acquises ne peuvent que conduire, par une route laborieuse, à l'erreur et aux chimeres : le Traité du P. le Bossu en est rempli.

C'est à un Fénélon qu'il convenait de donner des préceptes sur l'art d'écrire : aussi ses *Dialogues sur l'éloquence de la chaire* et sa *Lettre à l'Académie française* respirent le bon goût, quoique jetés sur le papier avec la facilité rapide de cet illustre écrivain, qui, occupé d'autres objets, et mettant peu d'importance à ces compositions, dont il faisait une sorte de délassement, ne se croyait pas obligé de les approfondir.

A l'égard de la critique particuliere, le livre du jésuite Bouhours, intitulé *la Maniere de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, eut dans son tems beaucoup plus de réputation qu'il n'en méritait. Le titre n'est pas modeste, et l'ouvrage l'est

encore moins. L'auteur y donne des leçons sous le nom d'Eudoxe (mot grec qui signifie *celui qui pense bien*), à Philanthe (autre mot grec qui veut dire *amateur des fleurs*) ; et dans ces dialogues, Eudoxe-Bouhours se fait à lui-même, par la bouche de Philanthe, de petits complimens assez flatteurs, tels que celui-ci : « Je ne vous » admire guere moins que Pline admirait les ou» vrages de la nature, tant je trouve que vous » raisonnez juste sur une matiere si abstraite. » Remarquez que cette *matiere si abstraite* n'est point *la nature*, mais la délicatesse de pensées et de style, et qu'Eudoxe vient de débiter sur ce sujet un véritable galimathias ; si bien qu'il a fini par dire : « Je ne sais si vous m'entendez. Je ne » m'entends pas moi-même, et je crains à tous » momens de me perdre dans mes réflexions. » Il faut croire que l'admirateur Philanthe entend Eudoxe mieux que cet Eudoxe ne s'entend lui-même, et que Philanthe est comme bien des gens qui admirent d'autant plus qu'ils comprennent moins.

On aperçoit trop dans la vanité d'Eudoxe celle d'un régent de collége, accoutumé à parler à des écoliers, et qui se croit un grand-homme parce qu'il est écouté par des enfans. Cependant une des prétentions de Bouhours les plus mar-

quées, est celle d'avoir le ton d'un homme du monde. Il y vivait en effet comme beaucoup de jésuites; mais il prouve que cela ne suffit pas toujours pour dépouiller l'écorce du pédantisme. Son adversaire, Barbier d'Aucour, qui voyait beaucoup moins le monde, connaît infiniment mieux les convenances délicates qui échappent souvent au P. Bouhours. C'est que le bon esprit devine tout : celui du jésuite était fort superficiel : c'était un homme lettré, qui savait l'italien et l'espagnol; mais son goût est fort peu sûr; il est vétilleux sur les mots, et se trompe souvent sur les choses. Voiture est son héros, et il le loue beaucoup de ses sotises. Il met Rapin à côté de Virgile, et cela est un peu fort, même pour un jésuite parlant d'un jésuite. Il était de la destinée de Port-Royal de les combattre avec les armes du bon goût. Barbier d'Aucour traita leurs beaux esprits comme Pascal et Arnaud avaient traité leurs casuistes et leurs théologiens. *Les Sentimens de Cléante* sont, je crois, après *les Provinciales*, qu'il suffit de nommer, le seul livre polémique qui ait assuré à son auteur une réputation qui a duré jusqu'à nous, et l'ouvrage en est digne : c'est, à très-peu de chose près, ce que la critique littéraire a produit de meilleur dans le dernier siecle. Barbier d'Aucour me dispense d'en

dire davantage sur le P. Bouhours, dont il a relevé les défauts de maniere à ne rien laisser à desirer; et ce n'est pas un de ces critiques, comme il y en a tant, qui ne sachant que reprendre des fautes faciles à apercevoir, montrent eux-mêmes fort peu d'esprit en attaquant celui d'autrui. Il a de la méthode, du sens et des principes. En indiquant l'erreur, il y substitue la vérité; il met le bon goût à la place du mauvais; en blâmant ce qu'on a fait, il montre ce qu'il faut faire; il pense juste et il écrit bien; il varie son ton en proportion des objets, et sa plaisanterie est fine et décente, autant que sa raison est solide et lumineuse.

Il eût été à souhaiter que la critique eût toutes ces qualités, lorsqu'elle devint périodique dans l'espece d'ouvrage que l'on appela *Journaux*. On sait qu'ils doivent leur origine à celui *des Savans*, commencé en 1665 par Denys Sallo, qui ayant l'habitude de faire pour son usage particulier des extraits de ses lectures, imagina, non sans fondement, que cette méthode pourrait être de quelque utilité pour le public. Il s'associa plusieurs gens de lettres pour l'aider dans ce travail, dont Bayle prouva depuis l'utilité. Des savans très-connus, tels que Basnage, Bernard, Leclerc et autres, s'exercerent dans le même genre, et furent imi-

tés par toutes les nations lettrées. Ces journaux ne traitent le plus souvent que des sciences et des objets d'érudition ; les ouvrages d'imagination et de goût, et de littérature agréable, y tenaient fort peu de place. On laissait au public à les juger, aux artistes à les discuter, et au tems à fixer leur rang. Les journaux alors n'étaient guere que des dissertations sérieuses sur des écrits sérieux, et l'on songeait plus à l'instruction qu'à l'amusement. Le seul Bayle eut assez de talent pour réunir l'un et l'autre ; mais la plupart des matieres qu'il traitait ayant été depuis mieux connues et plus approfondies, ses *Lettres sur la république des lettres* qui le mirent au dessus de tous les journalistes de son tems, ont dû perdre beaucoup de leur intérêt et de leur utilité dans le nôtre. D'ailleurs, il n'y travailla que peu d'années ; et, quelque circonspection qu'il apportât dans la critique, il en sentit bien vîte le danger, et y renonça.

Les querelles des savans avaient déjà éclaté dans ces journaux, et en remplissaient une partie ; mais par la nature même des objets, elles avaient peu de juges, et n'intéressaient pas la multitude, comme celles de Scudéry et de d'Aubignac avec Corneille, qui avaient occupé tout Paris.

C'est dans le *Mercure galant*, dont Visé fut le fondateur en 1672, que l'ignorance et l'envie

eurent bientôt un bureau d'adresse fait pour tout le monde, parce qu'on y parlait des ouvrages que tout le monde lit ; c'est là que Moliere et Racine étaient dénigrés. Mais le ton aigre des censures de Visé, d'autant plus mauvais critique qu'il était mauvais auteur, était encore de la modération si on le compare au scandale de nos jours.

C'en était un d'une autre espece que le livre de Perrault sur le *Parallele des Anciens et des Modernes*, qui fit tant de bruit ; mais comme l'examen de ce livre et les réponses qu'on y a faites, est une occasion toute naturelle de réduire à ses termes cette question souvent agitée, sur laquelle cent ans écoulés depuis Perrault, ont pu donner de nouveaux aperçus, je remets à en parler à la fin de ce *Cours*, lorsque les Anciens et les Modernes ayant passé sous nos yeux dans tous les genres, il sera plus facile d'établir la comparaison.

FIN DU TOME SEPTIEME.

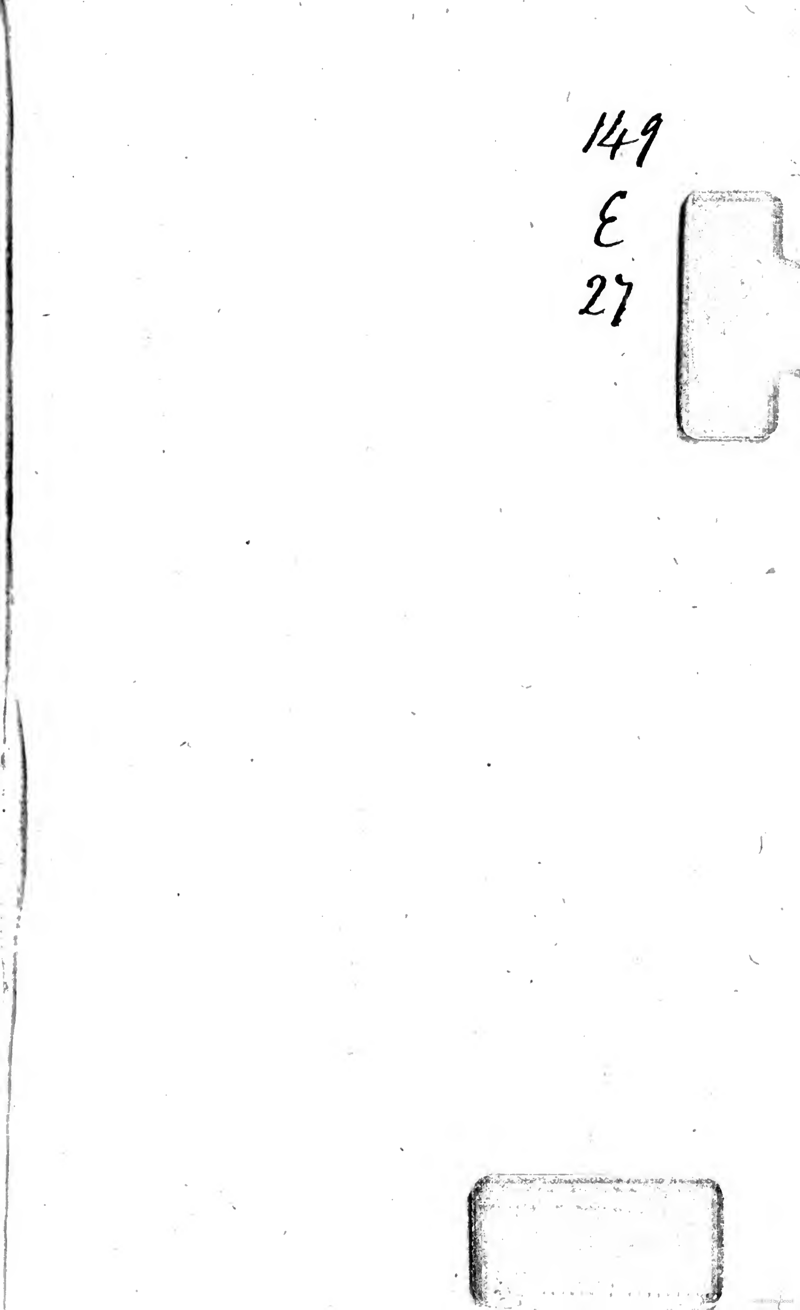
TABLE DES MATIERES

DU TOME VII.

SECONDE PARTIE. *Siecle de Louis XIV.*

LIVRE SECOND. *Éloquence, Histoire, Philosophie, Littérature, etc.*

FIN DE LA TABLE.


149
E
27

